

Marie  
Minelli



*Une comédie érotique et romantique...*

**Sexe,  
mensonges  
et banlieues chaudes**

*La Musardine*

**Marie Minelli**

***Sexe, mensonges et banlieues chaudes***

*La Musardine*

## Une comédie made in France... avec de vraies scènes de sexe à l'intérieur !

Sara vit à Neuilly avec son fiancé, Amaury de Saint-Sauveur. Entre les brunchs avec ses copines futiles et son boulot à la fondation pour les Femmes du monde, dirigée par sa belle-mère, elle ne se sent pas à sa place et décide de gagner sa liberté. Afin de décrocher le job de reporter TV qui la mènera à l'indépendance professionnelle, elle se fait passer pour une Marocaine vivant en Seine-Saint-Denis. C'est là que son chemin croise celui du mystérieux Djalil... Et si son salut se trouvait de l'autre côté du périph' ? Peut-elle décemment quitter sa vie confortable à Neuilly pour aller vivre avec ce banlieusard qui ne lui promet rien ?

Avec un ton irrésistible, féminin et drôle, découvrez un Roméo & Juliette version érotico-moderne.

*Née dans les années 1980 à Neuilly-sur-Seine, Marie Minelli est scénariste de fictions sur le couple, chroniqueuse, blogueuse et auteure de guides sexo. Elle a le don de saisir l'air du temps et de le faire passer aux lecteurs grâce à une plume actuelle, connectée, cultivée sans être pompeuse, féministe mais pas dogmatique.*

## Prologue

*Vous me connaissez. Je veux dire, vous ne me connaissez pas personnellement. Mais vous me connaissez. Je suis celle que vous voudriez être.*

*Vous avez entendu parler de moi ; mes voisins s'appellent Liliane Bettencourt, Jean Sarkozy, Laurence Ferrari, et d'autres dont les noms ne vous diraient rien, que les logos. J'habite chez mes parents, un 250m<sup>2</sup> à Neuilly-Sur-Seine, mais peu importe, je pourrais aussi bien vivre ailleurs : à Megève, à Londres, à Monaco, dans l'Upper East Side, je suis partout chez moi car nous sommes chez nous partout. Je suis forte de notre groupe, le haut de la chaîne alimentaire, le « +++ » du CSP +, ces gens qui jettent avec dédain une Amex black quand vous tapez votre code de carte Visa bloquée, qui demandent « On peut payer en dollars ? », qui spéculent sur vos crises économiques, qui rechignent à payer vos charges salariales, qui prennent trois heures de déjeuner d'affaire chez Apicius et vous crient dessus si vous badgez à 14h03.*

*Mon père est le patron du patron du patron de votre père, ma mère dit à la vôtre quoi porter, qui aimer, que penser, on parle de mon grand-père dans les livres d'histoire et le nom de mon arrière-grand-mère figure sur des rayons entiers de produits de beauté partout dans le monde.*

*Ma page Facebook est couverte des commentaires d'héritiers de l'industrie et du show-business, Alma Gucci, Laura Smet, Arthur de Boultrait, nous étions à l'école ensemble ; enfants, nous avons joué au Jardin d'acclimatation - entrée, boissons et attractions payantes - avec nos nourrices et nos gouvernantes, nous avons fréquenté les mêmes écoles privées, les mêmes rallyes, fait du cheval dans le Perche l'hiver et des pool parties à Saint Barth' l'été.*

*Nos parents étant tous très occupés à gagner de l'argent, à le placer, à le dépenser, à recruter des gens pour ne pas avoir à s'occuper de nous, à voyager, à se tromper, nous avons très tôt bénéficié d'une grande liberté que nous avons occupée en baisant les uns avec les autres.*

*Mais je suis mauvaise langue, nos parents s'intéressent à nous. Au moins le temps de notre mariage. Ils ont déjà tout arrangé entre eux, en nous laissant deux ou trois ouvertures, oui, qui tu veux, ma chérie, tant que ça ne sort pas « d'ici ».*

*Vous m'avez déjà vue, en photo dans Point de Vue au moment du bal des déb', dans les pages « service de nuit » de Public, je posais une coupe en main lors d'une soirée de gala aux côtés de l'ex de Pippa Middleton ; vous m'avez vue dans un reportage sur le prix de Diane, j'étais la fille au grand chapeau qui avait ôté ses talons et qui riait très fort, dans le dernier Elle, je posais avec ma copine Stella « la génération Y du business » et vous m'avez encore vue, à la naissance du bébé de Charlotte*

*Casiraghi, sur les images qui ont défilé en boucle sur les télévisions. Ma cousine est l'une de ses meilleures amies ; elles étaient ensemble au lycée de Fontainebleau avec Tatiana Santo Domingo.*

*Nous sommes toutes des meilleures amies. Si nous n'avons pas été à l'école ensemble, nous nous sommes retrouvées aux soirées du Jockey-Club, aux concours hippiques (auxquels vous n'avez pas accès parce que, même si vous aviez de quoi acheter un cheval, vous n'auriez pas d'endroit où le faire courir), aux bals où il faut être introduite, aux soirées de lancement de produits, pas les soirées presse nazes, les soirées actionnaires, investisseurs, décideurs.*

*Si vous essayiez de vous incruster dans notre monde, à la faveur d'une adresse glanée dans un Who's who, d'un nom de famille déniché au Bottin mondain, de fausses vies créées à partir de captures d'écran sur les réseaux sociaux, vous vous feriez vite éconduire.*

*Certaines ont essayé. On accepte les faussaires le temps qu'ils pimentent notre vie, ça fait du sang frais au milieu de ces croisements ancestraux, mais on ne les garde pas. De toute façon, le simple ticket d'entrée d'un de nos galas de charité vous vaudrait un crédit sur vingt ans au taux de 16,4%.*

*Je suis cette fille dont vous découpez la photo dans les magazines pour dire à votre coiffeur, votre esthéticienne, votre chirurgien esthétique : « Je veux être comme elle. » Vous voulez ma coupe, vous voulez mon sac, vous me voyez tellement partout que même votre inconscient finit par m'enregistrer comme étalon, comme modèle de perfection, comme « vous en mieux ».*



*Un soir vous vous promeniez sur les Champs-Élysées, vous mangiez sûrement une glace Häagen-Dazs ou un plat à emporter que ma mère aurait qualifié de « cheap », et vous avez regardé vers la boutique Vuitton privatisée, gardée par des vigiles colossaux, les lumières du cocktail réservé aux VIP, vous sentiez presque les vapeurs d'alcool mélangées aux parfums haute couture, les odeurs de laque appliquées par nos coiffeurs, vous auriez presque pu entendre le bruit métallique des talons sur le sol, et cette aura palpable des gens qui ont les moyens d'être beaux.*

*J'étais de l'autre côté de la vitrine, la fille en robe lamée, avec les cheveux longs, au bras du prince charmant à mèche et nœud papillon.*

*Ce que vous avez vu, c'est une privilégiée, une figure de la jeunesse dorée, une héritière. Une fille qui porte une robe faite sur mesure, offerte gracieusement par Valentino, qui dépense plus pour sa coiffure que vous pour rembourser votre voiture, une fille riche, belle, jeune, et amoureuse. Une fille heureuse.*

*Mais si vous aviez mieux regardé, si vous n'aviez pas été aveuglé par le brillant et le clinquant, vous auriez vu autre chose.*

*Vous auriez vu une fille qui cherche à s'enfuir, une fille qui étouffe dans sa robe inconfortable, qui rêve de traverser la rue et d'aller se mêler à la foule de touristes devant le magasin du PSG, respirer la sueur des supporters en chaleur, de sentir de l'humain, de se frotter aux racailles en baskets, de rouler des pelles au grand Black, là, et, pourquoi pas, de boire dans le même gobelet en carton de Coca que le gros qui sue dans son faux jogging Lacoste.*

*Une fille qui lutte contre son envie de mettre sa main entre ses cuisses pour assouvir ses désirs, et qui s'oblige à faire bonne figure, à rire quand il faut rire, à porter ce qu'il faut porter, à ne pas dire « bon appétit » ou « enchantée », parce que ça fait peuple, à ne pas grossir, à déclencher son appli pour appeler un chauffeur.*

*Vous m'avez vue, à travers cette vitrine, et vous m'avez oubliée, parce que vous êtes rentrée chez vous faire la cuisine, faire l'amour, faire un bébé, faire carrière.*

*Moi, je ne vous ai pas oubliée, et quand je vous ai vue pénétrer dans cette bouche de métro en avalant un reste de frites froides, je vous ai trouvée jolie dans votre robe en solde qui vous boudinait, j'ai pensé à tous vos possibles, à tout ce qui pouvait vous arriver, aux mille et un scénarios de votre vie, tandis que la mienne est déjà toute tracée, réglée, décidée sans moi, verrouillée, sans option.*

*La sortie, c'est dans quelle direction ?*

*Et je suis restée là, dans cette vitrine, figée, comme un mannequin, arborant un sourire de façade, réalisant que je n'étais rien de plus qu'un élément de décoration pour multinationale, une valeur ajoutée au bras de mon petit ami, un acte de propriété pour mes parents, et la raison d'être de personne.*

*Vous m'enviez, et vous croyez que je vous méprise, mais c'est tout le contraire.*

*Je veux votre vie. Je veux être vous. Et ce soir-là, au cocktail privé des actionnaires du groupe LVMH, en entendant le père d'Amaury faire une blague raciste, j'ai fait ce marché avec moi-même : cette année, j'allais m'acheter quelque chose qui n'a pas de prix : une vraie vie.*

## ***La montagne, ça me gagne***

Aux Arcs, citoyens ! Quand je vois les initiales « HSS » clignoter au rythme de la sonnerie de mon Blackberry, une petite voix murmure en mon for intérieur : « Note pour moi-même : ne plus jamais partir en vacances avec ma belle-famille. » Certes, le cadre est idyllique, mais les contraintes imposées par les parents d'Amaury sont proprement invivables.

À chaque fois que son père édicte une nouvelle règle, j'ai l'impression qu'on me passe un cure-dent sous les ongles. C'est simple, il y a des règles pour tout. Les heures auxquelles dormir, se lever, prendre son petit déjeuner, sortir, rentrer, parler, payer, la façon de ranger les skis dans le hangar, les ingrédients qui doivent composer une raclette (choisir du jambon d'Aoste est une erreur passible du rétablissement de la peine de mort). Même les loisirs sont soumis à règlement : quand j'ai suggéré un tour par le spa – un spa sublime, neuf, doté de cabines de massage en duo avec vue imprenable sur le mont Blanc et soins à base de chocolat fondu (une exclusivité, disait l'article dans *Glamour*) –, la famille entière s'est tue. D'une voix plus glaciale encore que la température extérieure, son père a juste murmuré avec dédain, sans même me regarder, un « Règle n°1, on ne va pas au spa quand on peut skier » sans appel. Ça fait partie de ces dogmes incontestables promulgués par le patriarche, qui ont la particularité de tous être des « règles n°1 ».

Amaury ne semble même pas remarquer l'atmosphère tendue. De toute façon, en présence de ses parents, il s'écrase complètement. Pire, il se conduit comme un gamin dans un bac à sable qui babillerait « papa, papa, je t'en prie, regarde-moi ! » : et que je skie en avant, en arrière, en me mettant à crier ou à chanter à tue-tête, slalomant entre les débutants, passant en faisant les figures les plus acrobatiques.

En dérapant, et en m'éclaboussant de neige avec ses skis au passage, il me lance un baiser imaginaire et me crie : « T'es mignonne dans ta combi. Tu as beaucoup progressé depuis l'année dernière, c'est très bien, maintiens tes efforts. » C'est tout Amaury. Avec les années, sa sollicitude mielleuse est devenue aussi pesante que tout un essaim d'abeilles. Ce qui au début s'apparentait à une forme rassurante de protection s'est mué en une attention étouffante.

Quant à sa mère, c'est ni plus ni moins une vieille snob BCBG, caricature de Neuilléenne fin de race, régnant sans partage sur son petit monde, domestiques (pardon, « employés de maison »), voisins (en bonne présidente de l'association des habitants de l'île de la Jatte), enfants et même mari – ravi d'avoir trouvé une épouse au moins aussi despotique que lui. Très fière d'être « descendante des Capétiens de la branche des Bourbon-Parme », mettant de l'aristocratie dans chacun de ses gestes, elle arrive droit perchée sur ses skis, semblant voler au-dessus de la neige sur laquelle elle ne laisse aucune trace. Sa tenue improbable paraît clamer « je ne me mêle pas à la plèbe », même si la plèbe, dans la station d'Arc

1950 en pleine saison, il faut la chercher... Ses skis semblent eux aussi dater d'Hugues Capet (les Saint-Sauveur aiment montrer qu'ils pratiquaient un sport avant qu'il ne devienne « bobo », comble de l'insulte. Par exemple, ils n'utilisent pas de VTT et encore moins de Vélib' : ils ont chacun une bicyclette avec une selle en cuir), elle porte un pull jaune moutarde et un pantalon de ski bleu marine, le tout surmonté d'un petit foulard à motifs calèche qui accentue sa ressemblance avec Camilla Parker Bowles.

Ma mère, éditorialiste à *Elle*, dit qu'elle est tellement mal habillée qu'il faudrait lui interdire l'accès aux magasins. Moi, je trouve qu'elle serait parfaite dans un reportage du type « Zone interdite : Je suis catholique intégriste et j'assume. ».

Aïe, je crois qu'elle glisse dans ma direction. Si elle me voit, elle va encore me faire une leçon de morale. Le prix de mes lunettes de soleil, des D&G avec strass, qu'elle trouve ostentatoires, est sa dernière marotte. Au passage, je n'ai jamais compris pourquoi les cathos de droite et les altermondialistes de gauche ne s'entendaient pas mieux que ça ; ils détestent la société de consommation, et sont aussi rabat-joie les uns que les autres. Vite, je m'éclipse, et en trois coups de skis, j'arrive à l'entrée d'un genre de paillette d'hiver. Je déchausse mes skis et je m'affale sur une chaise longue en teck.

Malgré le froid, des rayons de soleil percent. Je me laisse bercer par le brouhaha ambiant et je ferme les yeux. Détendue, enfin seule, je profite de ce mini moment de bonheur, probablement le seul du séjour puisque le spa m'est interdit et qu'Amaury, trop occupé à tenter de plaire à son père, repoussera ce soir encore mes tentatives de rapprochement charnel. En cherchant dans les tréfonds de ma mémoire, j'essaie de me souvenir de la dernière fois que j'ai joui avec Amaury... Je crois bien que Whitney Houston était encore vivante et que DSK était considéré comme un espoir de la politique française. Bref, ça date. Mon téléphone sonne et me rappelle à la réalité, et aux Saint-Sauveur. « HSS », ma belle-mère.

Si elle m'appelle, c'est qu'elle ne m'a pas vue. Il est encore temps de lui échapper, je refuse l'appel et glisse le téléphone dans ma poche de combinaison après l'avoir réglé sur « silencieux ».



Mes épaules me tirent, le bout de mes seins devient douloureux et mes mollets commencent à se courbaturer. Si on était à Paris, j'appellerais immédiatement ma masseuse pour prendre un rendez-vous en urgence. Dire qu'à trois minutes de ski se trouve le spa le plus luxueux de tous les Arcs, et même de toutes les Alpes, et que je ne peux pas en profiter... Mais au fait, pourquoi, déjà ? Saint-Sauveur est très sympa de m'inviter dans l'immense chalet slash triplex qu'il loue pour sa famille chaque année, mais après tout, ce n'est pas mon père. Mon père à moi se ficherait bien que j'aille au spa, il m'encouragerait, même ! Bien qu'il n'aime pas s'en vanter, il n'est pas le petit fils d'Helena Rubinstein *herself* pour rien...

Fermeement décidée à essayer ce spa, je me suis laissée guider par mes skis. Moi qui ai un sens de l'orientation désastreux, je me suis retrouvée sans savoir comment sous le panneau design aux trois lettres magiques, en paillettes crème sur fond chocolat : « Spa ».

À l'entrée, choc thermique : les dix bons degrés supplémentaires m'ont vite fait quitter mon blouson de ski. Deux hôtes ultra bronzées m'accueillent, une blonde et une brune, avec cet air sain qu'arborent les filles de la montagne (pas comme nous les Parisiennes qui avons toutes la peau grise - comme ma mère le dit toujours, on reconnaît une Parisienne à deux choses : son porté de sac à main au creux du coude, et son masque de pollution). J'ai l'impression d'être Peter Pan au Pays imaginaire, Alice au Pays des merveilles, Michael Jackson à Neverland, Jean Sarkozy dans un bureau de vote, Amy Winehouse devant un open bar : ce spa est magique. Odorat, ouïe, vue, tous mes sens sont stimulés. La petite musique, d'abord : rien à voir avec les sons de hipsters d'ascenseurs qu'on entend dans les spas parisiens, la suite n°1 en sol majeur de Bach raisonne clairement et emplît chaque recoin de la pièce immense qui sert de hall.

Cet endroit a tout pour me plaire : gros fauteuils club en velours noir, bar à thé (plus fontaine que bar), avec ses treize sortes de Kusmi Tea jouxtant une pyramide de macarons à la mûre, peignoirs énormes et molletonnés suspendus sur des cintres, odeur de chocolat fondu qui émane des cabines, lumière rouge tamisée... Et aussi un homme de presque deux mètres qui me sourit en me tendant une carte des soins. Sur les cartes plastifiées (au diable l'écologie, quand on dispose d'un jacuzzi et d'une piscine olympique chauffée en plein air, on n'en est plus à chipoter pour du papier) les noms évocateurs se suivent.

L'homme de deux mètres lit pour moi, penché au-dessus de mon épaule, ce qui me permet d'observer de plus près sa chevelure claire et soyeuse, et de sentir son parfum – que j'aurais juré féminin. Avec un léger accent suisse où traînent les voyelles finales, il énonce : « “Mille et une nuits, doux rêves d'Orient” est un massage de tout le corps à base d'huile d'argan, dans “Reine des neiges et sa calèche de chocolat chaud” on vous enduit tout le corps et le visage de chocolat fondu, puis on vous masse sur un matelas vibrant, pour profiter pleinement de ses propriétés nutritives. On propose aussi ce massage en formule quatre mains : deux masseuses s'occupent de vous. Ce massage se fait dans la cabine privée, celle qui donne sur le mont Blanc... » Je l'arrête net, comme prise par le temps (et si Hombeline me poursuivait jusqu'au spa ? Je ne peux pas me permettre de disparaître plus d'une heure) : c'est ce massage qu'il me faut !

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, mes skis ont disparu et je suis en sous-vêtements sous un épais peignoir, allongée sur le ventre, la tête posée sur un coussin de soie, les yeux fermés, pénétrée de toutes parts : les effluves cacaotées envahissent mes narines, la chaleur du spa s'insère dans tous les pores de ma peau, et chaque note jouée par Glenn Gould raisonne dans ma tête et se propage dans tout mon corps... qui se détend, se détend... une voix lointaine me parvient : « Mademoiselle ?... Votre massage ? »

Quand je rouvre les yeux, la vue panoramique me permet de constater qu'il fait déjà nuit. Que s'est-il passé ? Me suis-je endormie ? Sur mon corps, aucune trace de chocolat fondu. Les masseuses n'auront

peut-être pas osé me réveiller. Elles m'auront oubliée. Je me redresse et réajuste le peignoir. Les pieds nus, les jambes encore engourdis, je me glisse jusqu'au hall d'accueil... plongé dans le noir. Un rire attire mon attention dans ce qui me semble être une cabine de massage, tout au fond du couloir. J'entrouvre la porte... À travers la pénombre, je reconnais très clairement l'homme de tout à l'heure. Je m'apprête à lui signaler ma présence quand je remarque qu'il est torse nu. Et qu'il n'est pas seul. Une des filles de l'accueil est avec lui.

Comme statufiée, ne sachant si je dois oser entrer ou rester en retrait, je m'immobilise devant la porte, interdite, un peu ridicule dans mon peignoir moelleux. L'homme, debout, dit quelque chose à voix basse, assez fort pour que je reconnaisse son accent suisse mais trop doucement pour que je comprenne ce qu'il dit. La fille, assise sur l'accoudoir d'un des fauteuils club en velours noir, rejette sa tête en arrière et rit d'un rire sonore, dévoilant deux rangées de dents si blanches qu'elles semblent briller. Ses cheveux noirs longs et lisses bougent en arrière au rythme de ses éclats de rire et chatouillent sa chute de reins, se perdant à l'entrée de ses fesses.

Elle est toute petite, en comparaison. Quand il ouvre la bouche, j'ai l'impression qu'il va la dévorer. Mais non : il tourne légèrement la tête, se penche sur elle, attrape son visage qu'il recouvre entièrement de ses deux mains et se met à l'embrasser goulûment. Le baiser dure, dure... La fille se lève et se colle au Suisse. Je distingue très nettement un filet de bave scintillante qui coule entre leurs deux bouches.

Si je veux signaler ma présence, c'est maintenant ou jamais. Un souffle de chaleur m'envahit. « Il est temps de partir ! » me sermonne la bienséance, alors que je ne sais quelle pulsion partant de mon bas-ventre m'ordonne de rester et me cloue sur place.

Tandis que je tergiverse intérieurement, le Suisse soulève la fille et l'installe en équilibre sur la table de massage. Debout devant elle, il l'enserme de ses bras et appuie son bassin contre elle. Il me tourne le dos, je ne vois que ses fesses à lui, hypermusclées, et minuscules par rapport à ses épaules gigantesques ; mais à ses mouvements, je peux deviner son sexe gonflé et tendu, mimant une pénétration, se frottant, séparé du sexe féminin par deux épaisseurs de tissu.

Comme si la fille partageait ma réflexion, elle décale légèrement son bassin d'un coup sec, pendant que lui fait glisser son pantalon et sa culotte, qui pendouillent maintenant au bout de son minuscule pied droit suspendu dans le vide. L'homme immense s'agenouille devant elle, sa tête lui arrive alors à la taille.

Leurs mouvements sont tellement coordonnés qu'ils semblent chorégraphiés. Avec ses deux grandes mains, il écarte fermement les jambes de la fille et enfouit directement sa bouche dans la toison de poils noirs et frisés. D'abord impassible, le visage de la fille, à peine éclairé par une lointaine lueur de croissant de lune, se crispe peu à peu. Elle grimace, puis attrape les cheveux de l'homme et l'enserme entre ses cuisses. Elle se met à gémir, puis à crier : « Ah oui, oui ! Encore, encore... » La tête de l'homme bouge, de haut en bas, de droite à gauche, dans tous les sens... ne semblant nullement gênée par l'abondante pilosité de la fille (qui se voit d'où je suis, c'est dire...).

L'homme se relève, le visage brillant, et l'embrasse à pleine bouche. De nouveau, de la salive dégouline. Comme des bêtes, ils se lèchent mutuellement : elle fait courir sa langue sur le torse de l'homme, et lui passe la sienne dans le cou de la fille, sur ses bras duvetés, sous ses aisselles poilues, sur

ses tout petits seins, où il s'attarde... La fille saute de la table de massage puis, à son tour, s'agenouille devant l'homme. Elle arrive à peine à ses cuisses, alors l'homme plie légèrement les genoux pour guider son sexe durci, tendu, fièrement dressé, jusqu'à l'entrée de sa bouche. Elle sort une petite langue pointue et commence à lécher précautionneusement le bout du gland, tout doucement, avec mille attentions, en faisant de petits ronds tout autour.

Le Suisse tient la base de son sexe d'une main et la nuque de la fille de l'autre. Et soudain, sans prévenir, alors qu'elle titille encore son gland, il l'enfonce tout entier dans sa bouche. Au lieu de protester, elle gémit « hmmm » en gardant les yeux grands ouverts. Ils se regardent toujours et, alors que la tête de la fille bouge de plus en plus vite, l'homme accompagne les mouvements de sa main droite, astiquant son membre en même temps qu'elle le suce.

La pénombre et le silence accentuent l'excitation, la leur, et la mienne. On n'entend plus que des bruits de corps, les « plop » du sexe entrant dans la bouche, les « slurp » de la salive qu'elle aspire et ravale régulièrement, les « chpt » des bourses du Suisse qui viennent cogner contre le menton de la fille, preuve qu'elle enserme le gros sexe tout entier. Mes tétons sont plus durs, encore, que tout à l'heure sous la neige, et sous mon peignoir, je sens ma culotte s'humidifier. J'imagine que l'homme me surprend, m'appelle, m'invite à les rejoindre et enfonce son sexe au plus profond de ma bouche.

Malgré moi, je mime ce que j'aimerais faire si j'osais participer. Je lèche ma lèvre supérieure enduite de salive pour éprouver la sensation que j'aurais s'il partageait ses baisers mouillés, j'imagine la douceur de la peau de ses couilles et l'odeur des poils de la fille, le goût de leurs salives mêlées et le piquant de sa barbe mal rasée, la fermeté de ses très grandes mains à lui et l'agilité de ses petits doigts à elle... Je m'imagine à sa place, salivant sur un sexe durci pénétrant ma bouche avec force ; et à sa place à lui, goûtant à pleine langue les grandes lèvres poilues de la fille. Ma main droite entrouvre mon peignoir tandis que ma main gauche se glisse à l'intérieur. D'un doigt, j'ouvre mes lèvres et de l'autre, je fouille l'intérieur et commence à tourner autour de mon clitoris, dressé comme un bouton.

La fille s'arrête net et bloque l'homme d'un geste de la main « Chut ! Tu as entendu ? » L'homme se retourne. Et me voit. Mon peignoir est à demi-ouvert. Mon fantasme, en prenant forme, perd tout son intérêt. D'autant plus qu'à en juger par son regard, la jeune fille n'a pas du tout l'air disposée à m'inviter. Nous nous regardons tous les trois, interdits, jusqu'à ce que je réalise l'incongruité de la situation. Je me liquéfie de honte. Et lance « Euh, je n'ai pas eu mon massage, en fait... » Puis je pars en courant en direction du hall, perdant à moitié mon peignoir.

Là, j'enlève en catastrophe le peignoir que je jette au sol, j'enfile mon pull et ma combi, je cherche mes skis, ne les trouve pas, pas plus que mes chaussures, si bien que je m'enfuis pieds nus ! Le chalet n'est qu'à quelques minutes, au cœur de la station, mais la neige est glacée. Mes pieds anesthésiés par le froid s'enfoncent dans la poudreuse. Mais je préfère geler que retourner dans la cabine me faire humilier ! Qu'est-ce qui m'a pris ? Si les Saint-Sauveur venaient à l'apprendre... Moi, la gentille Sara, surprise en pleine masturbation voyeuriste... Tout en marchant, je ne peux m'empêcher de réprimer un sourire. Ce couple m'a tout simplement, malgré lui, donné un cours de sexe en direct.

Pourquoi ça ne se passe pas comme ça, entre Amaury et moi ? On ne se regarde pas, quand on fait l'amour. On ne rigole pas. Jamais, ô grand jamais, je ne me présenterais devant lui sans m'être épilée ! Et c'était quand, précisément, la dernière fois que j'ai joui comme ça avec Amaury ? La réponse me frappe aussi violemment que si j'avais pris une claque en pleine figure. C'est simple, c'était jamais.

Toute notre vie amoureuse m'apparaît à l'aune de ce spectacle. Nous ne sortons jamais tous les deux, nous sommes toujours avec ses parents, les miens ou nos amis communs. Il préfère jouer aux échecs avec son père jusque très tard ou rédiger des business plans avec des potes que venir boire un verre porte d'Auteuil avec moi. J'ai un master de journalisme mais je suis attachée de presse stagiaire pour la fondation de ma belle-mère, je suis sexy et j'aime le sexe mais je ne fais l'amour qu'une fois par mois en missionnaire et sans un mot, et je suis obligée de me cacher pour circuler selon mes propres désirs !

Je refuse de devenir une Hombeline Saint-Sauveur. Je veux rester Sara Bastide. Ou plutôt, je veux devenir Sara Bastide. Je réalise que je veux devenir moi-même, mais qu'Amaury m'empêche de me trouver. Je ne sens même plus la neige sous mes pieds. Amaury était mon premier petit ami, nous sommes ensemble depuis l'école primaire, j'ai passé plus de temps avec lui que sans lui. Je ne peux pas le quitter comme ça. Et pourtant je le dois. C'est décidé. Je vais le quitter. Je ne l'aime plus. L'ai-je jamais aimé ? Tant pis pour ma carrière à la fondation, tant pis pour nos parents, tant pis pour le qu'en-dira-t-on, tant pis pour la peine que je vais lui faire...

Arrivée devant la porte du chalet, je prends une grande inspiration et je me dis que, décidément, mon avenir amoureux se joue sur une question d'ouvertures de portes. Les Saint-Sauveur doivent être rentrés, maintenant. La main sur la poignée, je cherche mes mots en me répétant que j'entre ici « petite amie d'Amaury » et que je vais en ressortir célibataire.



Libre. Moi-même. Cette idée m'étourdit et m'enchant. J'ouvre la porte et, à tâtons, je cherche l'interrupteur. J'entends un petit rire, puis des murmures... je trouve enfin l'interrupteur et... « Surpriiise ! »

Tout le monde est là. Mes copines, mes cousines, les frères et sœurs d'Amaury, mes parents, mes voisins, et même le type qui était à côté de moi au lycée en allemand LV2...

Quelques convives remarquent mes pieds nus et pleins de neige, mais l'agitation est déjà à son comble et personne ne s'y arrête. Un majordome s'affaire à passer les plateaux de petits fours, « Rolling in the deep » d'Adele se fait entendre, mon père applaudit, cigare aux lèvres, en criant : « Formidable ! Formidable ! » et même Hombeline esquisse un petit sourire.

Mes deux meilleures amies, Ophé et Stella, pouffent en se poussant du coude, ma petite sœur est en train de poster des photos de la fête sur Facebook, et en tournant la tête j'aperçois Amaury, un genou à

terre, la tête relevée, l'écrin d'une bague suspendu au bout de la main droite. Mon cerveau tourne au ralenti. Ma mère s'approche de moi, rayonnante dans son tailleur pantalon blanc Yves Saint Laurent, les mains jointes devant la bouche.

Ce n'est qu'en entendant sa bouche botoxée murmurer de sa voix grave « bonne fête surprise de fiançailles, ma chérie ! » que je comprends ce qui est en train de se passer. Je suis piégée.



## ***Un mariage presque parfait***

C'est un long lundi de fiançailles. J'ai le menton posé dans le creux de la main, le coude appuyé sur la table, les jambes pendant dans le vide. La salle est décorée d'un camaïeu de beiges, de gris, de grèges. Mon ordinateur est placé de telle façon que toute personne pénétrant dans l'open space jouit d'une vue plongeante sur mon écran. En soi, ce n'est pas gênant : officiellement attachée de presse, je m'occupe aussi de l'événementiel et du *community management* (« *social media managing* » dit HSS qui a probablement lu ça quelque part) de la fondation.

Errer sur Facebook, Twitter, divers forums, *checker* des lieux *hype* sur My Little Paris ou poster des photos Instagram, cliquer de blog en blog peut donc se justifier... Que mon ordinateur vive à tombeau ouvert n'est pas gênant, disais-je, sauf que ça contribue à mon sentiment d'infantilisation. D'oppression. De vie scrutée au microscope. Je me fais l'effet d'un poisson rouge dans son aquarium. La moindre de mes recherches Google ou de mes commandes Sarenza se fait sous les yeux de ma belle-mère. Car je suis salariée de la fondation HSSFM : Hombeline de Saint-Sauveur pour les femmes du monde. Tout un programme.

Debout derrière moi, Clarisse, la comptable, achève sa religieuse au chocolat du matin (je ne vois pas la religieuse, mais je vois ses doigts tachés et je sens l'odeur de la crème au beurre-chocolat un brin écœurante à 9h45) tout en feuilletant dans le dernier *Madame Figaro* un article sur la faim dans le monde. Elle soupire : « Elles au moins, elles n'ont pas de problème de régime... »

À la fondation, nous ne sommes plus à un paradoxe prêt. Nos donateurs sont persuadés qu'organiser des dîners de gala à 1 000 euros le couvert agit efficacement contre la faim dans le monde, et allouer un budget annuel de 17 600 euros hors taxe à l'achat de papier à lettres enluminé ne choque personne.

Au rez-de-chaussée, j'entends les journalistes arriver. Nous organisons une conférence de presse sur le thème « Pour ou contre des quotas de femmes dans les conseils d'administration ? » La fondation est évidemment pour, pas par principe, mais parce que notre ministre de tutelle est pour et que c'est lui qui délivre les subventions. Cet intitulé faussement interrogatif devrait nous permettre d'orienter plus ou moins subtilement le débat public. Hier, Brigitte Delmas m'a harcelée au téléphone : elle voulait que je lui mette des *goodies* de côté. J'avais beau lui expliquer que nous n'avions pas de *goodies* sur le thème des femmes pauvres du monde, elle n'en démordait pas et insistait de sa voix rocailleuse – je pouvais presque sentir la fumée de cigarette à travers le combiné : « Allez, Sara, allez... tu m'mets trois quatre sacs participants d'côté, j'compte sur toi, ma poule... ». Brigitte Delmas fait partie de ces journalistes qui ne perdent pas une occasion de taper sur les blogueuses vendues à la solde du grand capital alors qu'elle-même fait de l'article sponsorisé au kilomètre sans même s'en rendre compte. « L'Oréal m'a

fourgué sept pots d'parfum à une soirée, t'en veux ? » est sa phrase préférée, elle a un compte Amazon où elle refile tous les livres reçus en service de presse après que sa stagiaire les a fichés, et la dernière fois qu'elle a payé un voyage elle-même, Nicolas Sarkozy était encore président – en début de mandat. Brigitte Delmas a tout « de presse » : des vêtements achetés aux soldes de presse, des week-ends passés en voyage de presse, à Noël, son sapin était garni de jeux pour enfants de presse et je me demandais même si son mec ne lui faisait pas des cunnilingus de presse. Le peu de motivation que j'avais à organiser cette conférence « de presse », donc, s'était envolé avec cet appel. Car au fond de moi, je savais bien qu'en insistant pour que je lui garde des *goodies*, Brigitte Delmas avait touché un point sensible.

Si les journalistes venaient à notre conférence, ce n'était pas pour le débat enflammé sur les quotas de femmes dans les conseils d'administration qui aurait lieu ce matin entre Anne Lauvergeon (pour) et Laurence Parisot (pour aussi). C'était pour le buffet de mini pâtisseries, le brunch arrosé de mimosa, la présence annoncée d'une femme politique très en vue pour les prochaines élections, l'occasion de sortir une matinée de sa rédaction et de croiser le Tout-Paris de la presse féminine et bien sûr, pour l'inévitable kit presse composé cette fois d'un coffret de macarons Ladurée, d'une coque d'iPad Swarovski et d'un flacon en édition limitée du « Parisienne » d'Yves Saint Laurent.

Vous ne voyez pas le rapport avec les quotas de femmes ? Moi non plus de prime abord, mais les petits cadeaux sont le meilleur moyen d'obtenir de la presse. Et plus la fondation obtient d'articles, plus ma belle-mère/patronne me fout la paix. Alors vous imaginez combien je les attends, ces articles...

Après avoir descendu les marches qui séparent mon bureau du salon privé, j'ai salué toutes les journalistes présentes au milieu d'une cascade de talons de 12, de lissages brésiliens et de *it-bags*, parmi les effluves mélangées de leurs après-shampooings, déodorants, parfums, odeurs de blush et de laque « de presse », j'ai bu un mimosa par politesse entre chaque bise et fait signe à HSS qu'il était temps de monter sur le podium et d'introduire les deux oratrices du jour. Sourire figé pour Laurence Parisot qui craint que le scandale autour du financement du MEDEF ne quitte les cercles d'initiés pour arriver aux oreilles du grand public, et sourire détendu pour Anne Lauvergeon qui vient de recevoir la nomination tant attendue depuis qu'elle a été évincée de la direction générale d'AREVA. L'an dernier, mêmes intervenantes, état d'esprit inversé. Et ce sera probablement encore identique l'an prochain...

Sourires, dans tous les cas, car peu d'enjeux. La femme de droite et la femme de gauche sont toutes les deux femmes et toutes les deux riches, elles évoluent ici en terrain conquis.

Pour consensuel et conformiste qu'il soit, leur débat devait durer au moins une bonne heure, ce qui me laissait tout loisir de pianoter sur mon Blackberry à la recherche d'une application fun à télécharger. Ma copine geek Stella m'avait parlé d'une appli recensant toutes les soirées mondaines en temps réel sur un genre de GPS, si bien que, où qu'on se trouve, on peut toujours s'incruster à la soirée la plus proche.

Mimosa dans la main droite, Blackberry dans la main gauche, confortablement installée dans un canapé, un peu en retrait des chaises de l'assemblée, je m'apprête à froncer les sourcils pour simuler une intense réflexion tout en lançant mon navigateur.

Pas de bol, HSS a terminé son speech et me rejoint... « Alors Sara, vous cherchez une robe de mariée sur l'Internet ? » (Hombeline de Saint-Sauveur dit « l'Internet » en traînant la syllabe « heiiin ».) Ma gorge se serre.

Puis-je lui répondre : « Non, chère Hombeline, ce mariage me fout les boules grave, je préfère ne même pas y penser, jusque-là j'avais très bien réussi à l'occulter et je chercherai une robe de mariée le jour où votre fils me baisera convenablement ! » ? Je chuchote avec le sourire hypocrite de Jean-François Copé jurant qu'il est solidaire de François Fillon : « Chut, Hombeline, s'il vous plaît, je live-tweete la conférence de presse... » Comme HSS ignore tout de « l'Internet », elle devrait me laisser faire mon « live-tweeting », comme elle dit.

Car la vérité, c'est que je ne suis pas sûre d'avoir envie de me marier. Mais que je ne peux pas en parler. Après la sublime fête de fiançailles surprise organisée par Amaury aux Arcs, ç'aurait été vraiment déplacé de refuser sa demande en mariage. Je me suis retrouvée là, face à cette bague énorme (une création Victoire de Castellane, quand je l'ai vue, j'ai eu envie de me marier avec le bijou)...

J'ai eu un moment d'hésitation, bien sûr, mais voir mon père, ma mère, mes amies, tout ce monde réuni, savoir qu'Amaury avait organisé tout ça pour moi... m'a quand même fait chaud au cœur. J'ai entrevu notre avenir, un avenir facile fait de fêtes, de champagne, de voyages, un avenir où je n'aurais qu'à me laisser porter...

Pour toute réponse, j'avais imploré Amaury de se relever, il m'avait passé la bague au doigt, avait montré ma main aux invités et tout le monde avait applaudi en criant « Félicitations ! Félicitations ! ».

Impossible de leur faire remarquer que je n'ai pas dit oui. Mais impossible aussi de dire officiellement non.

Tandis que Laurence Parisot et Anne Lauvergon s'échangent d'hypocrites politesses sur l'estrade, la porte s'ouvre sur Brigitte Delmas, en retard comme prévu. Elle passe le corps mais garde la tête à l'extérieur pour tirer une dernière taffe de sa précieuse cigarette. Il est 10 h 30 mais elle semble sortir de boîte, ses racines grises et grasses sont collées à son crâne, elle porte un chemisier froissé et traîne pas moins de trois sacs à main improbables de toutes tailles derrière elle. Je n'ai jamais compris comment cette femme pouvait écrire des articles « beauté » pour le magazine *Psychologies Magazine* alors qu'elle est aussi belle que madame Mim et aussi psychologue que Sébastien Patoche.

Derrière elle se glisse une silhouette élancée, cheveux roux impeccablement lissés surmontés de lunettes Marc Jacobs, front très légèrement botoxé, yeux verts entourés de franges de cils recourbés. Ma mère. Elle glisse parmi les chaises, évanescence, distribuant au passage des bises, serrant des mains et répondant à quelques signes de têtes, et nous rejoint, HSS et moi. Je ne savais pas qu'elle devait venir. Elle devine ma surprise et murmure « Je remplace Valérie ».

Brigitte Delmas, qui s'imagine sans doute faire partie de la famille, arrive et se laisse tomber sur le canapé. Ma mère lève les yeux au ciel : « — Tiens, bonjour, Brigitte... — Bonjour, Eliane, ça va ? » Elles restent toutes les deux assises, se contorsionnent et se font la bise en parlant en même temps : « Bien, bien, ça va, oui, merci, et toi, ça va ? » Dans la presse féminine, plus on demande comment ça va,

plus ça signifie qu'on déteste son interlocuteur. Brigitte Delmas et ma mère en sont à sept « Et toi ça va ? ».

Brigitte Delmas, qui a embauché ma mère dans les années 1980, aurait voulu qu'elle reste son assistante toute sa vie, et ma mère est convaincue que c'est Brigitte Delmas qui a orchestré la campagne de diffamation dont elle a été victime en 1996 au moment du lancement du magazine *DS*. Une longue histoire.

Si Brigitte Delmas est incontestablement moins influente que ma mère, elle a tout de même un certain pouvoir de nuisance ; elle joue les Valérie Trierweiler sur Twitter avec ses quelques followers en mal de gourou et dispose d'une pelletée de stagiaires de *Psychologies Magazine* collées à ses basques. Brigitte Delmas envoie régulièrement des taupes chez *Belle* trois étages plus haut, taupes qui lui balancent le chemin de fer et le thème de l'édito de ma mère pour que *Psychologies Magazine* puisse en prendre le contrepied.

Faut-il porter la blouse à fleur, la chaussure pointue bicolore est-elle la nouvelle ballerine, la journée de la Femme est-elle féministe, peut-on dire que le jean est le nouveau tailleur... Ma mère est la boussole sud de Brigitte Delmas, qui semble n'avoir qu'une seule et unique prise de position dans la vie : s'opposer à elle. Et pourtant, cette femme semble m'apprécier, elle écrit souvent des articles bienveillants envers la fondation. « Elle veut t'utiliser contre moi ! » peste ma mère à chaque fois que Brigitte Delmas écrit un papier élogieux sur mon travail.

Ma mère pose sa main sur la mienne, histoire de signifier à Brigitte Delmas qu'elle n'est pas en terrain conquis, que je suis SA fille, et me glisse « Félicitations, ma chérie, pour ce bel événement ! Je voulais te voir pour autre chose : Élysa va partir, Valérie veut te proposer son poste. Ça t'intéresse ? – Maman ! Je t'ai déjà dit d'arrêter de me pistonner ! C'est super gentil mais si je dois trouver un nouveau job, ça doit être par mes propres moyens. Je ne vais pas quitter le giron de ma belle-mère pour celui de ma propre mère... » Elle me fait les gros yeux : comme les mafieux, ma mère n'aime pas être rabrouée devant un étranger – surtout quand l'étranger en question s'appelle Brigitte Delmas.

Fin du débat. La salle applaudit poliment, les journalistes se ruent sur la pile de macarons et se justifient en souriant, presque pas gênées : « J'en emmène un pour mes collègues... J'en prends un pour la route... »

Il faut que je vous dise que ma mère ne travaille pas seulement dans la presse féminine : ma mère fait la presse féminine. Ou plutôt : ma mère est la presse féminine. Partie du *Vogue* français (où elle assistait Brigitte Delmas), elle devint rédactrice à vingt-trois ans lors d'un stage au *Vogue* New York. Elle est rentrée en France deux ans plus tard pour un poste de directrice artistique, alors qu'elle était plus jeune que sa patronne, son assistante, ses stagiaires et même ses mannequins. Rédactrice en chef adjointe puis rédactrice en chef de trois magazines féminins en dix ans, elle a œuvré dans l'ombre chez Lagardère comme consultante où elle a participé au lancement de toutes les nouvelles formules, tous les sites web et tous les nouveaux titres avant de décliner le poste de directrice de la rédaction de *Elle* pour en devenir éditorialiste, il y a douze ans.

Vous vous dites que dans ce contexte, je suis vraiment nulle de ne pas trouver de poste ? Détrompez-vous. Je m'interdis de postuler quelque part où l'on puisse voir la main de ma mère. Je refuse d'être la fille à maman au travail... Résultat, je travaille pour ma belle-mère. Belle ironie.

À l'école de journalisme de Sciences-Po, à chaque fois que je signais un article, je recevais un SMS, un mail, un message privé... faisant état de ma mère. « Bon sang ne saurait mentir... » me disait-on gentiment. Les moins sympathiques, les « haters » comme on dit sur le web, commentaient : « c'est la fille de la modeuse », « on sait comment elle est arrivée là... », « va parler chiffons comme ta mère ». Je vous relaie ici les versions les plus édulcorées, et le fait que nous n'ayons pas le même nom de famille n'aidait en rien.

Et encore, j'avais eu la bonne idée de virer la deuxième partie de mon nom « Rubinstein » pour ne garder que la première, le « Bastide » hérité de mon grand-père François-Régis. Le grand public ne faisait donc pas le lien avec mon père. S'ils avaient su que c'était lui qui avait vendu le groupe Helena Rubinstein à L'Oréal en 1988, qu'il avait son siège au CA entre Marc Dalreit de La Rachière et Françoise Petencourt-Beyers, et qu'il était aujourd'hui vice-président de Publicisme... que n'aurais-je entendu ! Non, vraiment, cet héritage médiatique, au carrefour du luxe, des affaires et des médias, ne me servait pas.

Ma mère, pleine de bonne volonté, ne cessait de chercher à me pistonner – ce qui me nuisait encore plus, chacun s'imaginant que c'était une demande de ma part.

Des gens que je ne connaissais pas et chez qui je n'avais jamais postulé me téléphonaient, sans doute pour faire plaisir à ma mère, et me proposaient des emplois exagérément bien payés. On m'a même proposé une fois de fixer moi-même les contours de mes missions et le niveau de mes revenus !

Plus obsédée que moi par les noces à venir et ravie de ce prétexte tout trouvé, ma mère me sort de mes réflexions et lance d'un ton joyeux : « Allons déjeuner, nous parlerons du mariage ! »

HSS tique, son œil droit tressaute. Je sais ce qui la contrarie : il est à peine 11 h 30, et « Règle n°1, on ne déjeune pas avant midi ». Sans même attendre sa réponse, ma mère lance : « On va au 29 ? C'est à deux pas d'ici. Vous verrez, le 29, c'est le nouveau Flore ! » Un peu dépassée, HSS fait un signe à Clarisse « Nonobstant mon départ (HSS emploie le mot « nonobstant » dans des contextes aussi incongrus que « nonobstant le retour du givre... » ou « nonobstant l'orange pressée... »), vous gardez la boutique ? » (la boutique... !) et un geste aux trois stagiaires signifiant quelque chose comme « Vous me rangerez tout ça ».



Nous arrivons au restaurant. Ma mère commande un verre et une salade caesar « sans sauce et sans croutons de pain ».

D'aussi loin que je m'en souviens, je n'ai jamais vu ma mère manger de pain. Elle assure être allergique au gluten, mais je suis persuadée que c'est une astuce minceur. « Ma chérie, il te faut une nuisette pour le cocktail. La nuisette, c'est la nouvelle robe de soirée ! » HSS avale sa Badoit rouge de travers, sans doute effrayée à l'idée de son fils-héritier en photo dans *Point de vue* au bras d'une fille en nuisette. Quoique, depuis l'union Arnaud Lagardère/Jade Foret, plus rien n'étonne vraiment personne dans ce domaine.

« Mais avant la nuisette, on a plus important à gérer : ton travail. Tu ne peux pas travailler pour ta belle-mère éternellement, ma chérie ! Tiens, regarde, je t'ai imprimé quelques offres qui circulent en ce moment sur le marché caché... je peux te coopter où tu veux ! » Ma mère sort une douzaine de pages de son Kelly rose. Sur chacune d'elles, une offre d'emploi : journaliste, blogueuse, responsable de rubrique *lifestyle* en presse généraliste, consultante en relations publiques pour un groupe média et même directrice de publication...

Sur une feuille blanche, les mails personnels de Nicolas D., Matthieu P., Philippe V. « *No offense*, Hombeline... mais elle ne peut pas être payée par la mère de son mari. C'est une question de féminisme ! » commente ma mère en refusant la sauce caesar d'un geste de la main, tapotant son ventre plat de l'autre pour signaler au serveur qu'une ligne comme ça, à son âge ça se mérite.

Ma mère a inventé le fameux régime 3/3/3, qui veut que vous mangiez trois fois par jour trois catégories d'aliments dont le total n'excède pas les 300 grammes. Elle s'apprête à lancer le site 333.com et l'appli iPhone du même nom et veut apparaître aussi mince que possible.

Feignant de m'absorber dans ces offres d'emploi, je laisse ma mère et HSS deviser gaiement sur le mariage à venir, parlant orchidées et roses, arômes et lys, pièce montée de mini éclairs multicolores Fauchon et salons privés du Crillon, invités incontournables et *personae non gratae*, « et pourquoi pas le Ritz, avec une robe Chanel, un genre d'hommage à Mademoiselle période années 1940 ? ». (Ma mère oublie parfois qu'elle a eu des enfants avec un Juif, j'entends d'ici mon père se rebeller contre cette « Coco-llabo ».)

Elles me demandent à peine mon avis, faisant fi de leurs légères divergences, trop ravies l'une comme l'autre que leurs chers petits aient évité le pire qui puisse arriver à des enfants du triangle d'or : la mésalliance.

Hombeline se réjouit en son for intérieur : le métissage entre Français catholiques de la bonne société et grands bourgeois juifs d'Europe de l'Est de ma famille apportera une touche de sang neuf et frais à la lignée des Saint--Sauveur/Labriffè, dont les aïeux sont plus souvent cousins qu'il ne le faudrait, générant au moins une malformation par génération. D'ailleurs, à bien y regarder, Amaury a des doigts étonnamment petits.

L'aura médiatique de ma mère et la très grande richesse de mon père, mon enfance passée dans les rallyes et ma présentation au bal des déb' ont achevé de persuader cette « petite-fille de France » que Sara Elisabeth Marie Bastide-Rubinstein ferait une bru convenable.

Quant à ma mère, ex-mannequin, « self made woman » un peu aidée par son mariage avec un riche héritier (mon père), ravie de valider son ascension sociale par une alliance avec la noblesse et

à l'idée de bientôt pouvoir dire « Voici ma fille, Sara de Saint-Sauveur » quand nous assisterons *front row* à la prochaine *fashion week* l'excite presque autant que l'annonce des soldes presse chez Marni.

Je sors machinalement mon Blackberry de ma poche et *checke* mes mails. J'ai trois nouveaux messages de Brigitte Delmas. Dans le premier, elle me demande si je peux lui faire envoyer son sac participant par coursier, dans le deuxième, elle me demande si je peux lui envoyer un communiqué de presse qu'elle pourrait réécrire (en clair, changer l'ordre des mots pour écrire un article sans trop se fouler). Dans le troisième, intitulé « proposition », il y a seulement un lien et ces quelques mots : « Je n'ai pas écouté mais j'ai entendu. Suite à ta conversation avec ta mère, regarde ce lien, ça peut t'intéresser et si tu es retenue, tu ne le devras qu'à toi-même. »

Je clique. Le lien mène vers une page en code source : c'est une offre d'emploi. Un poste de journaliste à France Télévisions. Petite particularité : le formulaire à remplir est un CV anonyme... C'est certain, si je ne leur donne pas mon nom, ils ne peuvent pas deviner qui est ma mère. C'est peut-être ma porte de sortie... Un emploi qui me permettrait de vivre ma vie, ma propre vie, ni « fille de », ni « petite amie de ».

Si je travaille hors du giron familial, ma vie amoureuse avec Amaury me semblera peut-être plus facile, elle prendra un autre tournant... Il faut que je lui en parle avant de postuler. Si je le fais sans prévenir, je vais au-devant d'un incident diplomatique entre l'île de la Jatte et la porte d'Auteuil. Je tire ma chaise : « Mesdames, je vais vous abandonner, je dois aller téléphoner à Amaury... » Ma mère sourit : « Oh, ma chérie, tu es trop mignonne ! Tu es vraiment très amoureuse, hein ? Regardez, Hombeline, elle ne peut pas se passer de lui plus de quelques heures... Allez, file, petit cœur. » HSS prend sur elle pour ne pas s'offusquer : règle n°1, on ne quitte pas la table avant la fin du repas.

Heureusement ma future belle-mère a d'autres préoccupations : tenter de décourager ma mère de m'envoyer au cocktail en nuisette. Je l'entends murmurer : « Mais non, mais non, la nuisette n'est pas la nouvelle robe, enfin, la nouvelle robe, c'est la robe, Éliane ! » Décidément, Hombeline n'est pas bilingue français/fashion.



## *Un jour sans fin*

À cette heure-ci, Amaury est probablement très occupé à valider des business plans pour décider dans quelle PME innovante son groupe va placer ses billes. Amaury dirige un fonds d'investissement spécialisé dans l'analyse du capital-risque. Ou quelque chose dans ce genre. En résumé, il prend de l'argent à des personnes pour l'investir dans les projets d'autres personnes. Si l'entreprise de la personne B rapporte, la personne A touche de l'argent moins la commission d'Amaury. Si ça ne rapporte pas, Amaury va saigner la personne B jusqu'à ce que la personne A ait récupéré son capital de départ.

Bref, pas le genre de métier dont on rêve quand on est petit garçon. Quand nous étions en CM2, il disait partout qu'il serait fleuriste quand il serait grand. Je trouvais ça charmant.

Il est rentré de son voyage d'affaires à Londres. Arrivée au seizième étage de l'immeuble, je colle mon oreille à la porte de son bureau : il est au téléphone... Je frappe.

Il conclut : « Ah, ma future femme vient d'arriver ! Je dois te laisser... N'oublie pas, c'est une décision à effet immédiat ! » et raccroche. Il s'approche de moi, dépose un chaste baiser sur mon front et m'écarte pour me regarder :

« Oh, chouchou... tu n'es pas assez couverte ! Tu n'as pas vu comme il fait froid dehors ? Six degrés, aujourd'hui !

— Tu as raté ta vocation de miss météo... je lui réponds entre les dents. Bon, je suis venue te parler de ma carrière. »

Son téléphone sonne, il répond :

« Oui... oui... Non, l'étude de marché n'est pas complète. Certes le budget prévisionnel correspond : ils ont oublié la TVA, donc il peut bien correspondre. Non... Non... à mon niveau ça ne passe pas. »

Je lui fais signe d'abrégé sa conversation.

« Oui, OK, d'accord, je regarde ça. » Il raccroche.

« Je suis rentré ce matin. Tu ne peux pas imaginer le nombre de dossiers que je dois passer en revue. Ça avance le mariage ? »

Comme il ne s'intéresse pas plus que moi aux plans de notre mariage ou à la couleur des fleurs, je résume :

« Oh, tu sais... nos mères s'en occupent.

— Tu veux un café ? Je vais appeler Amélie.

— Non, merci, ce n'est...

— AMÉLIE ! » il crie juste au-dessus de mon oreille.

« Amélie, un café et un allongé sans sucre, dans mon bureau, merci. » La frêle Amélie, sa nouvelle secrétaire, s'éclipse.

« Bon, on peut parler maintenant ? Alors, ma carrière...

— Ta carrière ? Écoute, Chouchou, je pensais qu'après notre mariage, tu en aurais assez de travailler pour la fondation de ma mère.

— Oui, c'est tout à fait ça ! J'avais peur que tu ne me comprennes pas...

— Mais si, je te comprends. Et puis tu auras tant à faire ! Organiser le mariage, nous trouver une grande maison, la décorer, gérer notre vie sociale, et puis plus tard qui sait... (il fait le geste de bercer un poupon imaginaire) t'occuper de nos bébés ? Un client de mon père vend sa maison juste en face du café La Jatte. Elle est à 1 890 000 net vendeur parce qu'il faut refaire l'isolation, et on peut en obtenir un meilleur prix si on la fait expertiser ; pour le diagnostic énergie, mon père peut en faire établir un qui nous arrange et... »

Je suis scotchée. Il pense que je vais démissionner pour faire... rien ? Comment ai-je pu croire qu'Amaury me comprendrait ?

« Non, tu n'y es pas, je... »

Amélie entre avec les cafés sur un petit plateau.

« Merci, Amélie. Tiens, Chouchou, bois pendant que c'est chaud. On peut avoir des macarons avec ? (Amaury adore les macarons. Ses préférés sont les macarons à la rose de Ladurée. Sa mère lui en commande par barrettes, un livreur les lui dépose au bureau.)

— Oui, oui, super, mais non, tu n'y es pas, ce n'est pas du tout mon projet. Écoute, ce matin à la conférence de presse, j'ai croisé Brigitte Delmas et...

— Oh, écoute, Chouchou, je suis désolé, toutes vos histoires de guéguerres dans les magazines, tout ça, c'est vraiment important pour vous, je le comprends, note bien, tu dois faire parler de la fondation en tenant compte des inimitiés de ta mère, mais vraiment, là, si tu permets, les adultes ont de vraies choses à faire... Oh, fais pas cette tête, je te taquine, Chouchou. Mais ne t'inquiète pas, très bientôt, tu pourras les envoyer toutes se faire voir, tu n'auras plus besoin de travailler. »

Il avale son café d'un trait, un petit doigt en l'air. Il me lance :

« J'ai une *conf call* avec Oxford. *We are done* ? »

We are pas done du tout, mais il prend un nouveau coup de fil, dit quelques mots dans un mauvais anglais (mais « dollar » semble être international) et me fait un petit signe de la main sans appel. Je tourne les talons, ne sachant trop si je suis déçue du comportement d'Amaury ou de moi-même, qui m'apprête à épouser un homme qui me connaît si mal. Amaury raccroche. Je me tourne vers lui :

« Tu sais, moi aussi j'ai besoin de travailler. Et puis je me pose des questions sur notre couple...

— Quelles questions ? me demande-t-il distraitement.

— Des questions de toutes sortes... Au sujet de notre mariage... de notre vie sexuelle... » je dis, en haussant la voix, exprès.

Amaury se redresse subitement et regarde autour de lui comme un chiot en alerte. Il se jette sur la porte et la ferme en mettant un doigt sur sa bouche :

« Mais t'es folle de parler de ça ici ? Amélie peut nous entendre. Je ne cautionne pas ça !

— Qu'est-ce que tu ne cautionnes pas, la vie sexuelle ?

— Oh, arrête, Sara, je t'en prie ! Je bosse comme un dingue pour t'offrir un mariage de rêve, et Dieu sait que tu as des goûts de luxe. J'ai reçu la note du spa d'Arc 1950 pour un massage, tu n'es même pas foutue de t'abstenir d'aller au spa pendant trois jours. Ma mère m'a montré tes notes de frais professionnels le mois dernier, qu'est-ce que tu crois ? Les restos, l'abonnement G7 business, Point Soleil, la piscine du Ritz, les brunchs entre copines à La Gare... (Il sort un paquet de tickets de son tiroir.) See by Chloé : un nouveau sac, j'imagine ? Tu n'en as pas déjà assez ? Tu coûtes cher, Sara. Tu crois que s'ils avaient tout dilapidé, les Saint-Sauveur seraient parmi les premières fortunes familiales de France ? (Il secoue la tête comme pour faire « non non non ».) Nonobstant tes habitudes, quand on sera mariés, il faudra que tu te comportes comme une Saint-Sauveur, et plus comme une parvenue.

Je choisis d'ignorer l'allusion à la fortune « récente » (moins de trois générations) de ma famille :

— Mais c'est dingue, ça, je te parle amour et tu me répons argent. C'était quand, Amaury, la dernière fois qu'on a fait l'amour ? Tu peux me répondre ? »

Piqué au vif, Amaury regarde ses pieds en rougissant.

« Je bosse, moi... »

— Et moi je joue à la poupée, peut-être ? Moi aussi je bosse, Amaury, et ça ne m'empêche pas d'avoir des besoins, tu m'entends ? Je suis une femme. Une femme ! »

J'enlève mon trench et je commence à déboutonner mon chemisier : « Tu vois, ça ? C'est mon corps. Et mon corps s'ennuie avec toi, il s'ennuie profondément parce qu'on ne fait jamais rien. Tu préfères caresser tes papiers que ma peau ! » (Je suis très fière de cette réplique cinglante.)

Amaury se colle à moi et relève mon chemisier pour me rhabiller, paniqué. Il murmure : « Mais tu es folle... mais tu es folle... » J'attrape ses mains et les place d'emblée sur mes seins.

« Tiens, ça ! Et ça ! Et ça ! » Je les fais courir sur mes hanches, mes fesses, mes cuisses... Je lève le menton vers lui. Il m'embrasse dans le cou, sur le menton, regarde ma bouche... et m'embrasse timidement. « C'est tout ? » Il m'enlace de ses bras, mord ma lèvre inférieure, plonge ses mains sous mon chemisier, survole timidement ma poitrine, puis contourne mon ventre, attrape mes fesses. Je me serre contre lui, plus excitée peut-être par l'idée de baiser que par Amaury lui-même... Il remonte ses mains, caresse mon dos et suce doucement ma langue.

Je commence à défaire sa ceinture, je glisse deux doigts dans sa braguette, je descends la fermeture Éclair, j'ouvre son pantalon et je saisis son sexe, déjà légèrement durci, avec ma main droite. Je laisse glisser mes doigts, faisant descendre son prépuce le long de son sexe, tandis qu'il lèche ma langue, quand... son téléphone sonne.

Il m'écarte, se rhabille en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ferme sa ceinture et s'essuie la bouche avec sa manche. « Je dois vraiment prendre cet appel... » Il appuie sur un bouton pour activer le haut-parleur, ouvre un tiroir et en sort un gel antibactérien. Il ne me regarde même pas dans les yeux. Je ramasse mon trench et je m'en vais, furieuse.



De retour au bureau, je trouve une pile d'articles arrachés de divers magazines par Clarisse. Je trouve aussi une alerte sur la messagerie interne : « Brigitte Delmas a téléphoné pour toi. Deux fois. Merci de penser à faire ton renvoi d'appels, je suis comptable, pas secrétaire ! ». Les gens se sentent autorisés à envoyer les pires vacheries en pensant que les faire suivre d'un petit smiley suffit à les rendre moins dures.

Un jour, je lui ferai remarquer qu'elle n'est pas non plus spécialiste en relations presse, alors qu'elle me lâche avec ses découpages.

J'ai l'impression de vivre la *Journée de la marmotte* dans *Un jour sans fin*. À peine mon réveil a-t-il sonné que je peux déjà vous réciter le reste de la journée par cœur.

Je clique sur le lien envoyé par Brigitte Delmas... Le formulaire est vraiment anonyme : pas de nom, pas de photo, pas d'adresse, pas d'email, rien. On laisse juste un numéro de téléphone en complément d'un CV et d'une lettre de motivation. C'est peut-être ma chance, après tout ? Je commence à remplir : diplômes... expériences... langues parlées... disponibilités... Je n'hésite même pas au moment de cliquer sur « valider ». J'envoie un texto à Brigitte Delmas : « Merci du tuyau, Brigitte, j'ai postulé... »

À peine le texto envoyé, je reçois sa réponse. « Tu ne le regretteras pas. B. » Je suis excitée à l'idée de peut-être changer de métier, mais bien consciente de n'être qu'un pion dans la guerre entre Brigitte Delmas et ma mère. J'ai l'impression d'avoir passé un pacte avec le diable... Je me demande quelles conséquences cet envoi de CV va avoir sur mes relations avec ma mère. Je suis encore loin de me douter que c'est toute ma vie qui va s'en trouver bouleversée...

## ***Simple comme un coup de fil***

Quand je me déplace avec HSS, c'est en voiture avec chauffeur, et si je suis avec ma mère c'est en taxi (elle est convaincue d'être une rebelle anarchiste tendance Ligue communiste révolutionnaire parce qu'elle circule en taxis attrapés à la volée et non en voiture de luxe avec chauffeur comme cette « BCBG d'Hombeline »). Mais j'étouffe avec elles deux, coincée entre leurs effluves de laque respective et l'odeur de cuir des sièges qu'il ne faut pas abîmer. À chaque fois, il me faut baisser la vitre, me pencher sur un sac à main en cuir teinté à trois Smic et inspirer une grande bouffée d'air frais. Je ne me sens jamais aussi libre qu'en plongeant dans une bouche de métro où, ticket en main, je peux être conduite n'importe où sans entendre ma mère dire : « Je n'ai aucune envie de devoir renvoyer ta robe Mulberry ramenée de Coachella au service presse. »

Je sors mon Amex black, j'achète un ticket à la machine et je passe le portillon en appuyant de toute ma main sur la porte, comme pour bien sentir la présence des germes de toutes les personnes qui l'ont poussé avant moi.

Mon BlackBerry vibre : numéro inconnu... probablement la *wedding planer*, ou HSS qui doit être déjà arrivée sur place.

« — Allô ?

— Allô... jour... suis... pour le... télévision...

— Oui, je vous entends très mal. Vous êtes la *wedding planer* ? Il y a la télévision ? Ils font un reportage sur le mariage ?

— Non, je suis... cherche... Sara... ?

— Oui, oui, c'est bien moi.

— Quand pouvez-vous... embauche... ressources humaines... France Télévisions ?

— Un entretien d'embauche à France Télévisions ? C'est bien ça ? Mais oui, mais oui ! Dites-moi où et quand !

— Mardi... 8 h...

— 8 h du matin ?

— Non... mardi 18 h... ressources humaines... Paola... bien noté ?... onne journée... »

Et elle raccroche.

Attendez, j'ai bien compris ? J'ai un entretien d'embauche ? J'ai un entretien d'embauche ! Et je ne le dois qu'à moi-même... Je suis euphorique, extatique, démente !

J'en oublie de descendre à ma station. Je bondis hors du métro à toute vitesse, monte les marches de l'escalier quatre à quatre, jette toute ma monnaie au passage au musicien qui massacre Johnny Hallyday,

je suis les panneaux pour prendre le métro en sens inverse et remonte dans la rame.

Arrivée au métro Exelmans, mon BlackBerry vibre encore : c'est ma mère. Je refuse l'appel – elle sentirait tout de suite qu'il se passe quelque chose et je ne peux rien lui dire ; surtout pas que c'est Brigitte Delmas qui m'a mise sur le coup ! Je dois dissimuler ma joie au moins jusqu'à l'entretien.

Alors c'est ça que ressentent les gens qui cherchent du travail ? Comme c'est grisant !



J'arrive enfin à l'agence de *wedding planner*. HSS est là, droite dans un camaïeu de vert bouteille et de bleu marine, un carré Hermès et un serre-tête en velours – comment pourrait-il en être autrement ? Ma mère porte une robe Prada surmontée d'une étoile à étoiles : « Je sais, je sais, c'est *so* 2012, mais j'avais très mal à la gorge ce matin » se sent-elle obligée de se justifier.

Je les regarde et je me regarde. Finalement, je ne suis pas si différente d'elles. Je me moque du botox de ma mère, mais ma couleur de cheveux n'a rien de naturel. Mon brun naturel lissé en permanence est réhaussé de mèches « miel », le bronzage des Arcs se dissipe – mais ce n'est pas un problème, j'ai une carte illimitée à Point Soleil – et je toise les passants du haut de mon mètre soixante-quinze.

HSS m'attrape par le bras :

« Sara, je vous présente Amel, notre *wedding planner*. Amel est très talentueuse, elle a des idées à revendre, elle prépare en grand secret plusieurs mariages très importants...

Ma mère la coupe :

— Et des *baby showers* ! Tu ne devineras jamais qui, ma chérie ! »

Ladite Amel tousse : « Euh, enfin, non, rien n'est officiel... »

HSS reprend : « Parlez-nous de vous Amel, d'où êtes-vous originaire ?

— De Clermont-Ferrand. » L'œil de HSS tressaute. Ce n'est pas la réponse exotique qu'elle attendait.

« Fort bien, fort bien. Nonobstant, Sara, ma chère, nous avons abordé cette question de nuisette-robe avec Amel et elle pense que ce serait plus approprié pour votre... enterrement de vie de jeune fille » lâche-t-elle avec dédain. Ma mère poursuit :

« Nous avons présélectionné trois lieux pour celui-ci : le Chalet des Îles, où nous avons fêté ton baptême, ce serait un joli clin d'œil, le salon du Crillon qui a un partenariat avec la fondation, et Amel parlait de privatiser le restaurant du stade Jean Bouin. C'est un peu kistch, mais tu sais comme Amaury aime le rugby, il en serait ravi et pourrait te rejoindre à la fin de la fête. »

Je la coupe : « Et Amaury, il n'est pas encore arrivé ?

— Non, Amaury ne viendra pas, ma chère, il a trop à faire » répond HSS comme si c'était une évidence. Ces messieurs ont le droit de jouer à la marchande pendant que nous devons trouver un lieu qui les réjouirait assez pour qu'ils daignent nous honorer de leur semence pendant la nuit de noce.

Surtout, rester calme ! Tout ça ira beaucoup mieux quand je travaillerai à France Télévisions. Et puis ce n'est pas le moment de contrarier ma mère, si je suis embauchée, il me faudra lui expliquer pourquoi j'accepte des tuyaux de Brigitte Delmas et pas d'elle... Je chasse cette idée de mon esprit. Amel, HSS, ma mère et moi nous installons à une table de travail. Amel nous sert du thé. « Il vient de *chez vous* ? » lui demande HSS toujours aussi condescendante. « Euh, non, il vient du bureau... » répond Amel, perplexe.

S'ensuit une interminable conversation sur le choix des couleurs de nos tenues de mariage. Ma mère soutient qu'Amaury devrait porter un costume blanc et rose, HSS trouve qu'il ressemblerait à Elton John. Maintenant qu'elle le fait remarquer, c'est vrai qu'Amaury pourrait facilement gagner un concours de sosies d'Elton. Il faudrait que je lui trouve un piano, pour voir.

Je n'aurais jamais pu imaginer qu'il existe autant de nuances de blanc : ocre, coquille d'œuf, blanc pur, grège clair, blanc cassé, émail, blanc argenté, pailleté, blanc neige... Je décroche assez vite des débats entre ma mère qui clame que « le rose, c'est le nouveau blanc ! » et HSS qui essaie de placer à tout prix la « robe historique de la maison Labriffé » qu'elle portait le jour de ses noces et dont elle a apporté une photo. Vous vous souvenez, le pull pour descendre les poubelles dans *Le Père Noël est une ordure* ? Ajoutez un voile, et vous y êtes. Enfoncée dans ma chaise, je regarde de loin Amel tenter d'en placer une.

Mon Blackberry vibre. Texto d'Amaury : « Trop de travail, on se retrouve à la crémaillère chez Tony vers 22h ? » Tony, ce n'est ni un cousin mafieux ni l'homme de ménage d'Angela Bower, c'est Antoine de Danervost, fils du patron d'une grande chaîne de télévision qui monte, un des meilleurs amis d'Amaury. Il vient d'emménager dans un vaste appartement à Neuilly, à côté de La Folie St James où Amaury et lui allaient au lycée. Je n'ai aucune envie d'y aller, j'aimerais rentrer me doucher, enfiler un pyjama H & M en coton et manger des rillettes directement dans le pot devant un *replay* de Cyril Hanouna dansant sur « Et quand il pète, il troue son slip ». Mais je doute fort que ce soit du goût d'Amaury.



Le soir venu, j'ai sagement troqué ma robe Mulberry pour un ensemble Prada bleu roi. Le triple salon de Tony est rempli à craquer, les invités semblent tout droit sortis d'un panel de consommateurs Ralph Lauren – tous âgés de quinze à trente-quatre ans et à très fort pouvoir d'achat. Ils fument de l'herbe et des cigarettes, sniffent sur des emballages de CD (qui ne servent plus qu'à ça depuis l'invention de l'iPod), boivent directement au goulot des bouteilles de champagne et de Diva Vodka ramenée en France par Anastasie, qui a le corps de Natalia Vodianova et le visage de Boris Eltsine.

Comparée à nos amis, je suis un modèle de pureté. Au lycée, alors que mes copines en étaient à leur septième test VIH, leur deuxième IVG ou leur cinquième partouze, moi, je fêtais mes huit ans avec

Amaury. Ophé organisait son premier gang-bang alors que je roulais ma première pelle, et Stella broutait le minou de la fille au pair chinoise qui la gardait alors que j'envisageais ma première épilation du maillot.

Les mecs de ma classe m'appelaient « Sara n'y touche ». Peut-être que cet esprit coincé, croisé avec mes parents « nouveaux riches » (comme on les appelait derrière leur dos), contribue à renforcer ce sentiment d'être un imposteur que j'éprouve dans mon milieu.

Toute la jeunesse dorée est là, ce soir, savant mélange entre les héritiers du monde des affaires et les nouveaux riches : Gonzague (qui côtoie l'ex de Pierre Sarkozy devant la pyramide de champagne), Richard, fils d'Albert R. (ex-musicien très connu) et d'une miss France, Benjamin, président des Jeunes Pop du 92 (qui vient de Civitas mais chut, si on vous le demande, je n'ai rien dit), Marie, blogueuse mode de son état (et accessoirement belle-fille de Judith M., la créatrice de la marque de vêtements M. et sœur de la créatrice de la marque de vêtements S.) buvant avec Arash, et, sur un canapé, le fils de l'ambassadeur de Norvège parlant à l'oreille de ma copine Stella, presque millionnaire depuis qu'Aufeminin.com a racheté la dernière appli qu'elle a développée (elle a piqué l'idée à la baby-sitter de sa petite sœur, mais c'est pas le sujet).

La soirée se déroule sous le regard aiguisé d'Ophé, ma meilleure amie en titre, styliste à mi-temps (« Attends, j'ai une vie, moi ») chez Dior Joaillerie (ce qui ne l'empêche pas de liker la page « Pour l'abolition des 35 heures et pour le retour de la compétitivité en France »). Elle a amené le nouveau dircom de Roland Garros pour faire rager sa demi-sœur Salomé (qui est la sexfriend officielle du dircom adjoint, Ophé a donc gagné cette manche), elle claque ses semelles rouges sur le parquet.

Stéphane Plaza se régalerait de cet appartement « grand standing, quartier chic recherché, moulures au plafond, cheminées dans toutes les pièces, mobilier Louis XV et Philippe Stark, vue rarissime sur l'Arc de triomphe ET la Seine, terrasse exposée plein sud ». Nous, nous ne voyons même plus les décors dans lesquels nous évoluons et beaucoup d'entre nous pensent sincèrement que la crise du logement n'est qu'une vague mystification médiatique.

Au fond de la pièce, Simon et Arthur de Boultrait jouent au poker avec les nièces de Tania de Bourbon-Parme, un acteur de *Plus belle la vie* et une blonde que je croise souvent au *fish spa* de la rue de Passy, celui où ils ne changent pas souvent l'eau. La rue de Passy, c'est la frontière naturelle entre le 16<sup>e</sup> sud et nous. « Les vrais riches. » Pas ceux de la porte de Saint-Cloud !

Comme toujours, Ophé a vidé à elle seule deux bouteilles de vodka et quelques cocktails à l'orgeat dont elle a le secret. Le sang qui perle au bout de son nez indique nettement qu'elle a trop tapé. Ophé en est à deux séjours à S<sup>te</sup> Anne en désintox. Très efficaces, les séjours. L'été dernier, sa mère lui a payé dix jours à L.A. dans la clinique d'un addictologue de stars très célèbre. Ophé a fini dans le patio avec le psy chargé du suivi des résidents.

Je lui fais un signe du menton et tapote mon nez pour lui signifier qu'il y a un souci, elle s'essuie et hausse les épaules. Ophé a l'alcool sexy : à chaque gorgée, elle enlève un vêtement en riant. Elle parle très fort et embrasse tout le monde sur la bouche, ce qui amuse son mec du moment, visiblement ravi de poster des photos de sa petite amie en préoverdose sur Instagram en temps réel.

Subitement, un cri se distingue de la musique d'ambiance : « La bouteillllle ! »

Quand Ophé est vraiment cuite, en général, elle veut jouer au jeu de la bouteille : faire tourner une bouteille qui indique qui on doit embrasser. « On n'a plus quinze ans... » lance mollement Stella, qui préfère rouler des pelles au seul petit-fils de François de Cossé-Brissac, le président du Jockey-Club.

« La bouteillllle ! » hurle encore Ophé debout en équilibre sur un fauteuil, en levant son verre pour trinquer avec un ami imaginaire. Chacun peut constater qu'elle a oublié d'enfiler des dessous. Après trois ou quatre hurlements de ce genre, quelques convives finissent par s'installer en cercle autour d'un cadavre de bouteille de vodka.

À ma gauche, le fils de l'ambassadeur de Norvège (un type pas très fun qu'on invite pour nous servir de taxi de retour : avec son passeport diplomatique, il peut griller tous les feux rouges avec douze personnes à l'arrière sans problème) fait tourner la bouteille. Par chance, elle atterrit sur Anastasie, sa petite amie russe à bec de lièvre, qui est au glam' ce qu'Éric Zemmour est à l'entente entre les peuples. Il l'embrasse rapidement en reniflant.

« À toi, Sara ! » Je saisis la bouteille et la fais tourner ; elle atterrit sur le petit-fils du Jockey-Club, le neveu du marquis de Brissac, dont j'ignore le prénom... J'ai toujours cru qu'il était gay avant de le voir faire du bouche-à-bouche baveux à Stella.

On murmurait même qu'il venait de rompre en secret avec Christophe Beaugrand et se consolait en traînant sa misère dans tous les bars gays de Paris où tout le monde ignorait sa prestigieuse lignée. Je crois qu'il était au mariage de la sœur d'Emmeline cet été. Stella me jette un regard noir et lance sèchement : « Ben, qu'est-ce que t'attends ? »

En riant, je m'approche de lui, à quatre pattes au-dessus de la bouteille, et j'ouvre la bouche très grand, pour rigoler. Il tire la langue, me lèche le bout des lèvres comme un chien. Rire général.

« Non, non, attendez, je le fais bien ! »

Il a mis sa main en équilibre sur Stella et a avancé ses genoux jusqu'à moi. Nos bouches se sont rencontrées et j'ai été surprise de constater que ses lèvres avaient un goût de fraise. Peut-être des restes du gloss de Stella...

Je passais le plat de ma langue dessus tandis qu'il glissait la sienne derrière mes dents de devant, la tête complètement penchée. Sa langue sentait aussi la framboise, je me demandais s'il avait pris un chewing-gum ou s'il utilisait une crème. Un rire général nous arrêta... en reculant, je me rendis compte de ce qui provoquait l'hilarité générale : le petit-fils Cossé-Brissac avait une érection très perceptible au travers de son pantalon en lin ! Il s'est levé :

« Hou là là, euh... veuillez m'excuser, je vais finir ça dans une salle de bain, moi ! »

Stella fait semblant de trouver ça amusant mais le suit du coin de l'œil. Amaury, que je n'avais pas vu arriver, accoudé à une cheminée, verre de vodka-pomme en main, me jette un regard glacial. Il se précipite vers notre petit groupe.

« On va parler ! »

Il me pousse dans la chambre la plus proche. Une pile de manteaux recouvre un lit *king size*. À part le lit, la chambre n'est meublée que d'une chaise Louis XV et d'une coiffeuse en teck sur laquelle trônent

des boutons de manchettes en argent, une montre, un réveil Conran Shop indiquant 23h03.

« Tu me fais honte, Sara ! Tu n'as pas passé l'âge de ces gamineries ? Tu sais que son grand-père est avec le mien au Jockey-Club ? Tu veux qu'au prochain dîner chez mes parents, mon père me demande pourquoi je ne sais pas tenir ma fiancée en soirée ?

— Écoute, toi, tu ne me fais plus rien, tu me repousses sans cesse, alors si ça peut m'émoustiller un peu, je ne vois pas le mal... et puis c'est un jeu ! Franchement ! Quel rabat-joie ! Tout le monde le fait, Amaury... »

On entend les gens aller et venir devant la chambre. Des rires de gens joyeux, de gens qui n'ont pas un mariage à préparer avec quelqu'un qu'ils n'aiment plus. Des rires de personnes qui, toute « bonne société » qu'elles soient, se fichent de l'opinion de monsieur de Saint-Sauveur.

Sans prévenir, Amaury m'allonge sur la pile de manteaux et commence à m'embrasser goulûment... Il me bave un peu dessus. Je sens l'odeur citronnée de sa cire pour cheveux et l'arrière-goût de son gel douche Yves Saint Laurent. Il me presse un sein. Une mammographie serait moins gênante.

« C'est ça que tu veux, hein ? »

Il se met à descendre le bas de mon ensemble Prada à deux mains, à le retrousser sans trop savoir qu'en faire, et attrape vivement mon shorty pour le faire glisser jusqu'à mes bottines. Il serre son poing et commence à appuyer avec entre mes cuisses. C'est plutôt excitant physiquement mais je le connais par cœur : quand il fait ça, c'est qu'il n'arrive pas à bander.

Je décide d'ignorer ce détail anatomique, trop heureuse de vivre enfin un moment charnel. « Du cul ! » crie une petite voix en moi. Sous moi, la pile de manteaux crée un matelas étrange et imparfait. Je sens une fermeture Éclair sous mon coude, la douceur d'une fourrure, la fraîcheur d'une doublure en soie, un gros bouton de caban s'enfonce dans ma nuque... Amaury s'allonge sur moi et me dit :

« Alors, c'est ça que tu veux, hein ? Tiens... Tiens... » Il bouge sur mon corps et je sens qu'il commence enfin à bander. Il malaxe mes seins, attrape son sexe et me pénètre d'un coup. J'essaie de me concentrer sur ce qui se passe entre lui et moi, mais les bruits de la fête me parviennent. Je repense au baiser de tout à l'heure... Après deux mouvements, il sort, grogne :

« Vive la... ah... Vive la France ! »

Et jouit sur mon ventre. Amaury, en plus d'avoir des troubles de l'érection, un élan patriotique lié à l'éjaculation, et du mal avec l'intimité, a une phobie étrange : il ne peut pas jouir en moi, bien que je porte un stérilet depuis 1998 (enfin, pas le même). Invariablement, il doit sortir son sexe avant l'orgasme. Il s'écarte et se relève :

« Bon, voilà. Tu vois ? Je ne suis pas le bon à rien que tu décries. Tu auras la suite ce soir... »

Il me laisse là, étendue sur le lit. Je regarde le réveil : il est 23h11.

J'attrape un manteau à l'aveugle, m'essuie le ventre avec, réalise que c'est le Burberry d'Ophé, me dirige vers la salle de bain quand un bruit d'eau m'interpelle.



En ouvrant la porte, je découvre le copain de Stella... son sexe à la main ! Il lève la tête et lance avec un naturel déconcertant :

« J'avais prévu que j'allais me finir ! »

Je me demande s'il nous a vus... Je suis morte de honte, plus à cause de la piètre prestation sexuelle d'Amaury que pour m'être donnée en spectacle. Si encore, j'avais été une bombe sexuelle dotée d'un amant vigoureux... Mais j'ai des fesses trop rondes et un partenaire trop mou. Je reste plantée là, la poignée de porte à la main, et je lui lance :

« Je dois me nettoyer... tu me laisses passer ? » avec une voix plus rauque que je ne l'aurais voulu. Je ne peux pas détacher mon regard de sa main, qui enserre son sexe. Il a une belle queue, pas très grande, mais avec une peau très lisse. Il l'attrape avec sa main droite et commence les va-et-vient... Il me regarde : « Je pense que je peux faire mieux que Saint-Sauveur. »

Je lève un sourcil : « Et Stella... ? » Il répond : « On peut s'amuser, non ? Yolo... » Je déteste cette expression. « Yolo », *you only live once*... qu'est-ce que ça veut dire ? Alors, parce qu'on ne vit qu'une fois, on a le droit de mal se comporter, de se ridiculiser, de trahir ses amies ? Si on part de là, personne ne fera jamais rien ! Si Pasteur s'était dit « Yolo », il n'aurait pas trouvé de vaccin, et si on partait du principe qu'il faut cueillir le jour en permanence, on ne préparerait jamais rien pour le lendemain : plus de naissances, plus de carrières, plus de mariages...

Il interrompt mes pensées : « Et puis c'est elle qui a voulu jouer à la bouteille avec sa copine... »

Après tout, c'est vrai. Il attrape une bouteille de parfum qu'il fait semblant de faire tourner et arrête vers moi. « C'est à toi... » Il s'approche, me pousse vers le lavabo et m'embrasse. En fait, sa bouche sent plus la cerise que la fraise.

Coincée entre le lavabo et lui, je devrais partir mais j'aime cette sensation. Mon cerveau ordonne « sors de là ! » mais mes jambes répondent « non, pas envie ». Il a une lèvre inférieure un peu molle, comme anesthésiée, et c'est très agréable. Il respire fort, et le bruit de sa respiration m'excite.

Il a toujours la main sur son sexe, dressé vers moi, qu'il caresse régulièrement en me fixant. Je pose ma main sur la sienne. Nos deux mains sont enlacées, et tandis que nos langues font connaissance, je continue... Il relève ma main, la porte à sa bouche et la lèche, puis la redescend... Ce que je fais est mal, mais je suis prête à presque tout pour une séance de sexe dégueulasse avec un orgasme au bout. Après tout, c'est la faute d'Amaury...

Il m'installe sur le rebord de la baignoire à pieds, se met à genoux et, tout en continuant sa séance effrénée de masturbation, plonge la tête sous ma jupe. Il écarte mon shorty avec deux doigts et je sens sa

grosse lèvre inférieure, toute molle, se coller à mon entrecuisse. Il sort sa langue, et embrasse mon sexe comme il embrassait ma bouche. Je ne vois qu'une masse aller et venir sous ma jupe bleue.

Ses lèvres sont douces, c'est la première fois qu'on me lèche aussi longtemps. Vite, je sens le désir monter en moi, plus vite qu'avec le poing d'Amaury. Mon clitoris se durcit et j'ai l'impression d'être une vraie petite cochonne, aussi cochonne que la masseuse des Alpes. Cette idée m'arrache un grand sourire et un soupire de bien-être.

Une fois que je suis vraiment mouillée, il se relève, me retourne avec autorité et place avec sa main son sexe à l'entrée de mes fesses. Je le repousse :

« Nan... ça, je ne le fais pas. »

Il insiste :

« Pourquoi ? »

Oui, c'est vrai, pourquoi après tout ? Je ne sais plus. Parce qu'Amaury n'aime pas ça. Il passe sa main sous mes fesses pour atteindre la source de cyprine, qu'il fait glisser et amène devant l'entrée de mes fesses. Puis, il glisse un doigt.

« Aïe ! Ça fait mal ! »

Il retire son doigt de mes fesses et continue à m'embrasser le cou, les épaules. Je sens un petit frisson m'envahir, et comme un appel d'air dans le bas du dos. Je saisis sa main et lui fais comprendre que j'ai encore envie de son doigt derrière. D'un coup sec, il en entre un. Puis deux, et... Je suis envahie de sentiments contradictoires, le plaisir, la culpabilité de tromper Amaury, la douleur aussi, un peu, mais c'est bon, c'est bon de sentir les doigts habiles de cet homme qui pue la luxure aller et venir au fond de mes fesses.

Ma crainte de me faire dessus si quelqu'un entrerait un doigt à cet endroit me semble aujourd'hui infantile, et je rêve d'un pénis énorme qui viendrait me remplir jusqu'aux reins.

Je passe la main droite derrière mon dos et j'attrape son sexe, qu'il a toujours dans une main. Toujours de dos, je caresse son pénis tout doucement. Ses doigts s'enfoncent plus profondément, je grimace d'abord de douleur, et mon anus se contracte malgré moi, comme pour les en chasser.

Il me fait « chut... détends-toi... » et vient me chatouiller l'entrée du sexe avec la pulpe de ses doigts. Doucement, il me pénètre, une main toujours à la base de son sexe pendant que l'autre est autour de mon cou. J'ignore s'il va m'étrangler ou me masser.

Peu à peu, il s'enfonce plus profondément dans mon sexe, il va et vient régulièrement en moi, pendant que ses doigts se glissent dans l'endroit le plus caché, le plus introuvable, le plus secret. Sa deuxième main quitte mon cou pour descendre tourner autour de mon clitoris, me stimulant de tous côtés ; son sexe dans le mien, ses doigts dans mes fesses et sur mon clitoris, sa langue qui court sur ma peau, je perds complètement pied.

Soudain, quelqu'un frappe à la porte de la chambre. Perçant le flou, une voix claire de fille parvient jusqu'à mes oreilles : « T'as pas vu Stan ? »

Merde, c'est Stella. Je mets la main sur la bouche de mon partenaire, qui reste en moi.

Moi à voix haute : « Nan, c'est qui Stan ? »

Il murmure : « C'est moi, enchanté... »

Voix de Stella : « C'est mon mec, morue. »

Moi : « Nan, désolée, pas vu. »

Voix de Stella : « Bon, t'as bientôt fini ? »

« J'arrive. Je viens. Je viens. »

Un bruit de talons nous indique que Stella a quitté la chambre.

J'enlève ma main de la bouche de Stan, donc, qui reprend ses mouvements avec dextérité. Il pose ses mains autour de mes hanches, fait bouger mon bassin en rythme, va de plus en plus fort, de plus en plus loin en moi.

J'ai l'impression d'être quelqu'un d'autre. Il passe la pulpe de ses doigts sur le bout de mes tétons, fait un petit mouvement de recul, sort subitement de mon vagin, laissant un bruit sonore s'en dégager.

Il plie légèrement les genoux pour mieux viser, puis me pénètre en levrette sans autre sommation, et commence à me pilonner franchement, tout en tournant autour de mes petites lèvres avec ses doigts. À un moment, je le sens accélérer, il donne carrément d'énormes coups de queue, il me pénètre à fond à chaque fois, j'ai l'impression qu'il va me démonter l'estomac et j'adore ça. Ses couilles rebondissent sur mes fesses et font un bruit, *splash, splash*, qui accompagne nos mouvements.

Face au carrelage en marbre de la salle de bain, personne pour scruter mon visage. Dans le reflet, j'aperçois la tête d'une fille qui me ressemble sauf que son lissage rend l'âme et qu'elle semble sur le point du hurler de plaisir !

Je contracte super fort des muscles dont j'ignorais l'existence il y a encore une heure, je bouge aussi mes fesses tandis qu'il m'attrape par les hanches et s'enfonce profondément plusieurs fois de suite en grognant « ah, ouais, ouais, je viens... ». Je sens son sperme se répandre en moi, monter, recouler, et il continue quand même, il bouge dans son propre sperme, dégoulinant à l'intérieur de mes lèvres, comme si c'était moi qui produisais cette quantité de fluides, il jouit dans sa jouissance, il éjacule dans son éjaculat, et je me sens sale, et je me sens vivante...

L'impression de braver un interdit m'excite tout autant que l'acte lui-même. Quand Stan se retire, je commence à jouir, tenant fermement son poignet devant mon clitoris pour le forcer à terminer le travail. Ses doigts entre mes lèvres et entre mes fesses en même temps, je chasse toutes mes pensées ; reste l'excitation, « ne pense plus à Amaury, ne te demande pas ce que tu fais, concentre-toi, jouis, jouis, maintenant ! Oui ! » Un flot de bien-être se saisit de moi, parcourt mes reins et remonte au creux de mon ventre, mêlé immédiatement à de la culpabilité.

Je n'ai qu'à saisir la serviette étiquetée « spécial visage » que me tend Stan pour tapoter ce qui reste de nos fluides, et je replace mon shorty. Je prends une grande inspiration, puis sors avant lui, pour ne pas éveiller les soupçons.

À mon arrivée dans la salle de réception, Amaury me complimente sur mon teint de pêche en commentant : « C'est le plaisir, ça ! » « Pas avec toi, en tout cas... » je me dis, tout en éprouvant un plaisir sadique à la vue de Stan en train de rouler une grosse pelle à Stella juste devant nous alors qu'il devait encore avoir de mon ADN entre les dents.

C'est donc comme ça que pense une garce ?



## ***Jeux de l'amour et du hasard***

Le mardi suivant, à 18 h, j'arrive à l'entretien d'embauche prévu à France Télévisions. J'ai dit à HSS que j'allais faire des essayages de sous-vêtements de mariage avec Ophé pour la dissuader de m'accompagner (pour elle, Ophé est une dépravée dont « le père finira par dilapider la fortune ancestrale en prostituées de luxe », ce en quoi elle n'a pas tout à fait tort).

Mon lissage brésilien m'évite de faire un brushing, j'ai donc passé tout mon temps à choisir une tenue. Tailleur noir Gucci avec pantalon slim amincissant, compensées noires à nœuds achetées à Londres et cartable rose Marc Jacobs (le même que Gabrielle Solis dans la saison 6 de *Desperate Housewives*), je me sens très « working girl ».

Au beau milieu du hall immense, je demande Paola des ressources humaines. Les portes s'ouvrent sur une belle brochette de candidats déjà présents... Je m'installe et je rêve. « Est-ce que j'aurais dû laisser un pourboire à la fille de l'accueil ? »

Je pense à Stan, qui ne me plaît pas, mais qui baise bien, et je me demande si je pourrais prendre d'un côté un mari comme Amaury pour construire quelque chose de stable et conserver un rang social agréable, et d'un autre côté un sexfriend comme Stan ou n'importe qui d'autre qui soit ouvert sur la question de la sodomie pour m'éclater sexuellement. Je me demande aussi si un homme réunissant les deux critères existe quelque part, et où se trouve l'amour dans tout ça.

Est-ce que l'amour, c'est jouir ensemble ? Ou est-ce que l'amour, c'est se marier ensemble ?

Je ne suis pas folle d'Amaury. Je l'aime bien, je suis attachée à lui, mais je ne ressens pas pour lui ce qu'on raconte dans les films et dans les chansons, je ne tuerais pas pour lui, je n'enterrerais pas un corps pour lui, je ne volerais pas pour lui, je ne suis même pas jalouse des filles qu'il pourrait fréquenter, l'idée qu'il me quitte ou me trompe m'indiffère. Je lui trouve une foule de défauts et des qualités somme toute assez peu romantiques :

- Il n'est pas méchant
- Il est riche
- Ses parents sont riches
- Ses parents connaissent bien mes parents
- Je le connais depuis longtemps
- Nous venons du même milieu (cf. points 1, 2, 3 et 4)
- ... ???

Cette définition correspond aussi bien à Amaury qu'à Stella, Ophé, Stan, ma petite sœur et le type qui était assis à côté de moi en allemand LV2 au lycée.

Tandis que je gamberge, quelque chose me paraît bizarre autour de moi, j'ai l'impression de détonner parmi les autres candidats. Certains discutent entre eux, ils semblent déjà se connaître. Ladite Paola – je devine que c'est elle grâce au badge qu'elle porte autour du cou, au bout d'un ruban - sort d'une salle de réunion et appelle à la cantonade :

« Vous êtes tous là ? Bien... Je vais vous appeler avec vos numéros de CV anonyme et vous allez m'indiquer vos prénoms pour l'entretien collectif. Ensuite nous irons dans la salle de réunion et je vous parlerai du programme. »

Sans plus d'explications, elle appelle et les candidats répondent : « 75 ? – Afhid. - 96 ? – Pacifique. – 63 ? – Rafika. – 204 ? – Mohamed. 15 ? – Amina. - 18 ? - Khalil – 99 ? – Djalil. – 103 ? Aïssatou. – 12 ? – Brice – 51 ? – Laïla. – 165 ? – Dieudonné. – 26 ?... » Le 26, c'est moi. Je réponds machinalement : « Oui, présente... Euh, Sara... »

Et je comprends subitement ce qui me semblait étrange. Tous les candidats sont soit noirs, soit arabes, soit métisses. Pas un blond. Je suis la seule Blanche... Je n'ai pas passé beaucoup d'entretiens d'embauche dans ma vie, mais cette situation me paraît suffisamment incongrue pour que je m'en alerte. Je me lève, rejoins les autres candidats dans la grande pièce et prends place autour de la table. Je scrute mes concurrents. Quel employeur ne sélectionnerait que des candidats noirs ou arabes, alors que le racisme (conscient ou inconscient) prédomine dans les processus de recrutement (j'ai tout de même fait cinq ans de sociologie après le bac) ? Est-ce l'effet CV anonyme ? Je fronce les sourcils, préoccupée par ce qui me semble de plus en plus être un coup fourré.

Pendant que Paola nous installe dans la salle de réunion grise et beige, j'envoie un texto à Brigitte Delmas.

« Suis à l'entretien France TV, très spé : entretien collectif et suis la seule Blanche... » Elle me répond : « Normal. C un program diversité. D'où le CV anonyme. Tu es brune, tu t'apel Sara, dis que t marocN. Bon courage. »

Le voici donc le piège que je subodorais... Brigitte Delmas m'a envoyée sciemment dans un entretien collectif dont elle savait que je me ferais éjecter sitôt qu'on découvrirait mon identité. Dans quel but ? M'humilier ? S'en vanter auprès de ma mère ?

Paola, 1m55 de sexytude, tapote sa robe rouge vif comme pour la défroisser, se racle la gorge et se lance dans un petit speech :

« Bonjour et bienvenue à tous. Pour nous, à France Télévisions, c'est un vrai engagement que d'organiser cette session de recrutement spéciale diversité. Nous voulons intégrer plus de minorités visibles dans nos rédactions, ce qui permettra de produire des programmes plus en phase avec notre public qui est lui aussi divers. C'est une volonté de Rémy Miflin, et notre comité diversité composé de seize membres dont la présidente de SOS Racisme ou le président du club Avéroès... »

Deux des candidats s'échangent un regard entendu et hochent la tête, genre « oh oui, oh oui, je vois très bien qui sont ces gens. » Moi, je me sens complètement exclue : je n'ai jamais entendu parler d'eux. Paola passe devant chacun de nous en claquant ses talons aiguilles (finalement, elle doit même mesurer moins d'1m50 !) et nous distribue des feuilles à remplir avec notre adresse et notre nom de famille...

« Comme vous le savez, les quotas ethniques sont interdits, je n'ai donc pas le droit de vous demander d'où vous venez exactement. Mais chacun de vous va se présenter... »

Nous écoutons tous Mohamed, venu de Sarcelles, vingt-neuf ans et deux ans de stage à TF1 à son actif, Amina, diplômée de l'école de journalisme de Sciences-Po – elle précise faire partie du programme ZEP –, Djalil, qui arrive du 14<sup>e</sup> arrondissement de Marseille et loge chez sa tante en Seine-Saint-Denis, Rafika, vingt-cinq ans, qui précise qu'elle est algérienne comme Djalil, « hi hi hi », sa copine Soraya, qui n'est pas algérienne mais veut bien faire connaissance avec Djalil, re-« hi hi hi »...

Je pense : « Ça va, on va pas te le piquer ton Djalil, tout le monde s'en branle, c'est pas Madonna non plus. » Au moment où je me fais cette réflexion, il se tourne vers moi et me transperce d'un regard qui semble me déshabiller sur place. Je reste pétrifiée quelques secondes.

Quand vient mon tour, je ne sais que dire. Je sens sur moi les yeux des autres, qui ne me voient ni comme la fille de la célèbre éditorialiste et de l'héritier Rubinstein, ni comme la future belle-fille des Saint-Sauveur... J'ai l'impression d'avoir une vie de rechange.

La lumière crue des néons, probablement posés dans les années 1980, me fait l'effet d'être interrogée par la Gestapo. « Ja, Herr General, afouez tout ! » La moquette râpée est si laide que je crève d'envie d'appeler mon ami Bastien, décorateur gay (comme tous les décorateurs que je connais), à qui je trouve des faux airs de Stan, d'ailleurs, mais ce n'est pas le sujet.

« Je m'appelle Sara... Sara... Bast... euh... » Je regarde autour de moi. Je revois en pensée le texte de Brigitte Delmas « Dis que t'es marocaine »... « Sara... Ben... Afhid. » C'est ce qui ressemble le plus à Bastide après tout, non ? Je marque une pause, je m'attends à tout moment à des rires ou des regards sceptiques. Paola m'encourage :

« Oui, de quelle banlieue venez-vous ?

–Euh... de... de... »

Je cherche, je fouille dans ma mémoire à la recherche d'une banlieue que je pourrais connaître. Je n'en connais pas. Neuilly ? Levallois ? Boulogne ? La Défense ? Marnes-la-Coquette ? Non, ça ne fera pas l'affaire...

Je pense à NTM, au stade de France, à la Basilique, et je souffle : « Saint-Denis. J'habite à Saint-Denis. »

J'attends que la salle éclate de rire, me montre du doigt en se tapant la cuisse et me reconduise à la sortie avec le goudron et les plumes.

Personne ne rit. Djalil est toujours tourné vers moi, les jambes écartées dans un vieux jean crade, un coude posé sur sa chaise. Il se ronge les ongles et tapote nerveusement son pied par terre. Pas du tout mon style. Trop torturé.

À côté de lui, Soraya me fixe tandis qu'Aïssatou me fait un signe de soutien du menton. Encouragée par les regards, je poursuis, d'après les bons conseils de Brigitte Delmas : « Je suis... marocaine. »

« Je viens de... » Merde, comment ça s'appelle déjà ? Il y a trois ans, avec la fondation, nous avons visité ce village étrange où les femmes étaient pauvres, mangeaient de l'huile d'argan sur du pain levé, faisaient leurs besoins dans un genre de puits mais possédaient toutes des téléphones portables,

accessoire incongru au beau milieu de la misère et des enfants édentés qui s'étaient jetés sur nos deux mini bouteilles d'Évian...

« Tidzit. » Je poursuis ma présentation en parlant surtout des piges que j'ai pu faire et en évoquant rapidement mon poste d'attachée de presse à la fondation, ignorant le « Ah ouais, genre de Saint-Sauveur ça fait trop *Les Visiteurs*, t'as vu » de la dénommée Soraya.

Paola quitte la pièce et nous informe qu'elle va nous dire immédiatement qui est retenu et qui ne l'est pas, histoire de ne pas nous faire languir. Quand elle revient quelques minutes, elle lit son papier :

« Djalil. Soraya. Pacifique. Sara. Aïssatou. Vous êtes retenus pour le programme : vous apporterez votre carte d'identité et vos certificats de travail et diplômes mardi prochain à 18 h. »

Je suis convoquée ? Je suis préselectionnée ? Ça me semble dingue... Cette Paola ne lit-elle pas la presse people ? Elle n'a jamais vu ma tête en *front row* dans les photos de mode, ou sur les carnets mondains de *Gala*, *Point de vue* ou *Match*, aux côtés d'Amaury à Roland Garros, de HSS au Bal de la rose à Monaco ou de ma mère au vernissage Marc Jacobs/Louis Vuitton ?

J'étais quand même en photo dans toute la presse il y a deux ans, au moment du scandale de Pippa Middleton à la soirée royale des Boultrait... Certes j'étais déguisée en Marie-Antoinette, mais tout de même ! J'étais aussi à la première du dernier film de Marie de Villepin, et à environ cinquante-sept événements mondains ces derniers mois.

Alors que les candidats se dirigent vers la sortie, je m'approche de Paola pour lui avouer ma véritable identité. Avoir été sélectionnée suffit à mon bonheur. Je ne veux pas devoir mon poste à un malentendu. Et si ça venait à se savoir ? L'héritière de l'empire Bastide-Rubinstein qui vole le travail des pauvres banlieusards, vous imaginez les répercussions sur ma famille ? Je vois déjà mon père hausser les sourcils et ma mère raser les murs de *Elle* pour éviter le déshonneur.

Debout sur l'estrade, elle reste plus petite que moi. Je me courbe vers elle.

« Je voulais vous dire... Je ne sais pas si ce sera possible... » La souriante Paola se referme :

« Quoi ? Et pourquoi ?

— Je... euh... euh... bien ! J'ai le sentiment d'usurper la place de quelqu'un, parce que... »

Aïssatou nous interrompt. Elle a des cheveux crépus teints en blond et très courts, une peau noire très lumineuse, elle porte de grandes boucles d'oreilles triangles. Son jean moulant rehausse ses fesses et son chemisier a beau être austère, elle est quand même sexy. Une vraie leçon de look.

« Oui, c'est bien notre problème à nous, les banlieusardes ! Toujours l'impression de prendre la place de quelqu'un ! Je te rassure, tu ne prends la place de personne, là. Ce sont les *whites* qui prennent nos places, ma sœur, *dé* ! Le seul vrai mode de recrutement communautariste en France, c'est le recrutement d'office des hommes blancs ! Tiens-toi-le pour dit ! Bon, on va prendre un café avec les autres, tu viens ? »

Que répondre à ça ? Paola sourit :

« Oui, Aïssatou, vous avez raison ! Et nous, les femmes, nous manquons de confiance en nous. C'est ce qu'on appelle les autostéréotypes. Vous êtes légitime, Sara. Vos grands-parents paternels, à Tidzit, doivent être vraiment fiers de vous ! »

Paola pose sa main sur mon épaule, aussi émue que ma petite sœur devant le dernier épisode de *Glee*.

En l'occurrence, mes grands-parents paternels se dorent la pilule à Miami Beach six mois par an avant de rejoindre leur maison avec spa privé et piscine à débordements sur les hauteurs de Tel Aviv les six autres mois. Et je ne suis pas persuadée qu'ils soient vraiment fiers de moi ces derniers temps...

Bien sûr, j'ai refusé d'aller boire un verre avec les autres présélectionnés. Je peux feindre d'être une fille d'immigrés deux heures, pas plus. Et puis si je sors mon Amex black pour payer le verre avant d'appeler mon chauffeur privé, ça risque de jurer, non ?

Devant France Télévisions, je dépasse le petit groupe déjà formé. Aïssatou et Pacifique rient ensemble, Soraya se mord la lèvre en regardant Djalil, qui ne se retourne même pas sur moi.

« Tu rentres en Reu-reu ? me demande Aïssatou.

— Euh... non... en... hum... en RER, je réponds.

— Ben c'est ce que je dis.

— Ah oui. »

Vite, cours, Sara, cours !

« Hep ! Sara, c'est ça ? Saint-Denis, c'est pas cette ligne ! Tu changes où ? » lance à la cantonade Soraya, visiblement d'un tempérament méfiant – et d'une peau acnéique.

« Ouais mais, en fait, je vais d'abord aller travailler » je fais en m'efforçant d'annuler mon accent pointu, ajoutant un « wesh ? » à la fin de ma phrase et joignant le geste à la parole.

Impossible de ressortir du RER sans éveiller les soupçons. Après tout, j'allais pouvoir en profiter. J'achète un ticket et je me laisse porter par les escalators. Sur le quai, face au plan de RER, je me sens étrangement à l'aise. Et surtout, libre. Toutes ces petites intersections sur le plan de métro me semblent briller comme autant de promesses. Je suis électrisée.



Arrivée à la fondation, il me semble porter un panneau « en provenance directe du métro » sur la tête. Clarisse me regarde d'un air suspect en finissant une tarte au citron meringuée. Elle a posé trois papiers sur mon bureau avec des Post-it « urgent » juste au-dessus de ma dernière fiche de paie. Je suis sûre qu'elle l'a regardée pour savoir combien je gagnais. Je ne peux plus la voir. Un morceau de meringue molle tombe sur son clavier. Elle le ramasse et se lèche le doigt. J'ai envie de vomir.

Discrètement, je sors mon Blackberry et prends Clarisse en photo pour l'envoyer à ma mère. Elle lance aujourd'hui son site de régime « 333.com » et rêve secrètement de faire poser de force un anneau gastrique à Clarisse.

HSS entre dans l'open space, et agite un dossier avec un petit sourire :

« J'ai trouvé l'endroit idéal ! Nous allons organiser la soirée de fiançailles tout simplement à la villa du Jockey-Club ! »

Super, le dernier endroit au monde où j'ai envie de célébrer mon mariage, c'est dans un club présidé par le grand-père du petit ami de ma meilleure amie, qui s'avère être aussi mon sextoy vivant depuis peu. Et puis, est-ce que HSS n'a pas un peu de travail pour sauver les femmes du monde, au lieu de bosser à plein temps sur mon mariage ?

Clarisse émet un « slurp » dégoutant en avalant son dernier morceau de tarte, et pose la croûte à la frontière entre son bureau et le mien. C'en est trop. Je boue. Je me lève, fixe Clarisse, fixe HSS, fixe la stagiaire sans nom occupée à surfer sur Meltybuzz.com en cachette, j'envoie voler tout le contenu de mon bureau d'un geste de la main, et je lance avec une voix tonitruante :

« Clarisse, espèce de grosse dégueulasse, vous pouvez faire moins de bruit en mangeant ! Merde à la fin ! Et puis j'en ai marre de ce putain de boulot où on ne me prend pas assez au sérieux pour me parler d'autre chose que de mon putain de mariage avec l'autre crétin consanguin ! »

Enfin ça, c'est ce que j'ai répondu dans ma tête. Parce qu'en réalité, je n'ai fait que regarder mes pieds en marmonnant :

« Je ne sais pas, il faudra en parler avec Amaury... »



J'ai retourné la question dans tous les sens. Si je dis à HSS que je démissionne pour rejoindre un programme diversité à France Télévisions, elle le dira à ma mère, qui me demandera comment j'ai fait pour me retrouver là-dedans, qui apprendra que c'était une idée de Brigitte Delmas, et qui sera capable de griller ma couverture pour se venger. Et alors, adieu France Télévisions, adieu carrière en solitaire !

Sans compter qu'elles le diront à Amaury... Je sais ce qu'il pense des « jeunes de banlieue » : des incapables, des feignants, des bons à rien, tous autant qu'ils sont, de dangereux voleurs d'emplois pour nos compatriotes. Il me réciterait la profession de foi du jeune adhérent Rassemblement Bleu Marine. Je ne peux pas lui dire. Non. C'est impossible.

Alors j'ai simplement dit à Amaury que j'avais réfléchi, et que j'allais bientôt quitter mon poste à la fondation pour devenir femme au foyer. Oh, je sais ce que vous vous dites, que je ne suis qu'une lâche ! Je vous entends d'ici : « Moi, à sa place, je claquerais la porte et puis c'est tout. » Si vous étiez face à moi, vous me sermonneriez, vous me secouriez, vous me crieriez dessus comme Philippe Lucas sur ses nageuses.

Peut-être que vous auriez raison... Mais vous-même, prendriez-vous le risque de tout perdre, de décevoir vos parents, de vous faire mettre dehors, de gâcher un mariage déjà payé (une fortune), de vous

fâcher avec la moitié de Neuilly, c'est-à-dire du monde, d'être blacklistée partout, de vexer votre amour de jeunesse, tout ça pour une bête histoire « d'épanouissement personnel » ?

Et puis une fois le mariage annulé, je ferais quoi au juste ? J'irais où ? Mes parents me couperaient les vivres et bien sûr, je devrais rendre ma carte professionnelle à HSS, et plus question de passer mes massages en notes de frais. Si je perdais mon travail, je n'aurais plus de fiches de paie à présenter à un bailleur quelconque, et même si je finissais par louer une chambre de bonne sordide, que ferais-je de mes journées ? Je deviendrais femme de ménage ? Comme la grand-mère de ma mère ? Non, c'est impossible, les femmes de ma famille maternelle n'ont pas travaillé si dur à s'élever socialement et pénétrer les beaux quartiers, pour que la quatrième génération fasse s'écrouler le château de cartes sur un caprice.

On me claquerait la porte au nez partout ! Je suis coincée dans ma prison dorée.



## ***Quand Sara rencontre Djalil***

Après plusieurs jours de lutte intérieure, j'ai fini par me rendre sur ce qui serait désormais mon lieu de travail. Mes cheveux se dressent en tresse épi sur le sommet du crâne (ma mère a ouvert un onglet « tuto coiffure » sur 333.com, c'est la plus vieille youtubeuse beauté de France, elle est la risée du net mondial mais trouve que ça fait le buzz). J'ai fixé rapidement une paire de petites boucles d'oreilles Cartier en or 24 carats, enfilé un short en velours vert bouteille par-dessus des collants infilables ramenés d'Italie, une paire de bottes « cavalier » Gucci en cuir marron et ma veste cintrée à col mao.

Au point où nous en sommes de notre intimité, je dois vous confesser un rapide passage (séance faciale de vingt minutes en cabine 1, la tout confort avec siège en cuir inclinable, pas le fauteuil *cheap* de la 3, hein ?) à Point Soleil. N'oubliez pas que je dois « faire marocaine ». Dans le même état d'esprit, j'ai maquillé mes yeux avec du khôl noir bien gras que j'ai laissé couler pour la touche d'authenticité, j'ai pensé me faire un tatouage au henné sur les mains comme au Club Med d'Agadir, mais je ne sais pas où ça s'achète.

J'appréhende le moment où toutes les paires d'yeux estampillés « diversité » se tourneront vers moi, le faux quota, l'usurpatrice, la mensongère, la voleuse de travail. Je porterais un t-shirt « Neuilly style » que ça reviendrait au même.

(Il y a déjà près de dix ans, pour fêter nos bacs respectifs, Stella, Ophé et moi, nous étions allées à Deauville en taxi, avec l'abonnement G7 business de mon père : « 1387 euros » avait annoncé le taxi, incrédule, à l'arrivée. Là-bas, nous avons flambé nos PEL au casino Lucien Barrière, squatté une des maisons de ma marraine (fondatrice du Women's forum), et Stella avait perdu la bague de diamants de sa grand-mère à une table de craps clandestine. Ophé avait fini par sucer un type qui passait par là et portait un t-shirt « Seine-Saint-Denis style ». Nous nous étions promis de commercialiser des t-shirts Neuilly style.)

Entre deux accélérations cardiaques, je ferme les yeux et franchis le pas décisif qui me sépare de la salle où nous avons rendez-vous. Aucun rire... j'ouvre les yeux : elle est vide. Ou presque.

Au fond, dans un coin, le dénommé Djalil, face à la fenêtre, les yeux dans le vague. Il porte le même jean que la dernière fois, les mêmes baskets, la même ceinture, la même casquette, le même t-shirt froissé. Il semble avoir ouvert un œil, tendu la main depuis son lit et saisi ce qui se trouvait à sa portée.

Malgré son look digne du *corner* « fashion faux pas » de n'importe quel blog mode, il dégage un je-ne-sais-quoi de sensuel. Sa façon de porter le jean un peu tombant, nonchalamment, son t-shirt qui dessine des épaules carrées, ses mains puissantes, ses ongles mal coupés... Même son gobelet de café fumant sent

le sexe. Avec sa haute taille, il semble en permanence un peu courbé, comme s'il allait vers les autres, s'il cherchait à entrer en contact avec eux.

Je me hisse verticalement vers lui et je me rapproche à pas de louve, tout en appréhendant le moment où nous nous retrouverons face à face.

Que faut-il faire ? Une paire de bises, une poignée de mains ? Et que suis-je censée dire ? Salamalikoum, mon frère ? Comment se dit-on bonjour dans les quartiers chauds ? Il doit y avoir une expression, un mot, une marque de reconnaissance. Dans le *Prince de Bel Air*, ils faisaient un check et « pssshit » : je devrais tenter ça ! Je lève une main. Djalil tourne la tête, m'aperçoit et sourit :

« Salut, Sara... »

Ah, donc ils disent bonjour comme à Neuilly. C'est déjà ça. Finalement, peut-être vais-je devenir bilingue Neuilly/Saint-Denis plus vite que prévu ? Je dresse ma poitrine en avant malgré moi pour atteindre la joue de Djalil et lui fais une bise aussi peu glamour que possible. Mon instinct me commande de rester à distance.

Je voyais Djalil comme les œuvres d'art option réalité augmentée au Louvre : « Warning/Danger. Alerte : vous tentez de faire une bise dérapante à cet individu. Nous vous informons que cela peut être dangereux. Attention. Je répète... »

« Salut, Djalil... je fais avec la voix de celle qui vient de sortir du couvent.

— Tu es en avance, je viens de Saint-Denis aussi. C'est relou, hein ? T'as pas eu d'incident voyageur, toi ? Tu es venue comment ?

— Euh... en tapis volant ! »

Djalil me regarde. On éclate de rire ensemble. Ses dents sont mal alignées, il y a un écart entre ses incisives, ma mère l'enverrait chez l'orthodontiste mais je trouve ça charmant. Malgré moi, je me demande comment est sa langue et, pendant qu'il parle, je n'écoute pas.

« Qu'en penses-tu ? »

Je n'ai pas la moindre idée de ce dont il parlait. Je réponds un vague :

« Oh, tu sais, ces choses-là... il faut attendre d'avoir tous les tenants et les aboutissants avant de se prononcer. » Mes cours de rhétorique aka langue de bois de Sciences-Po me sauveront la vie.

« OK, mais qui as-tu choisi pour ton interview de rêve, alors ? » me relance Djalil.

Dans la continuité de la journée internationale des Droits des femmes, Paola nous a demandé de venir avec l'interview d'une femme issue de la diversité que nous aurions aimé réaliser. J'ai découpé la dernière interview de Malala dans *Elle*. Enfin, plus exactement, j'ai demandé à l'assistante de ma mère d'aller fouiller dans les archives pour me la faire envoyer par coursier, mais c'est pareil.

« Malala. » Au lever de sourcil de Djalil, je sens que ce n'est pas la réponse qu'il attendait. Il explique à mes seins pourquoi lui a choisi l'interview de Najat Vallaud-Belkacem dans *Challenges*.

Quand Aïssatou, Soraya et Pacifique font leur entrée dans la salle, je ne saurais vraiment dire si Djalil et moi avons partagé un moment de complicité mâtinée de tension sexuelle ou si c'était juste le fruit de mon imagination. Qu'allait-il poster sur Facebook ce soir :

1/« Rencontré fille sublime avec poitrine très compréhensive » ou

2/« Collé par une moustachue chelou au boulot. » (Car non, je n'ai pas eu le temps d'aller faire épiler mon duvet, je sais, mon illustre aïeule aurait honte de moi.)

« Bonjour ! Sara et moi parlions de nos interviews... » lance Djalil, trop enjoué pour la version 2 mais pas assez tendu pour la version 1.

Aïssatou brandit une feuille de journal :

« J'ai découpé une vieille interview de BlogueuZTunisienne ! sourit-elle. Elle vient du *New York Times*, c'est la dernière qu'elle ait donnée avant de fermer son compte Twitter, son blog, son Instagram et son profil Facebook. »

Cette idée semble séduire la Sue Silvester de la diversité. Debout face à Aïssatou, elle pointe son stylo vers elle, avec la tête de Jean-Marc Généreux après une belle chorégraphie :

« Excellent !

— Mais... elle ne répond plus à rien ni à personne désormais » chouine Soraya.

Sa voix me fait l'effet d'une craie grinçante appuyée sur un tableau noir. Je cherche à lui clouer le bec :

« Il faudrait peut-être la googler ? Ou regarder dans le *Who's who* ?

— Ha ha, Sara, votre humour est décapant ! lance Paola.

— BlogueuZTunisienne est une activiste en ligne, elle fait partie de ceux qui ont lancé la Révolution arabe, me souffle Aïssatou.

— Merci, oui, je sais qui est cette blogueuse tunisienne ! J'aime beaucoup ses *looks street style* ! » je dis sous les regards surpris de mes camarades hésitant entre bêtise et cynisme.

Djalil est retourné à sa place devant la fenêtre. Il broie son gobelet en plastique de la main droite, le café brûlant coule dessus mais il ne semble rien ressentir. Finalement, je l'ai peut-être troublé plus que je ne le pensais.



## ***Pretty Woman***

Ce matin, vers 8 h, je suis toujours couchée quand Amaury se penche vers moi et m'embrasse. Ses cheveux défient la pesanteur et tiennent en l'air à grand renfort de gel coiffant, il est rasé de près (« Règle n°1, les barbes, c'est pour les talibans ou les gauchos » dixit monsieur père), il porte un costume Armani bleu sombre, une cravate Burberry que je lui ai achetée à Londres pendant mon stage, une chemise Ralph Lauren blanche, un caleçon Eden Park et des mocassins Berlutti offerts par sa mère, « les mêmes que Pierre Casiraghi », qu'il ne met qu'avec des chaussettes en cachemire parce que son « sang circule mal dans les pieds sinon ».

À la vue de sa panoplie, je commence à étouffer. Il doit porter l'équivalent de quinze Smic sur lui. J'ai l'impression d'être compressée sous des lingots d'or. J'inspire vivement et soudain, j'ai un début de nausée. Amaury sent le gel douche Saint Laurent.

Quand il utilise ce gel douche, c'est qu'il compte avoir une relation sexuelle. Quel manque de spontanéité ! Ça annihile le peu d'excitation que je pourrais ressentir. Je tente de l'écarter d'une main.

« Ben quoi ? Tu voulais qu'on fasse l'amour, non ?

— Oui, mais, je... pas comme ça.

— Sara, tu es compliquée à la fin ! Réjouis-toi, tout simplement... »

Comme c'est difficile de se forcer à désirer quelqu'un, et comme c'est déprimant de se dire qu'on ne fera l'amour qu'avec cette personne qu'on ne désire pas, tout le reste de sa vie... Je regarde Amaury. Il me dégoûte.

Sa taille moyenne, son regard vide, son haleine de surimi mêlée au gel douche Saint Laurent, ses parents consanguins, sa peau cireuse comme celle d'une statue. J'essaie, pourtant, je fais des efforts pour me souvenir de ce qui m'avait attirée chez lui – ses yeux bleus qu'aujourd'hui je trouve délavés ? Sa gentillesse qui désormais m'étouffe ? Sa silhouette musclée qui me semble maintenant plastifiée ? Rien, rien, rien de ce qui m'avait poussée à sortir avec Amaury quand nous n'étions que des enfants ne peut suffire à me donner envie de l'épouser.

J'observe ses cheveux châtain, je le trouve court sur pattes, et d'un coup je me souviens qui il me rappelle : il me fait subitement penser à Joffrey Lannister – en moins attendrissant. C'est dire.

Tandis qu'Amaury laisse traîner une langue aussi râpeuse que baveuse sur mon cou, je repense à Stan et à notre moment dans la salle de bain, à ses doigts entre mes fesses, à sa queue entre mes cuisses ; puis au Suisse que j'avais surpris au spa le soir de nos fiançailles et à mes doigts glissés sous mon peignoir ; et je me surprends même à penser au livreur du Daily Monop' qui pue la sueur mais qui a de grosses

maines viriles que je rêve de sentir glisser sur mes seins. Je ferme les yeux, je me concentre et je parviens à me déconnecter du moment présent, à m'échapper loin, dans mes fantasmes.

Je vois le regard malicieux de Stan, je sens son sexe s'enfoncer en moi, je me souviens des sensations quand son sperme a jailli dans mon vagin, je sens les odeurs d'huile de massage du spa aux Arcs, dans la pénombre, j'imagine la langue du Suisse explorant mon entrejambe, et les gros doigts rugueux du livreur salissant ma nuisette de soie blanche.

Et je les visualise tous les trois ensemble, autour de moi, réunis comme une collection d'hommes, sexes dressés, mains en action, courant sur mon corps, langues perdues quelque part entre ma vulve, mon nombril et mes tétons, leurs peaux et leurs poils qui se mélangent sur moi, mes cuisses écartées et offertes à leurs pénis, ma langue sur un des glands, et puis soudain, je ne sais pas pourquoi, je pense aussi à Djali, qui ne m'a pas dit un seul mot mais qui pourrait venir se...

« Je t'aime, Sara. »

Hein ? J'ouvre les yeux. Amaury. Je l'avais oublié, celui-là. Il sue, son front est moite, et ses gouttes de sueur parfumées au Saint Laurent tombent sur les draps. Je ravale un haut-le-cœur. Il se tient dans une position bizarre, la tête sur moi, les fesses en l'air, les jambes repliées, le costume étriqué dévoilant sa paire de chaussettes d'hiver en cachemire.

Je n'ai qu'une hâte, qu'il me laisse, seule, rêver à mes amants imaginaires. Je saisis son sexe et me mets à l'astiquer vigoureusement, machinalement, qu'il jouisse et qu'on en finisse. Franchement, j'ai du mérite. À cet instant, je me dis que je n'ai pas besoin de me chercher une carrière, j'en ai déjà une. Je suis une vraie pute.



Amaury s'est besogné tant bien que mal en soupirant « huuu, huuu » à chaque mouvement de sexe aussi poussif que pénible. J'ai retiré précipitamment ma main au moment où il a commencé à crier « Vive... ». Après avoir hurlé « la France » puis susurré de longues secondes de mots d'amour aussi sucrés qu'une brochette de chamallows grillés, Amaury est enfin parti.

EN-FIN.

Je peux terminer tranquillement. D'abord, je vais jusqu'à la fenêtre pour l'ouvrir en grand. Les rosiers rouges et roses sont recouverts d'une petite rosée givrée, ils semblent figés, en attente de quelque chose, congelés. L'odeur de la rosée et de l'herbe fraîchement tondu pénètre dans la chambre, je vois le jardinier jouer de la tondeuse dans le parc. Ce qui me plaît le plus chez les Saint-Sauveur, c'est ce jardin arboré de plusieurs hectares, si proche de Paris, où chaque arbre semble offrir un petit coin de paix dans cet univers où il n'est question que d'argent. À propos du jardin, je me surprends à penser : « J'aurai de la peine quand je devrai le quitter... »

Je secoue la tête comme pour chasser cette pensée, et me souviens que j'en étais restée à Djalil, je reviens donc sur lui. « Alors Djalil, mystérieux banlieusard, à nous deux, qu'est-ce que tu pourrais me faire ? » je me demande en me glissant de nouveau sous les draps. À quoi pensent les autres filles quand elles se masturbent ?

Tandis que je réfléchis aux intentions que je pourrais prêter au Djalil de mes fantasmes, de ma main droite, je tourne autour de mes seins, et de ma main gauche, je saisis la bouteille de déodorant posée sur ma table de nuit. Elle doit mesurer vingt-cinq centimètres et son diamètre est assez honorable pour que mes doigts, la saisissant, se frôlent à peine. J'hésite d'abord un peu, honteuse 1/d'utiliser un déodorant en spray néfaste pour l'environnement, 2/à l'idée de me servir d'un objet pour me donner, seule, du plaisir. Pas très « madame de Saint-Sauveur ».

Je vois la tête du père d'Amaury énonçant : « Règle n°1, on ne se masturbe pas avec une bouteille de déodorant. »

Mon périnée se contracte. Je me figure que la bouteille de déodorant est le membre de Djalil, et je la pose sur moi, parallèlement à mon pubis. Puis, comme si Djalil se frottait à moi, son sexe tendu, je fais légèrement bouger la bouteille de déodorant. J'imagine le corps de Djalil, ses jambes, ses fesses, son dos de nageur (est-ce qu'il fait de la natation ?), je rêve qu'il bouge sur moi et, au moment où j'entrouvre les yeux, je suis presque surprise de ne pas le voir. Je fais de petits mouvements de va-et-vient avec mon déodorant et je sens mon sexe s'humidifier, s'entrouvrir comme pour l'accueillir.

Je referme les yeux très fort, comme pour appeler Djalil par la pensée, pour le convoquer auprès de moi. Je sens presque son odeur de musc, je m'imagine caressant ses bras musclés, son dos du bout de mes doigts, et je me demande comment est sa langue. Est-elle large, étroite ? Pointue, plate ? Fine, épaisse ? Est-ce qu'il bave quand il embrasse, tourne-t-il sa langue en rythme ou l'enfonce-t-il au fond de ma gorge ?

Lècherait-il le contour de mes lèvres au ralenti comme un fin gourmet ou boirait-il ma salive goulûment comme un affamé ?

Se jetterait-il sur mes vêtements pour me les arracher, glisserait-il deux doigts à travers les boutons de mon chemisier ? Et son sexe, est-il long, dur, circoncis ? Tiens, je n'ai jamais fait l'amour avec un homme circoncis... Ophé m'a toujours dit que c'était « les meilleurs à sucer »...

Je me le représente dur, foncé, de la couleur caramel beurre salé du macaron Pierre Hermé, avec le même goût, et je m'imagine en train de le déguster, tant et si bien que je ne sais plus vraiment si je suis excitée ou affamée, le plaisir monte en moi de plus en plus fort, et je rêve de boire son sexe, de l'enserrer avec ma langue, de...

Net, je suis interrompue par une montée de plaisir qui me fait ouvrir la bouche et crispier les yeux, mes mains appuient malgré moi de toutes leurs forces sur le déodorant que je serre entre mes cuisses, genoux pliés. Je ne sais plus où je suis mais je sais que j'ai envie de Djalil, et que la prochaine fois que nous serons ensemble, ce ne sera pas en imagination.

Satisfaite de cette deuxième expérience de masturbation, je me dis en mon for intérieur que ça valait la peine d'attendre. Et aussi, que je recommencerais. Est-ce normal de prendre plus de plaisir seule avec

un amant imaginaire qu'avec son fiancé ?

Mais je ne peux pas rester dans la chambre à me toucher et à humer l'odeur du parc des Saint-Sauveur toute la journée, il faut que je regagne mon nouveau lieu de travail.

Et avant même de débiter, un autre sacré boulot m'attend : je dois transformer la Sara *nappy* en Sara des bas-fonds, et ce alors que je n'ai mis les pieds qu'une fois dans le 93 – en loge VIP au stade de France.



On frappe à ma porte.

« Sara, très chère ? »

HSS. Elle ne me lâchera jamais, celle-là, que me veut-elle encore ? Je la pensais déjà partie... J'ai pourtant été claire, je prends mes treize jours de congés restants à compter d'aujourd'hui « pour me reposer avant le mariage », selon la version officielle.

« Nonobstant votre congé, Sara, Amel, votre *wedding planner*, est ici. Vous aviez rendez-vous. »

Merde ! Le rendez-vous avec la *wedding planner*...

« Oui, un instant, s'il vous plaît ! J'appellerai le majordome quand je serai prête ! »

J'enfile un ensemble vintage de la collection « Armani Casa » (« Un collector du *homewear*, vous n'ignorez pas qu'ils n'en produisent plus ? » vous dirait crânement ma mère) et je décroche l'interphone qui relie la chambre d'Amaury au majordome. « Faites-la entrer, s'il vous plaît ! »

Amel ouvre timidement la porte de la chambre. Je suis assise à la commode d'Amaury, couverte de ses produits de beauté. Amaury doit être le dernier métrosexuel de France et le seul acheteur hétérosexuel du magazine *Elle Man*.

« Bonjour. J'ai une question à vous poser, Amel. D'où êtes-vous, à part Clermont-Ferrand ?

— Vous voulez dire, mes origines ?

— Oui.

— Est-ce bien nécessaire ? Je...

— Détendez-vous, Amel, Manuel Valls n'est pas caché dans un placard avec un charter. C'est pour mon information personnelle.

— Je suis française, née en France. Mais mon père était algérien si c'est là votre question, mademoiselle Bastide-Rubinstein. »

Elle insiste sur le Rubinstein, je ne sais pas si c'est pour me signifier que, pas plus qu'elle, je n'ai de place par le sang chez les très catholiques Saint-Sauveur ou si c'est parce qu'elle me soupçonne d'être une vilaine sioniste maghrebophobe.

— Et vous vous y connaissez en looks de banlieue ?

— Pas vraiment, fait-elle, sur ses gardes. Je vis rue du Bac dans le 7<sup>e</sup> arrondissement, mon père est directeur de la boutique de souliers sur mesure du boulevard Saint-Germain, ma mère était chanteuse d'opéra, Dieu ait son âme. J'ai été élevée chez les sœurs, porte de Saint-Cloud.

— Oui, mais vous avez bien déjà vu des jeunes de banlieue ?

— Heu...

— Alors c'est parfait. Amel, avant de parler du mariage j'ai une grande faveur à vous demander : relookez-moi en banlieusarde ! »

J'ai l'impression d'être *Pretty Woman* à l'envers ! Après deux bonnes heures de relooking, je porte un jean « boot cut » que nous avons déchiré à la taille pour faire comme Mariah Carey dans le clip de « Heartbreaker », une brassière Nike blanche et dorée qui traînait dans mes affaires de sport, Amel a défait ma gourmète de baptême pour retirer le « Sara » qu'elle a accroché à une grosse chaîne en or piquée à HSS. Elle m'a fait porter en un temps record par une de ses relations des baskets Stella McCartney pour Adidas, modèle numéroté de collection incrusté de cristaux Swarovski, et je porte une mini veste de jogging assortie.

Avec ma casquette NY rose flashy et des Knicks achetées à New York, c'est vrai que mon style détonne par rapport à d'habitude. Amel a gommé mon lissage et rebouclé mes cheveux. Je suis prête à tourner un clip de R'n'B.

Amel est ma bonne fée. Ainsi vêtue, je peux passer sans aucun problème pour une fille de banlieue, garder mon job à France Télévisions, et séduire Djalil par la même occasion ! Ma nouvelle vie peut commencer...

## ***Qu'est-ce qu'on attend pour ne plus suivre les règles du jeu ?***

Quand je me glisse hors du domaine des Saint-Sauveur, je vois bien les regards interloqués du personnel. Le jardinier fronce les sourcils et, à l'entrée, Bernard le majordome me lance un « bonne journée ! » étrangement narquois.

Après quinze bonnes minutes de marche (habiter près d'une station de métro ne se fait pas, quand on est un Saint-Sauveur), je m'engouffre dans le souterrain, plutôt fière de mon nouveau look de caillera. Après avoir vérifié mon itinéraire, je m'assieds sur un strapontin les jambes écartées.

Un changement et quelques stations plus tard, plongée dans mes rêveries, j'ai tellement de plaisir à me remémorer mes fantasmes de ce matin que j'ai l'impression de voir Djalil. Je réalise que c'est vraiment lui au moment où Soraya monte dans la rame de RER. Elle se jette sur lui, tous seins en avant, et s'écrie « Ah, Djalil, ça va, toi ? » en appuyant sur le « toi ». Il répond à ses seins.

Par pitié, il y a des hommes sur qui ce type de drague grossière fonctionne ? Si Amaury tombait sur une fille comme ça, il ne la regarderait même pas. Finalement, je lui trouve bien une ou deux qualités. C'est mon futur mari, quand même...

Soraya parle par-dessus la sonnerie de fermeture des portes et émet des gloussements vaginaux, le menton en l'air, je l'entends minauder : « Ah, Djalil, t'es tellement drôle. »

La jalousie m'étouffe. Comment peut-il passer de moi à elle de la sorte ? Et si finalement « notre moment » n'en était pas un ?

Ils descendent et je les suis sans me manifester. Ce n'est qu'à l'arrivée devant l'immeuble que Djalil se retourne et m'aperçoit. Je jurerais que son visage s'illumine d'un rapide sourire à ma vue, mais sans doute suis-je en train de me faire des films : il plonge ses mains dans ses poches et pénètre dans la porte tournante.

Après quelques pas, il daigne prendre en compte ma présence.

« Tiens, salut, Sara ! » Djalil soulève sa casquette et courbe son dos pour me faire la bise. Au moment où sa barbe frôle ma joue, je sens mes tétons pointer et mes petites lèvres se tendre.

Il est encore plus sexy dans la réalité que dans mes fantasmes. Il porte son éternel jean un peu trop large maintenu par une vieille ceinture Puma, des baskets montantes rouges et un t-shirt bleu foncé NYPD froissé – un nouveau, enfin, un que je n'ai jamais vu. Son odeur envahit mes narines. Une odeur de musc, de transpiration, de café fort, bref, une odeur de mâle. Je jurerais même qu'il sent un peu la bite. Un délicieux frisson remonte dans mon dos.

« C'est quoi, cette tenue ? » me lance Soraya. Je l'avais oubliée celle-là. Je m'approche pour lui faire la bise, mais elle me stoppe d'un revers de la main et lance très fort une deuxième fois, comme si elle

parlait d'une bouteille de lait :

« C'est quoi, cette tenue ? »

Je me regarde dans le reflet d'une vitre. C'est vrai que je jure un peu. Peut-être la chaîne en or est-elle un brin *too much* ? Ou est-ce le port de la brassière par sept degrés ? Les cristaux Swarovski ? Je ne ressemble pas vraiment aux filles qui traversent les couloirs. Soraya porte une jupe noire crayon moulante et un chemisier blanc. Elle semble aussi déguisée que moi. Paola, rouge à lèvres vermeille et talons aiguilles, nous interrompt.

« Nous n'allons pas rester à ne rien faire, nous allons prouver à l'antenne parisienne que nous valons aussi bien, voire mieux qu'eux ! Alors, prêts à leur montrer que nous ne sommes pas là que pour le quota diversité ? »

Toute la salle lance un « oui » ! enthousiaste. J'ai tellement hâte. Djalil me sourit. Il a les dents du bonheur.

« Soraya, Pacifique et Ahmed, vous allez rester à la rédaction pour faire de la réécriture de dépêches. Il faut mettre le site à jour, distribuez-vous les rubriques et trouvez-moi trois brèves pour l'édition du 19/20 de ce soir. Djalil, Aïssatou et Sara, je vous envoie en mission.

— Génial ! Un reportage ! s'écrie Aïssatou.

— Non. Vous allez faire office de fixeurs. Tout le monde sait ce que c'est qu'un fixeur ?

— Un indic pour les flics ?

— Non. En journalisme, un fixeur, c'est la personne, sur place, qui trouve et donne des contacts au reporter. Les journalistes qui sortent de l'ESJ ou de Sciences-Po n'ont jamais mis les pieds en banlieue de leur vie. À vous de leur dire qui il faut interviewer, où il faut aller, de leur présenter les bonnes personnes. Bref, vous êtes chez vous, à vous de les introduire ! Et nous avons une grande chance, parmi nous, d'avoir Sara. »

*Euh, ah bon ?*

« Car Sara, aujourd'hui, tu vas leader le groupe de fixeurs chez toi, dans ta ville. »

*À Neuilly ?*

« À Saint-Denis ! »

Catastrophe. Elle s'attend vraiment à ce que je présente « ma » ville, où je n'ai jamais mis les pieds, à de vrais journalistes ? Je dois avoir l'air affolée parce qu'elle ajoute :

— Sara, c'est bien votre quartier, vous connaissez Saint-Denis ?

— Oui, euh... bien sûr. Je connais très bien Saint-Denis, sa basilique, son euh... stade de France...

— Ce n'est pas le moment de faire de l'humour. Au pire vous vous ferez seconder par Djalil, qui vient aussi de Saint-Denis.

Curieusement, Djalil ne fait pas mine d'acquiescer à cette proposition. Pas très galant...

Une petite rousse à la mine sceptique se tient aux côtés de Paola.

« Voici la célèbre grand reporter Marine Deroche-Foubert. Sara, tu vas conduire le petit groupe – toi, Djalil, Aïssatou et Marine Deroche-Foubert – à travers Saint-Denis. Il y a une émeute qui démarre, on

veut des images de jeunes racailles énervées et sanguinaires. Si tu chopes à l'image une voiture en feu, c'est mieux. Un islamiste, c'est mot compte double. *Go !* »

*Go ?* Je ne sais même pas où aller, moi. Nous descendons l'escalier et, arrivés devant le bâtiment, je me sens comme Cécilia Attias sur le perron de l'Élysée : pas à ma place.

Qui dois-je lui présenter ? Et où ? Je reste plantée là, les bras ballants. Marine Deroche-Foubert s'impatiente, Djalil me fixe, Aïssatou me tend la caméra.

« Euh, j'ai un petit trou de mémoire mais ça va revenir. »

Aïssatou me touche l'épaule et désigne l'arrêt de bus.

« Tu veux prendre celui-là, c'est bien ça ? » Elle me scanne du regard. Aurait-elle compris ? Impossible !

« Oui. C'est la direction que j'allais indiquer, wesh !

— OK, alors on changera à Invalides pour prendre la ligne 13 ? »



Au moment de monter dans le bus, Aïssatou se penche sur moi et me souffle à l'oreille :

« On ne dit plus wesh depuis les années 1990. Ce genre de détails va te perdre, Sara Bastide... »

Je reste glacée sur place. Elle sait. Mes poils se dressent sur mon corps. Comment ? Elle devine ma question :

« J'étais présente au dernier événement presse de la fondation Hombeline de Saint-Sauveur pour les Femmes du monde, quand elle a annoncé tes fiançailles avec son fils. Mais ton secret sera bien gardé, ne t'inquiète pas. J'imagine que tu as tes raisons... On peut s'entraider, entre femmes. Et puis, après tout, ça ne me regarde pas ! »

Dans le bus, Marine Deroche-Foubert va s'asseoir tout au fond, loin de nous. Comme pour indiquer que nous ne sommes pas vraiment ensemble. Je m'assieds à côté d'Aïssatou – je ne vais pas non plus coller Djalil, je ne suis pas Soraya, quand même ! Je prie intérieurement pour qu'Aïssatou ne révèle rien.

Elle lance rapidement un sujet de conversation sur la Syrie, ce qui ne m'arrange pas : je n'ai pas la moindre idée de ce qui s'y passe exactement, je ne suis même pas sûre de pouvoir situer précisément ce pays sur une carte. Les jeunes de banlieue sont censés parler de rap et de drogue, pas de stratégie géopolitique ! Si j'avais su, j'aurais révisé les discours de Bachar Al Assad au lieu d'apprendre par cœur l'album de Booba.



Quand nous descendons à Saint-Denis Basilique, un grand barbu sort en même temps que nous et, devant l'escalier, il se retourne et fait un signe : « C'est bon, venez ! »

Oh, mon Dieu, ça y est... Nous allons être embarqués dans un attentat terroriste. Je le savais, je vais y rester ! Mon cœur bat la chamade. Le barbu se fait emboîter le pas par une vingtaine de personnes. Mais... ce sont des enfants ? Il a dû les embarquer dans son djihad, peut-être qu'il a été formé en Syrie... J'ai vu aux infos un... Mince, il s'approche de nous.

« Salut Djalil !

— Ah, euh... salut Mehdi, ça va ? répond Djalil, plutôt mal à l'aise.

— Oui, très bien ! J'ai eu une promotion, je suis directeur du centre de loisirs. Ce matin, on est allés au musée, je les ramène au centre, là. On se voit où tu sais ? »

La mosquée, sûrement.

Bon, il ne semblait pas si terroriste ! Ou alors il cache bien son jeu. N'empêche que Djalil a tout de même un comportement étrange...

Dès que nous arrivons à l'air libre, Marine Deroche-Foubert me fonce dessus :

« Alors ? Elle est où l'émeute ? »

La ville est on ne peut plus calme. Un marché se tient sur la place, des mères de familles et des nourrices promènent des poussettes en tâtant des fruits sur les étals. Deux hommes en costumes traversent la place, un petit vieux en djellaba discute avec un vendeur de fruits secs. Au sol, des fruits pourris indiquent la fin proche du marché. C'est moins clinquant qu'à Neuilly, et moins propre, aussi. Mais j'ai beau chercher l'émeute, là, tout de suite, ce n'est pas flagrant.

Aïssatou me fait signe de tourner. J'annonce à voix haute :

« Nous allons tourner dans la rue... la rue du... la rue là, à gauche.

— Mais vous connaissez vraiment la ville ?

— Bien sûr, madame Deroche-Foubert. Il y a le... quartier de la Mairie. Et puis je connais bien... Momo. C'est un brun. Avec une montre. »

Ignorant mes justifications, Marine, Djalil et Aïssatou me suivent. Djalil semble nerveux, pourtant, lui, ce n'est pas sa première visite en banlieue ! Que craint-il ?

Après quelques minutes de marche, nous devons nous rendre à l'évidence : l'émeute tant escomptée n'a pas lieu.

« Trouvez-moi au moins une racaille ou deux ! » vocifère Marine Deroche-Foubert.

Tout au bout de la rue, nous finissons par dénicher un petit garage. Peut-être un repère de trafic de drogue ? Ou une cave à tournantes ? Enfin, nous aurons quelque chose à proposer à Albert Londres !

Aïssatou déclenche la caméra et nous découvrons une sorte de préau. Un homme en blouse grise, des outils à la main, répare une voiture. Volée ? Marine Deroche-Foubert se lance :

« Bonjour monsieur.

— Bonjour ? je peux vous aider ?

— Oui, nous sommes journalistes à France télévision – enfin, je suis grand reporter, eux, là, ce sont mes assistants – et nous faisons un reportage sur les jeunes de banlieue. Connaissez-vous des jeunes ?

— Oui, mon neveu qui est en apprentissage, il arrivera vers 14 h.

— Ah non, l'apprentissage c'est trop Bisounours, ça. On n'est pas chez Patrick Sébastien ici. On veut du feu, on veut du sang, on veut du buzz sur les réseaux sociaux et des flash spéciaux à l'antenne ! Quelques émeutiers ? Vous-même, vous sentez-vous en insécurité avec votre neveu ? Il vous fait peur ?

— Quoi ?

— Est-ce que vous pouvez nous présenter des jeunes du quartier, des délinquants ? Des anciens prisonniers ? Des violeurs ?

— Mais ça va pas bien, vous !

— Même pas un islamiste ? Est-ce qu'on vous a déjà proposé de louer votre garage pour en faire une mosquée salafiste ? Revenez ! Est-ce qu'on peut brûler une de vos voitures et filmer vos cris de terreur ?

»

La garagiste tapote sa tempe avec son doigt en s'éloignant. Marine Deroche-Foubert parle toute seule en maugréant contre les quotas, les programmes diversité et le multiculturalisme. Impossible de rentrer sans reportage, Paola va tous nous virer ! Subitement, j'ai une idée :

« Monsieur, comment vous appelez-vous ?

— Ignacio Gomez. Pourquoi ?

— Ça vous dirait un reportage sur votre garage, monsieur Gomez ?

— Hé, ho, je ne suis pas un ex-taulard moi !

— On oublie les taulards. On fait un reportage sur l'esprit d'entreprise en banlieue. Et on va l'illustrer par une interview. Qu'en dites-vous ? »

Aïssatou applaudit en criant « Super idée ! Je filme ! » et Marine Deroche-Foubert hausse les épaules, blasée.

Djalil me fixe. Il ne dit rien, mais je comprends à son regard que lui et moi pensons à la même chose. Marine Deroche-Foubert demande à Aïssatou de la filmer dehors, devant le garage, et nous laisse tous les deux seuls.

« Et si on allait faire des prises de vue dans l'entrepôt ? » me demande Djalil. J'acquiesce.

En écartant le rideau crade qui sépare l'entrepôt du reste du garage, j'ai la sensation d'entrer dans une *backroom*. Djalil et moi, nous nous enfonçons dans l'entrepôt sombre puis nous nous retrouvons là, debout, à un petit mètre l'un de l'autre. La tension est palpable. Que pourrais-je bien lui dire ?

Perdue dans mes pensées, je me prends les pieds dans des outils et m'étale sur le sol de tout mon long. Djalil m'attrape par le bras et me relève. Quelle idiote je fais, j'ai gâché notre instant de complicité...

Djalil me fixe. Ses yeux sont noirs, d'un noir intense. Pourtant ma mère m'a dit un jour « les yeux noirs, ça n'existe pas. On a les yeux marron ou de couleur, mais le noir, c'est le maquillage ». Encore une erreur. Je ne peux pas distinguer son iris de sa pupille. Ils se confondent. Et je peine à lui dire quoi que ce soit... Il se tient assez prêt pour que je puisse sentir son haleine, une haleine de café noir et de cigarette, et l'odeur de sa transpiration. J'inspire fortement pour m'enivrer de ce parfum, il s'en aperçoit et me sourit sans prononcer un seul mot. Il avance sa main vers mon visage et replace une mèche de mes cheveux.

À cet instant, il semble très clair pour nous deux que nous allons nous embrasser, ce n'est qu'une question de secondes avant l'impact entre nos lèvres.

Djalil a avancé la tête de quelques millimètres à peine. Je suis toujours perdue dans ses yeux.

Sa bouche s'approche doucement, trop doucement de la mienne. Alors, mue par je ne sais quelle envie, ou quel instinct, je me mets sur la pointe des pieds, j'attrape sa nuque et attire sa tête vers la mienne pour l'embrasser. Je perds conscience quelques secondes et quand je reprends mes esprits, sa langue est au fond de mon palais, mon corps frôle délicieusement son corps, mes lèvres aspirent les siennes et nous nous embrassons si goulûment que j'ai la sensation de boire sa salive. Nous fusionnons, nos bouches ne peuvent plus se décoller, et j'éprouve la sensation d'être pénétrée par sa langue.

Son bras entoure ma taille et me serre fort, j'ai chaud et froid, je tremble et me raidis, ma tête explose, mes oreilles sifflent, et le sel de sa bouche se répand sur ma langue, sur mes papilles, au fond de ma gorge, des éclairs se diffusent dans tout mon corps. Il passe ses deux mains dans mes cheveux et caresse ma tête, les fait courir sur mes épaules, mon dos, mon ventre.

D'un geste assuré, il m'attire contre lui, si bien que nous nous retrouvons plus proches que jamais, nos corps serrés l'un contre l'autre.

Nos bouches sont toujours soudées quand il passe ses mains le long de mon corps. Il me touche lentement, comme s'il était aveugle et faisait connaissance avec chaque partie de moi. Ses doigts se promènent sur mes bras, remontent sous mes aisselles, redescendent le long de mes côtes, je le sens caresser mes hanches. Emportée par le désir, je fouille sa barbe et ses cheveux, retire sa casquette, la lance au sol.

Je ne sais pas comment, je me retrouve étendue sur une sorte de couverture de travaux, devant des outils suspendus à un mur, à demi nue. Comme dans mes fantasmes, Djalil est allongé sur moi, et son sexe n'a rien à envier à ma bouteille de Rexona. Il redresse le torse et fait passer son vieux t-shirt troué par-dessus sa tête. L'odeur de ses aisselles m'excite au plus haut point, je lève la tête et me mets à lécher les poils sous ses bras, je mordille ses muscles, je caresse ses pectoraux.

Djalil plonge la tête entre mes seins, rapprochés avantageusement par un soutien-gorge *push-up* turquoise, et dépose un million de petits baisers sur ma poitrine. Mes tétons le supplient de les libérer de là. La main gauche plongée dans ses cheveux trempés de sueur, j'attrape son oreille opposée entre mes lèvres et me mets à le lécher énergiquement.

Il gémit, attrape ma main droite et la fait glisser dans son jean. Je rencontre son sexe, dur, droit, circonscrit comme je l'imaginai. L'ouverture de son pantalon fait remonter toutes ses odeurs dans ma

direction, et j'inspire en me déchaînant sur son oreille que je manque d'avalier. Nous sommes collés et trempés ; d'un même geste, nous nous débarrassons de nos jeans encombrants.

L'entrepôt sent la sueur, la bite, les fluides en tous genres. La vue des outils m'excite, la vieille couverture cracra est plus belle que tous les dessus-de-lit de soie que j'ai jamais vus, et même la flaque d'huile là-bas, au fond, prend des airs d'oasis dans le désert.

Un bras replié sur ma tête, Djalil m'embrasse fougueusement. Sa main est entrée dans ma culotte turquoise, où il stimule mon clitoris de la paume pendant que son majeur me doigte à petits coups secs. Je n'avais pas prévu ça, je ne suis pas épilée, des poils pubiens débordent du lycra turquoise et semblent s'échapper de tous côtés. J'ai les deux mains dans son caleçon en coton et, doigts entrelacés, je mime des va-et-vient de bas en haut de son sexe, de plus en plus dur.

Djalil se met à grogner et à soupirer vivement, il retire sa main de ma culotte et attrape son jean, d'où il sort une capote. Je l'interroge du regard : elle est si vieille qu'elle semble périmée. Pris par l'excitation, nous décidons tacitement de nous en passer. Djalil fait glisser ma culotte jusqu'à mes pieds, l'éjecte, prend un peu de recul et plante sa queue au fond de moi. Je le sens glisser, plonger dans le liquide translucide, et je bouge le bassin pour caresser son sexe de l'intérieur. Avec mes pieds, j'appuie sur le bas de son dos pour faire en sorte que son ventre vienne titiller mon clitoris.

Ses mouvements de bassin se font de plus en plus saccadés, je retire mon soutien-gorge et libère deux tétons dressés dans sa direction. Il les caresse du bout de la main, mon corps est parcouru de frissons. Sa queue s'enfonce profondément, très loin en moi, tout en caressant les parois de mon sexe, et me fait pousser des gémissements qu'il m'est impossible de réprimer.

Il s'assied à demi, me relève avec lui, et nous nous retrouvons debout sans que son sexe ait quitté le mien. Nous formons une sorte d'hybride, mi-homme mi-femme, mi-Saint-Denis mi-Neuilly. Subitement, alors que je ne m'y attends pas, il me soulève et me dépose sur le capot de la voiture en réparation. Assise là, les jambes écartées, Djalil face à moi, je me lâche complètement. Sans chercher à me brider une seule seconde, je crie :

« Oh, oui ! Encore ! Encore ! »

Djalil me sourit, s'écarte pour regarder mon visage, m'embrasse sur la bouche, replace ses mains sur les côtés de mes fesses, et bouge de tout son corps pour mieux me pénétrer. Son torse musclé, ses bras virils, ses jambes d'athlète, son bassin agile, tout son corps me transporte d'excitation.

Mes cheveux se collent sur mon front et j'ose glisser un petit index à l'intersection de ses fesses. Encouragée par ses gémissements, je l'enfonce plus loin, Djalil se retrouve enlacé par mes bras et mes jambes, mon doigt en lui, son sexe en moi, et nous formons une drôle de créature haletante, tremblante, transpirante.

Je vois son sexe entrer et sortir, et les glissements finissent par me faire perdre la tête. Le plaisir monte, mais un plaisir différent de tout. Je réalise qu'il ne vient pas de mon clitoris. Je ne ressens pas de petites secousses comme quand je me touche, mais suis submergée par une vague incessante, un tsunami, un raz de marée qui emporte tout sur son passage, me balaie et balaie l'ancienne Sara avec lui.

Comme s'il me portait par la seule force de sa bite, je me retrouve suspendue en l'air, ses mains sous mes fesses me faisant aller et venir autour de son sexe si solide. Je m'accroche à ses épaules et hurle de plaisir : « Oh, oui ! Oui, oui ! Djalil ! Oui ! » Il se met à hurler aussi, et je sens son sexe, comme électrifié, se dresser successivement à l'intérieur, ça m'emplit et l'excitation atteint son paroxysme quand il gicle en moi, nous hurlons ensemble un énorme « oui ! » commun, secoués par l'orgasme, transportés par notre alchimie magique, émerveillés par le contact de nos corps.

L'extase se propage entre nous deux comme si elle circulait d'un corps à l'autre. Adossés à la voiture, les doigts entrelacés, nous soupirons en chœur. Je suis amoureuse. Je vais quitter Amaury dès ce soir. Je veux présenter Djalil à mes parents. Nous ramassons nos vêtements, les enfilons et, alors que je l'aide à attacher sa ceinture, il me lance :

« Vas-y, pars devant, je te rejoins.

— Ça ne me dérange pas qu'on nous voie ensemble, tu sais.

— Oui, mais moi, ça me dérange. Il vaut mieux que tout ça reste entre nous. Je ne suis pas sûr que ç'ait été une bonne idée. »

Le coup de massue. J'ai dû mal comprendre. Comment peut-il me parler comme ça ? Je ne vaudrais pas plus pour lui que Stan ne vaut pour moi ? Je suis un coup comme ça, une fille qu'on lève à l'arrière d'un garage de Saint-Denis, alors que j'imaginai avoir rencontré l'âme sœur !

Pour qui se prend-il ? Je suis Sara Élisabeth Marie Bastide-Rubinstein, héritière du premier empire de beauté du monde, mes parents sont multimillionnaires, mon fiancé est un descendant direct des rois de France par la branche des Bourbon-Parme, et lui, c'est qui, d'abord ? Un banlieusard que personne ne connaît !

Je me hais d'avoir pu penser que j'avais un avenir avec lui.



## *À cause des garçons*

HSS commence à trouver louche mon absence longue durée de la fondation. Même si elle m'autorise souvent à prendre des jours « off » pour préparer le mariage, je dois venir faire une apparition de temps à autre, ne serait-ce que pour faire taire Clarisse. En pleine dépression nerveuse suite à la fermeture de la pâtisserie du coin, elle ne cesse de poser des questions sur mon emploi du temps.

Stella, Ophé et moi avons rendez-vous pour déjeuner au café La Gare. Stella envoie un texto commun pour dire qu'elle sera en retard à cause du crétin de chauffeur de la boîte de son père qui n'est pas foutu de noter les sens uniques de l'île de la Jatte (quand elle accuse le chauffeur, c'est qu'elle a perdu trop de temps à essayer de dissimuler ses boutons), Ophé répond qu'elle est encore à Roland Garros où elle aide son mec à turpiner (je suppose qu'elle voulait dire turbiner, mais elle a ripé avec tapiner) ; quant à moi, je leur réponds que je n'ai pas le temps de déjeuner.

Aussitôt, ma sonnerie retentit. C'est Stella.

« Ouais, c'est quoi ce bordel ? (Stella ne dit jamais bonjour au téléphone, elle trouve que ça fait plouc.)

— Quel bordel ? (Merde, est-elle au courant pour Stan ?)

— Il paraît que tu veux démissionner ? C'est la mère d'Amaury qui l'a dit au père de Stan qui me l'a dit. »

Super, maintenant je suis le sujet des ragots de Neuilly, Auteuil, Pereire et Passy.

— T'inquiète pas, tout le monde trouve ça normal. Mais je croyais que tu tenais à ton indépendance financière ? Amaury, il en dit quoi ? »

Stella est toujours en train de me demander ce qu'Amaury en pense, à tout propos. Ça devient pénible. « Tu prends de la sauce avec ton carpaccio ? Amaury, il en dit quoi ? »

Je n'ai aucune envie de parler avec Stella des états d'âme de mon fiancé, et encore moins d'entrer sur le sujet glissant de mes relations. Un vrai Cluedo. « Sara, dans la salle de bain, avec le petit-fils du président du Jockey-Club. » « Sara, dans l'entrepôt, avec son collègue mystérieux. »

« Quitte pas, j'ai un nouveau SMS », je lui ai dit.

C'est Ophé qui nous propose de la rejoindre à Roland Garros. Je lis le SMS à Stella et nous décidons de nous retrouver là-bas.



Mon taxi arrive en même temps que la voiture avec chauffeur de Stella, et au moment où nous sortons, c'est le drame : Stan sort de la voiture avec elle. Je rougis, je pâlis, je ne sais pas où me mettre mais, dans un sursaut que l'on doit appeler instinct de survie, je me ressaisis :

« Salut, Stella, tiens, tu es venue avec... Comment tu t'appelles déjà ? »

— Stan.

— Oui, pas de jeu de bouteille aujourd'hui, d'accord ? » fait Stella en enfonceant sa manucure rouge passion de Chanel dans la paume du pauvre Stan. Est-ce qu'elle sait ce qui s'est passé ? Non, sinon elle m'aurait déjà giflée. Nous entrons dans Roland Garros, bousculons un couple de péquenards qui s'apprête à acheter un t-shirt souvenir à la boutique, et fonçons vers la terrasse chauffée du restaurant. Ophé est attablée avec son père. Stella s'approche, fait la bise à Ophé, fait la bise au père d'Ophé qui fait la bise au décolleté de Stella, et Stan sert la main de tout le monde.

Habituellement, je leur demande de me commander un pamplemousse rose pressé avec de la Stévia, je sais pertinemment qu'il n'y en a pas à la carte, mais dans notre milieu on ne se plie pas à la carte d'un restaurant, et vu ce que claque mon père ici chaque année pour les séminaires de sa boîte, ça va, ils peuvent me presser un pamplemousse, non ? Mais je ne sais pas pourquoi, aujourd'hui, je suis un peu gênée à l'idée de ce manège ; je dis simplement « un jus de fruits, n'importe, ce qu'ils ont ».

Stella répète, incrédule : « T'es sûre ? Ce qu'ils ont ? »

J'arrive dans les toilettes et ouvre le robinet quand j'entends des pas derrière moi. Je me retourne. C'est Stan.

« Nan, écoute, Stan, la dernière fois, c'était vraiment un moment d'égarement. Je ne veux pas recommencer. Je suis fiancée... »

— Oui, je sais, je connais Saint-Sauveur, sa famille chasse avec la mienne depuis sept générations.

— Ah ? Alors pourquoi tu me suis ?

— Je te suis pas. Tout ne tourne pas autour de toi, future madame Saint-Sauveur.

Il entrouvre la porte, glisse sa tête et marmonne :

— Il va jamais partir...

— Qui ça ?

— Paul-Henri.

— Qui ça ? Ah, le père d'Ophé... Ben on s'en fout, pourquoi ? Il n'est pas coincé tu sais. Il tape plus que nous. L'an dernier, au mariage de la sœur d'Emmeline, il était torché dès le brunch.

— Je sais. J'y étais. Tu pourrais au moins faire semblant de te souvenir des autres. J'étais témoin, elle a épousé mon cousin Armand de Brissac. (Il regarde de nouveau.)

— Alors quel est le problème ? »

Il se mord les lèvres, regarde par terre, fronce les sourcils et me dit :

« Tu sais garder un secret ?

— D’après toi ?

— Bon. Alors... Bon.

— Vas-y, crache !

— Eh bien, l’an dernier, au mariage de la sœur d’Emmeline, j’étais en train de taper dans les toilettes quand il est arrivé.

— Tu passes ta vie dans les toilettes, toi !

— Bref, il m’a vu mais il m’a promis de ne rien répéter à mon grand-père... Je lui ai demandé comment le remercier... Il faut croire qu’il avait déjà une petite idée. Il m’a demandé de mettre la commode devant la porte pour que personne n’entre. Ce que j’ai fait.

— Le père d’Ophé ? Tu déconnes ! ?

— C’est pas terminé. Le soir, on est allés remettre ça dans la chambre réservée aux mariés. J’avais volé la clé à mon cousin.

— C’était toi ? Tout le monde a pensé que c’était Armand et la fille au pair. La sœur d’Emmeline lui a fait la gueule jusqu’à Bali, on dit même qu’elle s’est envoyé le moniteur de plongée là-bas : tu trouves pas que son bébé a la peau étrangement mate ?

— Non, j’en sais rien, je m’en fous, bref c’était nous. Je lui ai envoyé des messages par la suite, et il a fini par me faire dire par sa secrétaire que si je continuais à le harceler, il révélerait à mon grand-père que j’étais gay et que je lui avais fait des avances. Pousse-toi, il arrive ! » fait Stan en me jetant carrément dehors.



À notre table, Ophé et Stella chuchotent.

« Qu’est-ce que j’ai raté ? »

Ophé m’explique que Stella va toucher la deuxième partie de ses droits sur l’appli qu’elle a vendue, ce qui semble loin de la réjouir : elle cherche un moyen de ne pas payer d’impôts dessus.

« Et ça ne t’ennuie pas de te dire que tu privas l’État de ressources alors qu’il y a des territoires comme la Seine-Saint-Denis où on n’a même pas de quoi acheter assez de lits dans les écoles maternelles pour les siestes des enfants ? »

Ophé et Stella me fixent et, subitement, éclatent de rire. Elles n’en peuvent plus, impossible de les arrêter, Ophé en pleure et Stella se tape la cuisse. Les autres clients nous fixent d’un air dédaigneux.

« T’as sucé Mélenchon ou quoi ?

— Qu'est-ce qui te prend, Sara, on s'en fout des territoires, là, ils n'ont qu'à venir s'installer ici ! Il y a de la place à Neuilly, l'appart de ma gouvernante va bientôt se libérer, tiens.

— Vous êtes vraiment trop cons. »

Vexée, je me tourne ostensiblement vers la fenêtre et je sirote un peu de jus de pomme concentré à la paille.

« Oh, allez, Sara... ce n'est pas méchant. Qu'est-ce qui t'arrive ? »

Sans savoir exactement pourquoi, je sens les larmes me monter aux yeux. J'éprouve une foule d'émotions contradictoires, de la culpabilité vis-à-vis d'Amaury, de la honte vis-à-vis de Stan, et quelque chose d'étrange et douloureux qui me tort l'estomac quand je pense à Djalil .

Par-dessus tout, j'ai le sentiment de ne pas être à ma place en ce moment même, de ne pas appartenir à cet endroit. Stella et Ophé sont censées être mes meilleures amies, mais je les trouve superficielles et creuses. Elles représentent tout ce que je ne veux plus être.

« Ma bichette... ben alors, ne pleure pas. Je paierai mes impôts en France si ça peut te faire plaisir !

— Non, c'est pas ça... c'est... »

Et me voilà partie à tout leur raconter entre deux sanglots. Le jour de mes fiançailles avec Amaury, à la montagne, quand j'ai surpris les masseurs en pleine action, mon impression d'être piégée dans un projet de mariage que je n'ai pas désiré, mon coup d'un soir avec un bi dans une soirée (je me garde tout de même de livrer son identité), mon nouveau job, et, surtout, ma rencontre avec Djalil.

À peine choquées par mon utilisation d'une fausse identité, elles ne retiennent que l'essentiel : Djalil. Je comprends finalement pourquoi nous sommes amies !

« Ma chérie, c'est pas possible. Il doit y avoir un truc. Est-ce que tu l'as sucé ?

— Je... non... mais...

— Ben voilà. Ton Djalil, là, il voulait une petite pipe. Avec ta belle bouche charnue et ton cul de gourmande, il s'est dit qu'il allait avoir une gâterie. »

Remarquant que deux vieilles endimanchées tendent l'oreille, Stella renchérit :

« Une turlute, un pompier, un *blow job*, du sexe oral, un rapport bucco-génital, un minimum syndical, bref il voulait se faire pomper ! » Les vieilles se lèvent pour changer de place, outrées. Nous sommes enfin tranquilles dans le fond du café.

« Je crois pas, c'est vraiment pas le genre.

— Pas le genre à se faire sucer ?

— Tous les mecs sont du genre à se faire sucer.

— Tu sais comment faire, au moins ? demande Stella.

— Oui, oui.

— Vas-y, montre.

— Comment ça, montre ? »

Ophé désigne ma paille. Stella fait un signe de tête qui sous-entend « on t'attend ». J'avance la tête sur mon verre, j'entrouvre les lèvres et je saisis la paille. J'aspire tout doucement le jus et je relève la

tête. Ophé fait « non, non, non » en haussant les yeux au ciel, retire ma paille de mon verre, l'égoutte vaguement et la plante dans sa vodka-orgeat.

Elle retrousse ses lèvres, tire la langue et la pose sur le bout de la paille. Elle fait quelques mouvements de va-et-vient sous la paille, puis, d'un coup, resserre sa bouche autour et aspire doucement.

Stella commente à mi-voix : « Imagine qu'à la place de la paille, tu as un joli sexe en érection.

— Merci, j'avais compris, l'allusion n'était pas si fine.

— Mais imagine que ce sexe est à toi. Tu es un mec, et tu es l'heureux propriétaire d'une queue qui bande et qui se fait sucer par mademoiselle Ophélie Eugénie Marie de Brécond de Joncours en personne.  
»

Ophé me lance un regard enflammé et se met à agiter la tête. Elle se penche à tel point qu'on ne voit presque plus la paille au-dessus de son verre. Quelques gouttes perlent au coin de sa bouche. Elle poursuit ses gestes avec une lenteur excitante.

« Tu vois, commente Stella, beaucoup de filles pensent que bien sucer, c'est sucer vite. Mais souvent, au début, ils préfèrent quand c'est long. Ne fais pas la fille qui veut se débarrasser. Montre que tu savoures, que toi aussi, ça t'excite. D'ailleurs ça peut être très excitant de sucer un mec. »

Ophé attrape le bout de la paille avec ses doigts, comme si elle la branlait, ressort sa langue et accélère le rythme. Elle ferme à demi les yeux et elle gémit. Ou elle est excellente comédienne, ou elle est excitée. Elle aspire franchement sa vodka-orgeat qu'elle laisse dégouliner le long de son menton, soupire, s'essuie avec la main et rouvre les yeux.

« Aucun homme n'avouera qu'il aime ça, mais le meilleur, après, c'est d'aller l'embrasser alors que ta bouche a le goût de sa bite. » Joignant le geste à la parole, Ophé tourne la tête vers Stella, penche un peu la nuque, lui attrape le menton et se met à lui rouler une pelle énorme. Leurs cheveux s'entremêlent, les seins d'Ophé se tendent et la bouche de Stella émet de petits sons irréguliers. Je vois leurs deux petites langues roses se croiser et se recroiser, et Ophé tremble un peu sur sa chaise. Stella pose sa main droite sur la cuisse d'Ophé et remonte tout doucement jusqu'à son entrejambe.

Le pouce sur sa cuisse, les doigts coincés entre les plis de son pantalon, elle la touche sous la table. Mes deux amies s'agitent et, au moment où Stella semble appuyer un peu plus fort, Ophé est saisie d'un spasme qu'elle écrase sur la bouche de Stella. Celle-ci s'écarte dans un dernier coup de langue sonore et rejette ses cheveux en arrière, comme dans une pub L'Oréal version X.

Je n'ai pas le temps de commenter ce qui vient de se passer, Paul-Henri arrive avec Stan, un peu rouge.

« Nous parlions affaires avec monsieur de Brissac » dit Paul-Henri, d'une voix qui ne trompe personne – pas moi en tout cas.



## ***The Social Network***

J'aurais pu essayer d'oublier France Télévisions, Djalil, Paola et les autres. Rembobiner, faire comme si tout cela n'avait été qu'un malentendu, une erreur, un rêve éveillé. Passer un coup de Tipp-Ex sur ces dernières semaines. « Ctrl + Z ». *Rewind*. Transaction annulée.

Retourner à la fondation, envoyer mes mensurations à l'atelier Valentino pour qu'ils préparent ma robe de mariée, me remettre à mon éternel refrain, ma routine, ma ritournelle, brunch à La Gare avec Ophé et Stella, apparition à un événement presse, *party* chez un ami, nuits aux côtés d'Amaury, le tout agrémenté peut-être de quelques séances de masturbation. Pour oublier ma vie ennuyeuse, j'aurais pu me mettre à taper comme les autres, à revendre aussi, pourquoi pas, à m'envoyer en l'air tous les Cossé-Brissac de la terre, les *starfuckers* et les majordomes.

J'aurais pu, si je n'avais pas reçu un coup de téléphone de Paola s'enquérant de mon absence. Une fausse quinte de toux plus tard, elle me demande de revenir dès que je serai rétablie et me rappelle que je n'ai toujours pas complété mon dossier d'embauche pour les RH. Je le sais parfaitement, mais leur donner ma carte Vitale à mon nom et mon passeport Bastide-Rubinstein tamponné à Bali, aux États-Unis, en Thaïlande, aux îles Caïman et en Israël risquerait de me faire découvrir.

Après son appel, plus que jamais, je suis décidée à aller jusqu'au bout de ce programme avec France Télévisions. Je sens que Djalil et moi avons une histoire à terminer, et que cette expérience me servira de tremplin vers l'indépendance.

Assise à mon bureau, dans l'open space de la fondation HSSFM, je me connecte sur Facebook où j'ai une demande d'ami : Aïssatou. J'hésite avant de l'accepter : si je la relie officiellement à mon vrai nom, les autres membres du programme diversité vont immédiatement comprendre qui je suis. Je me crée alors un profil dédié à ma vie parallèle.

Nom : Ben Afhid. Prénom : Sara. D'où venez-vous ? Ben... de Saint-Denis, bien sûr. Qu'écoutez-vous comme musique ? Euh... Booba. La Fouine. NTM. Vos films préférés ? J'en sais rien, moi... je tape sur Google « films banlieue ». Mes films préférés seront donc *Yamakasi*, *Banlieue 13*, *La Haine* et *Ma 6-T va crack-er*. Bien que je n'aie vu aucun de ces films. Livres ? Je dis la vérité : *Les Heureux et les Damnés* de Francis Scott Fitzgerald, *Paris est une fête* d'Ernest Hemingway et *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez. Avec ce nouveau profil, j'ajoute Aïssatou à ma liste.

« Vous êtes désormais amie avec Aïssatou Traoré de Sarcelles. »

« Coucou Sara, ça va ? »

— Oui et toi ?

— Oui. Ajoute-toi d'autres amis, ça fait sociopathe ton profil désertique.

— OK. Alors le reportage ? Il a été diffusé ?

— Sur le garagiste ? Oui, il a été diffusé. Paola est furieuse, elle voulait des voitures brûlées, pas réparées. Elle a dit que la prochaine fois, on avait intérêt à lui ramener une émeute islamiste avec des voitures qui brûlent, pas un reportage sur l'esprit d'entreprise en banlieue. On a été convoqués dans le bureau de Rémy Miflin, il a parlé longuement seul à seule avec Soraya.

— La prochaine fois, on fera brûler des voitures nous-mêmes...

— C'est ce que je lui ai dit, elle a dit qu'elle aurait préféré. Marine Deroche-Foubert a dit qu'on l'en avait empêchée.

— Et sinon, tout le monde va bien ?

— Tout le monde, tu veux dire Djalil ?

— ...

— Il m'a aussi demandé si tu allais bien. Je ne sais pas ce qui se passe entre vous, si tu es toujours fiancée ou pas, mais tu ferais mieux de mettre les choses au clair avec lui. »

J'interromps la conversation et clique sur quelques têtes de mes nouveaux amis Facebook avant d'écrire un long message à Djalil.

« Cher Djalil,

Wesh Djalil,

Salut mon frère,

Bien ou bien ?

Comment vas-tu ?

Est-ce que tu...

Pour l'autre jour, je voulais te

Y a-t-il un rapport avec le fait que je ne t'ai pas sucé... »

Finalement, j'efface tout et j'appuie sur « poke » puis « demande d'amis ».



## ***Neuilly, sa mère !***

Le lundi suivant, dans la salle de rédaction de France Télévisions, le silence pèse lourdement. On entend le crépitement des vieux néons au plafond. Djalil est affalé sur sa chaise, l'œil cerné, les mains dans les poches, la barbe brune, il n'a pas retiré sa casquette et il n'a pas bu son café noir, fumant sur sa table dans un gobelet en plastique à demi fondu. Il est arrivé en retard et ne m'a pas jeté un regard.

Paola est debout, enfin disons pliée, penchée sur un ordinateur. Elle gratte frénétiquement de ses faux ongles sur une souris en fronçant les sourcils. Quand elle se redresse en frottant sa jupe rose fuchsia, elle croise les bras et tonne d'une voix sonore :

« On vient juste de recevoir une dépêche AFP. Un collectif de travailleurs sans papiers a démarré un mouvement de grève, ils squattent un bâtiment à Levallois-Perret, près de Neuilly-sur-Seine, pour obtenir leur régularisation. Aïssatou, Sara, vous y allez... On va voir si tu fais mieux chez les bourgeois que chez les banlieusards, Sara. Tu n'auras pas de deuxième deuxième chance. Si on veut pouvoir passer un quatre minutes au 13 heures il me faut quelque chose pour 11 h maxi. Vous pensez pouvoir y arriver ou est-ce qu'il faut que je vous appelle un taxi ? » lance Paola, sarcastique. Elle tapote de ses doigts sur son bras.



Aïssatou me sourit, se saisit d'une caméra, et plante son regard au fond de celui de Paola. C'est sa réponse.

« Elle est dure, Paola, mais c'est pour nous habituer » me fait-elle en descendant l'escalier. Pour une raison qui m'échappe, Aïssatou me maternelle énormément. Je sors le petit papier avec l'adresse ; je la connais parfaitement : je suis née à deux cent cinquante mètres de là. Aïssatou fonce vers le RER quand je l'arrête : « Nous allons prendre un raccourci. »

En deux clics, j'ai réservé un chauffeur Uber qui passe nous attraper et nous dépose sept minutes plus tard à l'adresse indiquée.

Devant le bâtiment, une journaliste de BFM TV lit ses notes face à la caméra :

« Ce bâtiment appartient à la SCI Neuillimmo, qui fait partie de la holding Lévy & Rubinstein INC. D'ailleurs, des représentants des actionnaires majoritaires sont sur place, et le président-directeur général de la holding a entamé un dialogue avec les squatteurs... »

Mais... une minute ! Le P.-D.G. de Lévy & Rubinstein INC, c'est mon père ! Il ne faut pas qu'il me voie là... Et en même temps, je tiens peut-être ma chance... Si je lui expliquais... Peut-être...

« Bon, c'est mort. On s'arrache ?

— Attends, Aissatou... je vais aller voir.

— Laisse tomber, t'auras rien.

— Je tente ma chance, je te dis. Je ne peux pas échouer encore une fois. Paola va me tuer. Je ne peux pas me faire virer, tu comprends ? »

Je m'approche du vigile... c'est Ernesto Mondiego ! Inespéré !

Mon père l'a probablement appelé en renfort pour l'occasion. Il me suffit de lui dire que je rends visite à mon père. Ça me semble plausible après tout...

« Bonjour Ernesto...

— Veuillez rester éloignée de l'entrée je vous prie.

— C'est moi, Ernesto...

— Sara ! Vous ici !

— Moins fort, chut... Je... je dois absolument entrer pour voir mon père, Ernesto.

— Bien sûr, mademoiselle Sara, allez-y. Pardon de vous avoir fait attendre. »

Trop facile ! Que vais-je dire exactement à mon père... ? J'appuie sur le bouton de l'ascenseur, je pense que les grévistes doivent être au sixième, dans le bureau du directeur adjoint. Gagné ! Les portes s'ouvrent sur un groupe d'hommes, panneaux en mains, casques de la CGT sur la tête. Un type avec un badge CFDT est en train de s'engueuler avec un type casqué FO.

« Sara ? (Merde, mon père... ) Ernesto t'a laissée passer ? C'est inadmissible, enfin !

— Papa, il faut que je te parle.

— Ce n'est pas le moment, ma bichette. Je vais appeler le chauffeur de la fondation pour qu'il te fasse ramener. On parlera ce soir.

— Mais papa, c'est urgent !

— Enfin, Sara, tu ne vois pas que je suis en pleine manifestation de mes équipes et que je risque un scandale ?

— Justement. C'est de ça que je veux te parler. »

D'un rapide coup d'œil, mon père m'a fait signe de le suivre dans son bureau, sous les regards indifférents des leaders syndicaux, trop occupés à débattre pour déterminer lequel d'entre eux parlera avant les autres au 20 heures de TF1 ce soir. Mon père passe devant les bibliothèques en verre et s'enfonce dans l'énorme fauteuil en cuir de son adjoint.

« Écoute, papa, ça ne va pas très bien avec Amaury...

— Tu ne préfères pas en parler avec ta mère ? Ça me gêne. Et puis je ne vois pas le rapport avec...

— Je te la fais courte : j'ai pris un autre poste en plus de la fondation, je suis journaliste à France Télévisions.

— Félicitations ! Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— C'est Brigitte Delmas qui m'a mise sur ce coup. » Mon père grimace.

« Et ce n'est pas tout... Ils ne connaissent pas mon vrai nom. Je voulais avoir ce poste juste pour mes compétences, et pas grâce à mes parents, tu comprends ?

— Je comprends mais qu'est-ce que ça a à voir avec moi ?

— On m'envoie faire un reportage sur le mouvement de grève de ton entreprise. J'ai complètement raté mon premier reportage, il faut que je rentre avec quelque chose, sinon ils ne me garderont pas.

— Qu'est-ce que j'y peux ?

— Je n'en sais rien, tu pourrais me donner des informations... Tu pourrais te faire interviewer...

— Je croyais que tu ne voulais rien devoir à tes parents ? » fait mon père.

Il allume un cigare et appuie sur un bouton du téléphone fixe.

« Armand de Saint-Sauveur, j'écoute ? »

Pourquoi appelle-t-il le père d'Amaury ? Je lui fais de grands signes pour lui demander de raccrocher.

« Oui Armand, bonjour, Joseph Bastide-Rubinstein à l'appareil.

— Tiens, bonjour, que puis-je pour vous, Jo ?

— Écoutez, Armand, vous êtes administrateur de ma holding et bientôt le beau-père de ma fille. Alors j'appelle pour avoir un conseil. Vous avez entendu parler de la grève qui démarre ici ? J'ai la presse dans mon bureau qui veut me parler. Qu'est-ce que je fais ?

— Cher ami, avec la presse, règle n°1 : il vaut mieux les contrôler avant qu'ils ne vous contrôlent.

— Alors je donne une interview ? Parce que la journaliste qui est là m'a l'air d'être une sacrée menteuse.

— Alors mentez plus qu'elle. C'est la règle n°1 !

— Fort bien, merci Armand, on se voit au Jockey-Club dimanche ! »

Il appuie sur le bouton qui interrompt la conversation téléphonique, tire sur son cigare et ouvre les bras.

« Si tu trouves déontologique d'interviewer ton propre père sur un conflit social, tout en dissimulant ton identité à ton employeur pour éviter que ta mère et ton fiancé ne l'apprennent, vas-y, Sara ! Interviewe-moi ! Tu as la bénédiction officielle et sans piston aucun de monsieur de Saint-Sauveur *himself*. »

Mon père se recule dans son fauteuil et me jette un regard de défiance. Sa façon de me laisser tirer la leçon de mon comportement. Et je ne peux pas lui donner entièrement tort.

Présenté comme ça, ça fait tout de suite moins Tintin reporter et plus Bécassine en sortie scolaire. Je vais à la fenêtre et désigne Aïssatou :

« Dis à Ernesto de la laisser passer. C'est elle qui va t'interviewer. »



## ***Mes nuits sont plus belles que vos jours***

Ce matin, c'est mon tour d'apporter des croissants au bureau. Et puis, il faut fêter la diffusion de l'interview exclusive de Joseph Bastide-Rubinstein, CEO de la holding Bastide-Rubinstein, décrochée par Aïssatou dans le cadre de notre reportage sur la grève des travailleurs sans papiers à la SCI Lévy-Rubinstein. Nous avons appris hier qu'elle était nommée au prix Talents des cités !

Elle a crevé l'écran. Depuis la diffusion du reportage sur le garage dionysien, Abdellatif Kechiche veut lui écrire *La Vie d'Aïssatou*, l'UMP la veut comme égérie des jeunes-qui-travaillent-le-dimanche et France 3 lui a proposé un rôle dans la prochaine saison de *Plus belle la vie*.

Djalil ne m'a toujours pas décroché le moindre mot depuis notre étreinte à Saint-Denis. L'idée m'a bien traversé l'esprit de lui proposer directement de le sucer, mais 1/j'ai tout de même ma dignité 2/je ne suis pas sûre qu'il accepte.

Je suis passée chez Kayser pour acheter une douzaine de mini viennoiseries, j'en ai même pris pour cette garce de Soraya en envisageant pendant quelques nano secondes de cracher dedans. D'ailleurs, la voilà qui arrive avec son air mauvais.

« C'est une plaisanterie, Sara ?

— Quoi ?

— Les viennoiseries ?

— Ben non, pourquoi ? »

Si c'est sa manière de dire merci, à cette pouf...

Djalil arrive, sacoche de photographe en bandoulière, barbe de trois jours super sexy, mains dans les poches, et me regarde de haut en bas. Je le trouve beau. Son sac est beau, son pantalon est beau, son...

« Mais tu manges, Sara ? demande-t-il.

— Ben... oui. »

Ils m'énervent tous maintenant, c'est quoi cette nouvelle lubie ? Ils me prennent pour une anorexique ici ou quoi ? Je devrais faire un régime d'après eux ? La silhouette menue d'Aïssatou franchit la porte du bureau.

« Et alors, elle fait ce qu'elle veut, non ? On pratique ou pas, et si oui, c'est comme on veut, d'ailleurs le prophète dit qu'il vaut mieux jeûner en privé qu'en société. C'est moi, une non-croyante, qui dois vous apprendre ça ? Et puis elle est peut-être indisposée ! Vous, les hommes, vous n'êtes pas délicats. Ma pauvre Sara, tu manges parce que tu es indisposée, c'est ça ?

— Ben non, pas du tout, je...

— Tu commenceras le ramadan demain, quand ça ira mieux ?

— Le ra... ma... oui ! Le ramadan. Bien sûr ! »

Djalil s'approche de moi tout doucement. Ses doigts frôlent les miens comme pour me saluer. Ou me câliner. Libre interprétation.

« T'as pas un Tampax ? »

Cette connasse de Soraya. Elle le fait exprès ou quoi, de faire des remarques pas glamour pendant que j'observe mon sublmissime Djalil, des cœurs dans les yeux ?

« Nan, j'ai pas de Tampax, Soraya, on va bosser ou quoi ?

— Une serviette, alors ?

— Nan, non plus, je n'ai rien.

— Je comprends pas, tu es indisposée mais tu n'as aucune protection sur toi ?

— Ben, euh...

— Elle utilise une MoonCup ! Voilà ! T'es contente de lui poser ce type de questions en présence d'un mec le premier jour du ramadan ? Et tu veux donner des leçons de religion ? Heureusement que les pensées impures sont haram en cette période, Soraya, parce que sinon... »

Sur la vie du Coran de la Mecque, Aïssatou est une véritable amie.

Paola passe la journée à nous faire faire des montages, du code pour le site de France TV et de la réécriture de dépêches AFP. Djalil me lance des regards étranges par-dessus son épaule.

Une alerte m'informe qu'il a accepté ma « friend request » sur Facebook. Trop aimable à lui.



Le soir venu, je quitte ma panoplie d'apprentie journaliste banlieusarde pour rejoindre mes amis *nappy*. Tout le monde se retrouve chez Salomé pour son anniversaire. Elle organise un immense buffet et ça tombe bien, j'ai une faim de loup avec leurs conneries de ramadan ! Je me ferais bien un canard à la Tour d'Argent ou n'importe quoi au Fouquet's même si personne n'y va plus depuis 2007, à part les touristes et les beaufs.

Salomé est la demi-sœur d'Ophé, mais elle a notre âge. En fait, elles ont le même père, il était marié avec la mère d'Ophé quand elles sont nées (un point pour Ophé) mais la mère de Salomé est une actrice blonde très connue, descendante d'un sportif qui trouve que « participer est important » et qui a donné son nom à un stade du 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris, donc les compteurs sont remis à zéro, un partout, balle au centre.

Ophé est plus scouts, lycée Sainte-Croix de Neuilly et vacances en Corse ; Salomé plus lycée Jean-Baptiste Say, Villa Montmorency et vacances à Saint-Barthélemy. Nuances de taille dans notre monde.

Les anniversaires de Salomé ont toujours été démentiels. Petite, Ophé, en tant que fille officielle, avait toujours les anniversaires avec toute la smala de Brécond de Joncours, les perles de mémé, des toiles de maîtres, des gourmettes 24 carats, des donations de terrains aux quatre coins du monde en guise de cadeaux ; alors la mère de Salomé répliquait en mettant des clowns, des acteurs et des chanteurs célèbres dans son salon.

Pour les treize ans de Salomé, elle a loué Hélène Ségara, et le jour de ses dix-huit ans, Céline Dion est venue chanter une chanson. Ce qui nous enseigne deux choses : 1/Céline Dion est à vendre ; 2/on peut être richissime et avoir des goûts musicaux de merde.

En poussant l'énorme porte sculptée de Salomé – qui vit désormais dans un duplex de l'avenue de Wagram – je dois plisser les paupières pour y voir clair.

Sur un fauteuil, un type en costume sur mesure et nœud papillon fashion tourne sa langue autour de celle d'une fille en mini robe dorée, assise sur ses genoux. Plusieurs cadavres de magnums gisent sur le sol et un petit groupe est en pleine analyse comparative de la kétamine, du Subutex et d'une nouvelle forme de LSD, sur le thème : « Laquelle permet de choper plus facilement les filles que notre argent ne suffirait pas à convaincre immédiatement ? »

Manifestement, la soirée dégénère depuis déjà quelque temps.

Dans un coin de la pièce, à droite des portes-fenêtres, une sublime femme noire, étendue sur une des méridiennes du salon, bijoutée comme une reine de Saba. Je crois reconnaître une des mannequins de la dernière campagne L'Oréal, ce qui ne serait pas surprenant : la mère de Salomé en fut une égérie à la fin des années 1980. À ses côtés, le fils de l'ambassadeur de Norvège, débarrassé de sa copine à bec de lièvre. Il a tout du homard sous le point de se faire bouillir : la couleur, l'air hagard, les pattes tremblantes.

La mannequin noire a la main plongée dans le pantalon de Jören et le rythme de ses mouvements ne laisse aucun doute sur son activité. Lui pense sans doute que sa veste placée en biais les dissimule, mais au regard réjoui que la fille lance en direction de la porte, il apparaît clairement qu'elle a un goût pour l'exhib'.

Debout dans un coin, dos à la salle, Arthur et Simon de Boultrait fument le cigare en devisant joyeusement. Ce n'est qu'en m'approchant que je réalise qu'ils sont en train de se faire sucer par l'ex-fille au pair de Salomé, celle qui porte un faux sac Vuitton en s'imaginant qu'on ne fait pas la différence entre un sigle Louis Vuitton et un sigle Luis Wuitton, et qui se parfume avec des échantillons Sephora. Elle rêve de se faire épouser par l'un des nôtres.

Arthur jouit le premier, il gicle dans sa bouche, sort un mouchoir en tissu, s'essuie, et le passe à son frère.

Stella et Stan parlent dans un coin, Ophé est déjà saoule et seule (son dircom l'a quittée pour une joueuse de tennis célèbre et ils faisaient la une de *Public* cette semaine) et je repère Amaury assis dans un fauteuil club, occupé à tasser un rail qu'il propose au père d'Ophé et Salomé. Amaury aime faire la morale aux autres, il me répudierait sans vergogne s'il me voyait fumer un joint, mais il ne rechigne pas à taper « pour parler affaires ».

Paul-Henri arbore un large sourire, sans doute plus heureux de se retrouver dans une soirée où la coke est pure et gratuite que de fêter l'anniversaire de sa fille illégitime. J'imagine un bref instant mon père présent à une soirée virant à l'orgie, et un frisson de dégoût me parcourt.

Le père d'Ophé et Salomé sniffe, renifle, se lève et traverse l'immense salle de réception. Il va voir la mannequin toujours affairée à branler Jören. Il glisse le dos de sa main le long de sa jambe, du pied jusqu'à la hanche, et remonte sur ses fesses qu'il claque vigoureusement.

« Allez, dégage, petit ! » lance-t-il au fils de l'ambassadeur de Norvège, dont le passeport diplomatique n'est ici d'aucune utilité.

La mannequin ne pipe mot. Paul-Henri ouvre sa braguette. De loin, Ophé repère son manège, fait une grimace et met sa main devant sa bouche.

De l'entrée, un photographe shoote la fête de telle façon qu'il est impossible de deviner ce qui se passe du côté de la méridienne Renaissance. Je souris volontiers. Je regarde son angle de vision. Une centaine de garçons et de filles font la fête, boivent des magnums de champagne Moët à la bouteille, fument des joints, sniffent, tapent et se roulent des pelles très baveuses, en laissant traîner des mains très baladeuses.

Moi-même, je n'ai que très peu mangé, et déjà un peu bu ; la tête me tourne. Je commence à danser.

« Je vous envoie la photo par MMS ? » me demande le photographe. Pourquoi pas ? Je lui donne mon numéro de portable et reçois immédiatement une alerte vibreur m'indiquant que j'ai reçu un message. J'attrape machinalement mon Blackberry pour actualiser mon statut Facebook : je charge la photo, l'ouvre, clique sur la touche « menu », sélectionne l'option « Partager cette photo sur Facebook. »

Je tape : « Fête démentielle en ce grand jour ! » et j'ajoute un check-in : « Chez Salomé, 104 avenue de Wagram, Paris. » C'est bizarre, je n'arrive pas à tagger Salomé sur Facebook, pourtant elle est bien dans mes amis, normalement...

Je bouge les bras au-dessus de la tête au son de « Anti Taxi » de La Femme, puis secoue mes cheveux sur « Sleepy Head ». En deux chansons, j'ai bu une dizaine de coupes de champagne et quelques shots de vodka-pomme. Comment expliquer que je me sente si souvent seule alors que tous les gens qui devraient compter pour moi sont réunis dans cette pièce ? J'appréhende le moment où Amaury va venir m'embrasser, où Ophé et Salomé vont nous demander de prendre parti pour l'une ou l'autre... sans compter qu'à tout moment, Stan peut révéler à Stella que je me suis servie de lui comme d'un déodorant vivant. Enfin, vous voyez ce que je veux dire.

Vingt minutes plus tard, Paul-Henri se fait toujours sucer. Ophé est partie en claquant la porte, Salomé est trop saoule pour comprendre quoi que ce soit (et puis peut-on demander à une fille qui organise une orgie pour fêter son anniversaire de reconnaître les limites de la décence ?) et la mère de Salomé semble trouver le spectacle réjouissant ; sa vengeance, j'imagine.

Il y a encore trois mois, quand Salomé a emménagé, l'appartement me semblait grandiose. J'en étais presque jalouse. Une hauteur sous plafond de plus de trois mètres, des moulures, une double salle de réception, des meubles Empire, en plein centre. Aujourd'hui, cet appartement me semble sale, étriqué, faux, en toc.

Je me demande si la méridienne ne provient pas d'une boutique Maisons du monde, les invités me semblent tous plus grossiers les uns que les autres, et même le plafond me paraît moins haut.

Violette, la mère de Salomé, est l'une des seules à qui je ne retire pas mon estime. Elle a un bras croisé sous l'autre et tire longuement sur une cigarette sans filtre, sourire en coin, épaule appuyée contre une embrasure de porte. Paul-Henri, toujours en train de se faire sucer, lève la tête et croise le regard de son ex-maîtresse. J'ai l'impression qu'il bande un peu moins fort.

Très digne, celle-ci se lève et, féline, avance jambe après jambe, pas après pas, talon après talon, dans sa direction. Malgré le brouhaha, une certaine tension commence à monter. Paul-Henri retire sa queue de la bouche de la fille et la garde à la main comme pour la protéger, un peu ridicule. Que va-t-elle faire ? Lui casser la gueule ? Vider sa coupe de champagne sur sa tête chauve ?

Elle glisse une main dans sa pochette et en sort un billet de 200 euros, qu'elle pose devant la mannequin :

« Mon ex aimerait vraiment faire l'amour avec toi... Mais il n'ose pas demander » lui susurre-t-elle avec un je-ne-sais-quoi d'excitant. Elle ne va pas oser ?

Son ex-collègue la fixe, ne moufte pas, prend les 200 euros. Elle s'assied au fond de la méridienne, les jambes légèrement écartées, révélant qu'elle ne porte pas de dessous. Paul-Henri prend appui sur son genou, laisse descendre sa main jusqu'à la cuisse de la fille, écarte franchement ses jambes et attrape sa bite de l'autre main. D'un coup sec du dos, il la pénètre, et elle rit, fort. De plus en plus fort. En haletant.

Bien que légèrement dissimulés par un rideau, ils deviennent l'attraction de la fête. Des convives portent un toast à l'improbable couple, la fille rit, soupire et bouge ses fesses, ses colliers dorés rebondissent sur elle. Paul-Henri la soulève légèrement, comme pour mieux s'installer, ajuste son angle de pénétration.

Au moment où Paul-Henri accélère, elle rit un peu moins, elle semble même franchement excitée. Il lui suçote un téton, la maintient en l'air, soulevée, comme en apesanteur et accélère en grimaçant. La mannequin est sur le point de jouir, elle jette sa tête en arrière et fait « ha ha haaaa ah » en hurlant. Paul-Henri s'écarte, attrape son sexe et le dirige vers le rideau, qu'il repeint littéralement en éjaculant dessus. La fille éclate de rire et rejette les 200 euros d'un signe de main, faisant comprendre qu'elle a été payée en orgasme.

Violette lance à voix haute : « Et maintenant, vous savez tous pourquoi j'ai attendu cet homme pendant dix-sept ans ! » Quand même, je ne peux pas m'empêcher d'avoir de l'admiration pour elle, quelle sacrée nana ! La salle applaudit, et moi avec. Je suis clairement bourrée.

Et je me sens observée. Est-ce Amaury ? Non, il a quitté la pièce avant le début du spectacle. Alors, qui ?

Je tourne la tête et j'aperçois un beau visage, un visage doux, calme mais ferme, un visage qui n'a rien à faire ici. Entre l'alcool, les vapeurs de joints, l'ambiance électrique et, je dois l'avouer, l'excitation, il me faut plusieurs secondes pour rassembler les pièces du puzzle. Qui. Où. Quand. Comment. Pourquoi.

Djalil...

Et puis je comprends : la photo partagée sur Facebook avec l'adresse. Je me suis trompée de profil. C'est pour ça que je ne pouvais pas tagger Salomé : j'étais sur le compte Facebook de « Sara Ben Afhid » et pas de « Sara Bastide »...

Mon cerveau repasse les événements plus rapidement que je ne peux les suivre. Amaury est toujours assis dans l'autre partie du salon, occupé à comparer ses derniers scores de marathon avec ceux de Stan sur leurs bracelets de courses respectifs. Mais pourquoi parlent-ils ensemble ? Tout semble se mêler, personne ne reste à sa place comme prévu.

Ce n'est qu'après avoir vu l'homme au beau visage se retourner et après avoir entendu la porte claquer que je reviens à moi et réalise consciemment que Djalil, qui me croyait en plein repos de début de ramadan, vient d'assister malgré lui à sa première orgie mondaine.



## ***Même jour, la nuit***

Il faut que je retrouve Djalil. Que je lui parle. Notre histoire ne peut pas se terminer comme ça. Sans même attraper ni ma veste, ni mon téléphone, je me rue sur la porte et je retire mes chaussures Dior pour courir plus vite. Comme une Cendrillon 3.0, je les tiens à la main. Amaury me cherchera, tant pis, je n'y pense même pas.

Enfin arrivée au métro Wagram, je ne sens pas mon point de côté et je saute le portillon en hurlant à m'en casser la voix : « Djalil ! Attends-moi ! »

C'est trop tard. Je le vois à peine, il ne m'entend peut-être pas, il a déjà plongé dans la rame, je ne le rattraperai jamais.

Pas moyen d'appeler mon chauffeur, je n'ai pas mon téléphone. Un taxi : il me faut un taxi. Vite ! Je remonte quatre à quatre les marches du métro quand je tombe nez à nez avec des contrôleurs. Quelle galère...

« Votre ticket s'il vous plaît ? »

— Euh, navrée, je n'ai pas de ticket, monsieur...

— Madame.

— Pardon, madame. Voyez-vous, je sors d'une fête qui se déroulait pour l'anniversaire de ma meilleure amie, Salomé de Coubertin, vous la connaissez peut-être, c'est...

— Jamais entendu parler, et toi, Sylvie ?

— Sans doute une bourge quelconque » persifle sa collègue d'une voix grave.

Je ne les impressionnerai pas avec mon réseau. Je regarde leurs doigts : pas d'alliances. Elles sont probablement lesbiennes. Un grand Black passe, saxophone à la main. Il chantonne d'une voix grave. Elles s'attardent longuement sur la contemplation de son entrejambe. Hétéros.

Il saute le portillon et se dirige vers nous. J'ai trente secondes pour les convaincre de me laisser partir avant qu'elles ne mettent le grappin sur le Barry White local.

— Écoutez, je vais être franche. Avez-vous déjà été amoureuses ?

— ...

— Je devais me marier. Enfin je dois me marier. Avec un type. Très riche, mais très barbant. Et je suis tombée amoureuse. D'un mec très beau, mais très pauvre. Djalil. Il a des yeux sublimes et des épaules, oh, vous verriez ses épaules... Je dois absolument le retrouver, il vient de partir, il vit à Saint-Denis.

— Oh, je vis aux Lilas !

— Il est à Saint-Denis. C'est à côté ?

— Pas vraiment. Mais pas très loin non plus. »

La dame hétéro au look de monsieur regarde sa montre et déclare solennellement :

« Ma journée est terminée. On y va, Sylvie ? » La Sylvie en question retire sa casquette, et elles me prennent chacune par un bras.

« Je vous pose à Saint-Denis, au nom de l'amour ! Il est hors de question que vous ne rattrapiez pas ce Djalil. Considérez-moi comme votre Cupidon ! » me fait-elle en souriant de toute sa moustache mal épilée.



Après dix-huit interminables minutes de voiture au son d'un best of des comédies musicales chorégraphiées par Kamel Ouali (« Aimer c'est ce qu'il y a de plus beau, c'est monter si haut, c'est se taper des oiseaux », ou quelque chose comme ça), j'arrive enfin à Saint-Denis. Je remercie chaleureusement mes deux nouvelles amies et me retrouve là, dans la rue, juste devant l'immeuble de Djalil.

J'aimerais répéter un petit discours persuasif et romantique, mais rien ne vient. J'approche mon doigt de l'interphone à son nom.

Mon cœur bat tellement fort que je frôle l'infarctus. Je vais sonner, il va m'ouvrir, il va me proposer de me sécher et nous allons nous embrasser là, sous la pluie, comme dans *Quatre mariages et un enterrement*. Nous finirons dans son appartement, il sentira le café noir et la cigarette, et nous ferons l'amour tendrement jusqu'au lever du jour. Je peux presque sentir ses bras m'envelopper, la douceur de ses lèvres sur les miennes, son sexe en érection contre mon ventre. Djalil...

Peut-être est-il juste rentré chez lui pour chercher une bague de fiançailles, qu'il aurait achetée pour moi, et...

Mais si j'en étais vraiment convaincue, est-ce que je resterais à prendre racine dans le bitume au lieu de sonner ?

Mue par une force surnaturelle, j'appuie fermement sur l'interphone. Pas de réponse. Il est là, il y a de la lumière. J'appuie une deuxième fois.

Enfin, une voix répond à l'interphone. Je bugue. Court-circuit dans mon esprit, trop d'informations. Il me faut plusieurs secondes pour connecter mes neurones et pour que mon oreille informe mon cerveau que c'est une voix de femme qui a répondu.

« Bonjour. Euh, c'est qui ?

— C'est Leïla. C'est pour quoi ?

— Je cherche Djalil.

— Il est sous la douche.

— Qui êtes-vous ?

— Ben Leïla, je suis sa femme ! Et vous ? Qui êtes-vous ? »

Sa femme ? Djalil est marié ? Incrédule, je recule d'un pas. À cette heure tardive, une seule lumière est allumée dans l'immeuble. Je vois nettement une cigarette, et au bout de cette cigarette, une silhouette de femme, environ 1m60, cheveux noirs bouclés, boucles d'oreilles assez larges pour qu'elle s'étrangle avec.

Et une silhouette d'homme. 1m88, épaules carrées. Djalil. En caleçon. Il s'approche d'elle, attrape sa cigarette et la lance par la fenêtre. Le mégot tombe à mes pieds. Il est là, encore fumant, à trois centimètres de ma Dior taupe. C'est tout ce qui me reste de Djalil, ce mégot à terre, fumé par une autre.

Je suis hypnotisée, impossible d'écarter mon regard de cette petite fenêtre. Je ne vois pas les façades grisonnantes du mur, je ne vois pas les volets rouillés, je ne vois pas le carreau cassé.

Et je ne vois pas que la silhouette de femme est disproportionnée. Non, non, je ne le vois pas. Je ne vois pas Djalil la forcer à s'asseoir sur le canapé miteux. Et je ne vois pas que son ventre est assez rond pour qu'ils soient déjà mariés depuis au moins plusieurs mois.



Il fait nuit noire. Sur le banc d'en face, trois chibanis avec leurs cannes rient aux éclats. Devant eux, une bande de filles fait un foot, celle qui joue dans les buts est nulle, elle crie « nique sa race ! » dès que le ballon franchit les cages imaginaires.

Devant l'immeuble voisin, deux jeunes en blousons tiennent les murs. Sur le trottoir d'en face, le kebab diffuse MCM Africa en fond sonore, personne ne regarde, et le crépitement des frites ébouillantées par l'huile couvre presque le son de la télé. « Salade tomate oignons. Sauce blanche. » Ça sent l'herbe, la transpiration, la friture et le béton mouillé. J'entends des cris, des rires, des voix, il y a plus de bruit ici la nuit qu'à Neuilly en plein jour.

Et pourtant, j'aime tous ces bruits. Ils m'entourent, ils m'enrobent, ils me caressent. Ils me rassurent. Je suis immobile depuis un moment et je m'aperçois que je n'ai ni veste, ni sac, ni téléphone. Je pleure sous la pluie et je suis du mauvais côté du périphérique. Les deux garçons qui tenaient les murs s'approchent de moi. Pourtant, je n'ai rien à dépouiller.

« Excuse-moi, mademoiselle...

— Oui, non, je suis pas d'humeur à nouer des connaissances là, vraiment.

— Non mais on te connaît, hein ? T'es Sarah Ben Afhid. T'as fait un reportage sur le garage de mon oncle. Depuis c'est une vraie resta dans la téci.

— Ah bon ? Ton oncle est Ignacio Gomez ? Tu le salueras pour moi.

— Faut pas pleurer comme ça, t'as vu. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien, rien, je ne pleure pas, je fais, en reniflant tandis que ma vision se brouille. (Je tente de faire un pas, mais je défaille.) Pardon, je... je n'ai pas beaucoup mangé, et j'ai un peu trop marché.

— Attends, viens, on va t'offrir à bouffer ! Ahmed ! Allez, viens, suis-nous. »

Me voilà attablée sous l'enseigne lumineuse « Grec – Kebab – Assiettes ». Devant moi, un plateau garni d'une salade de concombres, du plus gros kebab de l'histoire du kebab, de frites dorées et de multiples échantillons de sauce. Je ne sais pas si c'est de la viande de dinde, d'agneau ou de chien, je peux distinguer à l'œil nu au moins trois souches de listériose sur le plateau, mais je me régale. J'ai de la viande dans la main, la bouche pleine, et je raconte mon histoire aux deux jeunes hommes, à Ahmed, le patron, aux footballeuses amatrices, aux chibanis qui ont lâché leur banc pour l'occasion, et aux clients du grec, tous installés face à moi.

Ahmed a même éteint MCM Africa, c'est dire si mon histoire les passionne. J'en suis arrivée à la soirée de ce soir – en omettant tout de même quelques détails trop crus.

Ahmed lance :

« Djalil ? Djalil du bâtiment C ?

— Oui, c'est lui ! Pourquoi, vous le connaissez ? »

Un des chibanis il lui donne un coup de canne sous la table en faisant « chut ! ».

— Non, non, on le connaît pas. Personne le connaît ici, d'ailleurs on ne connaît pas de Djalil. Hein, les amis ? »

Ils hochent tous la tête en chœur, subitement absorbés par le contenu de leurs gobelets en plastique.

Je croque dans mon kebab. Je suis désespérée et pourtant, ce pain moelleux et cette viande de mouton grillée sont ce que j'ai mangé de meilleur depuis bien longtemps. Involontairement, je murmure à voix haute :

« Je ne sais même pas comment rentrer... »

— Je commence ma tournée de bus dans une heure. J'ai le temps de faire un aller-retour chez toi ! lance un des neveux d'Ignacio Gomez.

— Jusqu'à Neuilly ?

— Pani pwoblem ! »

Cette fois, c'est au son de la bachata que je fais le trajet. Je commence à connaître par cœur le périphérique, je peux presque énumérer les portes de Paris dans l'ordre.



Arrivée en bas de chez mes parents, je suis prise d'un doute affreux. Amaury s'est probablement aperçu de ma disparition hier. Il les a peut-être prévenus. Ma mère comprendra-t-elle ? Rien n'est moins sûr. Et si mon père me parle de France Télévisions, je risque d'éclater en sanglots. Ils me connaissent

trop bien. J'introduis la clé dans la serrure, je désactive l'alarme, et je monte les trois étages qui mènent à ma chambre.

J'ouvre la porte et j'aperçois une masse informe sur mon lit.

Amaury. Merde. Quelle glue ce type ! Plus efficace que de la sans clou ni vis de Pattex, Amaury de Saint-Sauveur !

Il ouvre les yeux et se rue sur moi : « Sara ! Sara ! Ma belle Sara, enfin te voilà ! J'étais tellement inquiet ! Fou d'inquiétude ! Peur de te perdre ! Où étais-tu, non ne me dis rien, je ne veux rien savoir. Tu es là, c'est ce qui compte. »

Il me couvre de baisers dont beaucoup se perdent en l'air. Je fixe Amaury. Mon fiancé. Certes maladroit. Mais lui, au moins, est honnête envers moi. Lui ne traîne pas en caleçon avec une autre femme, une autre femme qu'il aurait épousée dans mon dos, qu'il aurait mise enceinte.

J'ai les larmes aux yeux. Amaury, lui si maniaque habituellement, essuie mes larmes avec le revers de sa manche. Il a dormi avec sa chemise et sa cravate.

« Ma pauvre, je vois bien que tu es triste de m'avoir inquiété. Mais c'est terminé. Chut, chut... Ne pleure plus... Violette m'a dit que tu avais suivi un homme. Je lui ai répondu qu'elle se trompait. N'est-ce pas, elle se trompait ? Tu vois, je ne te demande même pas où tu étais. »

Sans trop savoir pourquoi, je me jette dans ses bras à la recherche de réconfort. Il embrasse ma joue comme on embrasserait une petite fille, une amie, puis redresse mon menton d'un doigt. Je veux lui rendre son baiser sur la joue, mais il tourne légèrement la tête et mon baiser tombe à la commissure humide de ses lèvres.

Il reprend son souffle et dépose un autre baiser, plus appuyé, sur ma bouche. Son baiser tendre me réchauffe le cœur, je me sens aimée. À mon grand étonnement, il passe sa main sur ma tête, dans ma nuque, le long de mon dos et glisse à l'intérieur de mon pantalon pour caresser mes fesses. Sa bouche s'entrouvre légèrement et la mienne aussi, nos langues se croisent puis se tournent autour, et je me dis qu'il ressemble beaucoup plus à Jamie Lannister qu'à Joffrey.

Après tout, ici, je suis chez moi, dans les bras de mon futur mari, dans ces draps doux parfumés à mon intention par la gouvernante, avec les valises d'accessoires de mariage préparées à notre retour de la montagne, entourée des photos d'Amaury et moi au ski, Amaury et moi pour mes dix-huit ans, Amaury et moi à Monte-Carlo, Amaury et moi à New-York, Amaury et moi au mariage d'Emmeline...

J'ai été dure avec lui... Son torse musclé et imberbe, ses cheveux dorés, son style *so british*, ses attentions envers moi... Il n'est pas si mal, en fait. N'importe quelle fille du quartier serait comblée de l'avoir pour prince charmant. D'ailleurs, n'importe quelle fille de n'importe où serait honorée d'épouser Amaury de Saint-Sauveur. Ma main se dirige vers son pantalon et je suis surprise de constater qu'il ne la repousse pas.

Au contraire, son pénis se dresse nettement au contact de ma peau. Ses doigts fouillent mon sexe, cherchent ma jouissance, trouvent mon clitoris et le frôlent doucement. Nous sommes toujours assis sur le bord du lit. Il m'allonge en travers, s'allonge sur moi et défait sa cravate, que je lui retire par-dessus la tête.

Il descend et se retrouve en tête à tête avec ma culotte noire à bords dentelés. Je sens son souffle sur mon pubis, son excitation est palpable, et la vérité m'oblige à dire que la mienne aussi.

Va-t-il oser ? Il entrouvre la bouche et semble essayer d'avaler le tissu de ma culotte. À travers elle, il me mordille et m'embrasse. Puis, il la baisse, la retire, et colle sa bouche tout entière. Ses lèvres embrassent le pli de mes cuisses, sa langue lèche franchement mes petites lèvres, et il suce doucement mon clitoris alors que je l'asperge de cyprine.

Je ne suis pas excitée comme je l'étais avec Djalil, avec Stan, ou même quand j'ai surpris les Suisses au spa, ou quand je me suis masturbée avec la bouteille de déodorant. Non, c'est une excitation différente, que je ne saurais pas qualifier.

Amaury et moi sommes ensemble depuis des années-lumière et c'est la toute première fois que sa langue goûte à ma chatte. Au-delà de l'excitation sexuelle, j'ai le sentiment de prendre le pouvoir sur lui, de le dominer. Je ne ressens pas d'excitation amoureuse ou liée à sa personne. Mais plutôt une sorte d'excitation purement sexuelle, presque une excitation libérante. Je place un bras plié sous ma tête et de l'autre main, j'appuie sur ses cheveux que je feins d'arracher.

Je me redresse, j'invite Amaury à s'allonger sur le lit et je m'assieds sur son visage. Pas gracieusement, pas légèrement, pas « en appui sur mes pieds » comme je l'ai lu dans *Cosmo*, non : de tout mon poids, en appuyant bien, en me fichant d'avoir transpiré, d'avoir porté la même culotte depuis plus de vingt-quatre heures, de mes poils pubiens en pleine repousse ou du fait que lesdits poils lui dessinent comme une drôle de moustache tandis qu'il me broute. Ça le rend un peu ridicule, et ça m'excite davantage.

Je bouge le bassin sur sa bouche, je n'attends pas qu'il me lèche convenablement, je me sers de sa langue comme d'un accessoire. Je glisse entre mes dents, à mi-voix :

« Vas-y bouffe-moi la chatte. »

Il n'entend pas.

Je réitère plus fort :

« Bouffe-moi la chatte, Amaury ! »

Il s'exécute, ajoutant de la vigueur à ses mouvements de tête. Ses cheveux me chatouillent délicieusement le ventre, et comme il lèche un côté de mon sexe, je lui lance :

« Applique-toi, bordel ! Au centre ! Sans déborder ! »

Il lève un œil interrogateur puis fait, la bouche pleine : « Oui, Maîtresse. »

— C'est bien, Saint-Sauveur, c'est bien. Bouffe, bouffe-moi tout. Ne laisse rien. Vas-y, encore, continue ! »

Sa tête bouge de gauche à droite, je crie :

« Vire-moi ton putain de pantalon ! Tout de suite ! » Il s'exécute et son pantalon tombe sur ses chevilles.

Alors que sa langue, bien plus agile que je ne l'aurais imaginé, détend tellement bien mon entrejambe que j'en oublie presque les événements de la nuit, je donne un coup de bassin sec pour libérer mes jambes, et les fais basculer sur le côté. Je le traîne comme une chienne entre mes jambes, me retrouve de

nouveau assise sur le lit et lui à genoux, au sol. Il me relèche immédiatement tandis que je cherche son sexe.

« Ta bite, Saint-Sauveur, ta bite ! Où est-elle cachée ?

— Elle est là, fait Amaury, relevant un visage trempé par mes fluides.

Je redresse mes mollets et j'appose doucement un talon de chaque côté du sexe durci d'Amaury. Arrondissant mes orteils comme si j'essayais des demi-pointes chez Repetto, j'enserme sa bite et bouge en rythme, pour simuler un contact manuel. Amaury semble apprécier, je sens sous les coussinets de mes pieds que son sexe grossit encore.

Je ne l'ai jamais vue si grosse. Sa bite est énorme, j'ai la sensation qu'elle va exploser. Je me lâche d'autant plus :

« T'es pas assez bien pour mes mains, Saint-Sauveur. Une branlette avec les pieds, voilà tout ce que tu mérites. C'est tout ce que t'auras de moi. Tiens, j'accélère, tu sens ça ?

— Oh oui, oh oui... Tu es ma princesse, ma reine, ma maîtresse... je suis ton serviteur, ton chien, ton esclave... Parle-moi mal, Sara...

— Ta gueule, je fais ce que je veux. Lèche encore et tais-toi. Laisse mes pieds travailler, ils adorent sentir ta petite bite se gorger d'eau, et ils voudraient que ton sperme dégueulasse vienne les salir.

— Je vais bientôt jouir...

— Je m'en fous. Lèche plus fort. Écrase bien ta gueule contre ma chatte. Vas-y, comme ça, ouais... Ah, putain, Amaury ! »

Quand l'excitation se fait tellement pressante que j'en ai presque mal, je serre son sexe fortement et je gigote les orteils pour le faire jouir, je caresse la peau tendue de sa queue avec la plante de mes pieds, et j'appuie sur sa tête avec mes genoux. Plusieurs secousses profondes agitent mon corps. Je suis trempée de sueur. Je me sens comme soulagée.

Amaury n'a pas joui. Je veux lui rendre la pareille et me penche vers son sexe pour le prendre en bouche. Surtout, je poursuis sur ma lancée d'excitation. Je ne cherche pas l'orgasme à tout prix, mais un plaisir continu. Il m'arrête et saisit mon poignet :

« La future madame de Saint-Sauveur ne fait pas ça. »

Je le regarde fixement, plongeant mes yeux dans les siens :

« La future madame de Saint-Sauveur fera ce qu'elle voudra. Moi, je fais ça. »

J'attrape ses poignets que je passe derrière son dos, je saisis sa cravate posée sur le lit et lui ligote les mains. Il proteste mollement, assis sur le bord du lit. Une main sur chacune de ses cuisses, je descends m'agenouiller face à lui.

Oublier Djalil. Ne plus penser à lui. Jamais. Ne pas imaginer que c'est sa belle queue circoncise, là, devant moi, ne pas sentir son odeur musquée, ne pas me figurer la couleur délicieuse de sa peau. Ne pas me souvenir de ses coups de reins dans le garage. M'enivrer de sexe, me venger sur Amaury.

Sa bite n'est pas très grande, même gonflée par l'excitation elle tient tout entière dans ma bouche sans que j'aie à me déboîter la mâchoire. Avec mes mains, je fais plusieurs mouvements successifs avant de l'engloutir.

Je suis devenue une experte en pipes maintenant, je sais ce qu'il faut faire et j'adore ça. Je le suce comme une professionnelle, en tirant la langue loin, en bougeant ma bouche comme si c'était ma chatte, en taquinant ses couilles, tant et si bien que j'entends presque déjà son « Vive la France ! ». Au moment de crier « la France », comme atteint du syndrome du membre fantôme, il cherche à bouger les mains, mais elles sont ligotées.

J'ouvre la bouche aussi grand que possible et Amaury éjacule malgré lui en plein sur mon visage en criant d'une voix suraiguë : « Vive la France ! Vive la France ! Vive la France ! »

Mes cheveux, mes yeux, mon nez, et même derrière l'oreille : je suis couverte de son sperme. J'attrape son pantalon par terre et je m'essuie le visage avec. Je me relève. Je me sens pleine de dignité. Salie, tachée par son sperme, je me sens moi-même. Peut-être est-ce la fin de la course, peut-être me suis-je enfin trouvée ? Alors c'était pour ça, toutes ces remises en question ?

« On sait qui on est quand on ne se pose plus la question » écrivait Aristote. Ou Lady Gaga, je ne sais plus.

Debout face à Amaury, toujours ligoté et toujours la bite à l'air, dégoulinante de foutre, je lui débite sans reprendre mon souffle :

« Je ne suis pas la future madame de Saint-Sauveur. Je ne serai jamais ta femme, tu comprends ça ? Je ne t'aime pas, Amaury. Tu es mignonnet, tu es sympathique, mais je ne suis pas amoureuse de toi. Les mauvaises blagues de tes parents consanguins, la façon que tu as de croire que tout peut s'acheter, tes chaussettes en cachemire, rien, en toi, ne m'inspire de l'amour. Pour la première fois de ma vie, j'ai joui avec toi, j'ai joui de t'humilier. Te soumettre était la seule manière de te faire comprendre et de me faire comprendre que je ne t'appartiens pas, et que je ne suis la chose de personne. Écoute-moi bien, Amaury : je vais quitter cette pièce maintenant, et je vais te quitter. Pour toujours. Je ne suis plus ta fiancée. Nous ne nous reverrons plus. Et ceci est une décision à effet immédiat. »

En parlant, je m'essuie les mains dans son pantalon, que j'ai la mansuétude de lui lancer à la fin de ma tirade. Je quitte la pièce, laissant la porte ouverte sur la gouvernante interloquée.



## ***Seine-Saint-Denis, mon amour !***

Entre Djalil et moi, plus que jamais, c'est la guerre froide. Nous nous évitons la plupart du temps, et si c'est impossible, nos yeux se lancent des missiles. Quand il parle, j'inspire en ouvrant les narines comme un taureau. Je crois que ma réaction le met mal à l'aise, il se ronge les ongles et passe souvent sa main sous sa casquette. Il ne sait pas que je sais. Je crève d'envie de lui dire, de lui cracher à la figure !

D'ailleurs, je ne me suis pas privée de proposer un sujet sur « ces futurs pères qui désertent le foyer conjugal, couchent avec leurs collègues et les plantent en silence ». Personne n'a compris l'allusion.

Paola m'a mise en atelier avec lui, j'ai demandé à changer. Elle a semblé surprise mais a accepté. C'est un traître, un lâche manipulateur, je ne veux plus jamais entendre parler de lui. Son air torturé, sa barbe si douce, ses mains habiles, son odeur enivrante, je n'en veux plus, qu'il aille boire ses cafés noirs avec la mère de son futur enfant !

Dès que je termine ce programme, je l'oublie. J'ai déjà supprimé son numéro de téléphone de mon Blackberry et je l'ai blacklisté sur Facebook.



Aïssatou et moi rentrons de notre pause-déjeuner avec des salades caesar Lidl quand Pacifique déboule en courant :

« Sara, y a une daronne chelou veugra qui est venue te voir ; enfin on pense que c'était toi... Elle cherchait une Sara Bastide... Bastide, c'est pas le nom du keume interviewé par Aïssatou ?

— Ouais, c'est spé, elle a dit Bastide, pas Ben Afhid, on est sûrs, on lui a fait épeler deux fois, renchérit Soraya.

— Et par « on », bien sûr, tu veux dire « je », Soraya, n'est-ce pas ? lance Aïssatou.

— Laisse tomber, Aïssatou. Il faut que je vous dise quelque chose. Quelque chose d'important. »

Une voix surgit derrière moi :

— Moi aussi, j'ai quelque chose d'important à dire. »

Djalil ! C'est sa voix, mon Dieu, je l'aime tant, « pourquoi est-il venu, pour me torturer ? » je me demande sans même me souvenir qu'il travaille ici. Rien qu'à l'entendre, j'en ai la chair de poule. Peut-être va-t-il leur révéler à tous mes activités de la semaine dernière, et peut-être même... ?

Aïssatou parle tout bas, d'une voix d'outre-tombe :

« Sara, tu devrais te retourner... »

Je me retourne et tombe nez à nez avec Djalil, beau comme Apollon, grand, fort, sexy, canon, avec toujours sa barbe, sa casquette, son sac et... sa femme ! ? Les mots qui me viennent à l'esprit sont : petite, jolie, en noir, et très enceinte. Et aussi, je dois bien l'avouer, grosse pute.

Mais pourquoi l'amener ici ? Pour me faire du mal ?

« J'aimerais vraiment que vous vous asseyiez tous » insiste-t-il.

— Voici Leïla. Elle est tunisienne.

— Enfin non, Djalil. Je suis française maintenant. Hamdullilah. Et aussi grâce à toi.

— Oui, c'est vrai, tu as raison. Leïla a obtenu la nationalité française quand nous nous sommes mariés.

Soraya me lance un regard triomphant. Elle jubile. Je l'ignore.

— En fait, j'ai quitté la Tunisie il y a sept ans pour venir suivre des études en France. Là-bas, j'ai laissé mon meilleur ami, mon *rouya*, comme un frère pour moi. Leïla était sa petite amie.

— La façon dont tu as rencontré ta femme ne nous regarde pas, Djalil, je fais d'un ton sans appel.

Il continue pourtant :

— Ils étaient militants tous les deux. Ils ont participé à la Révolution arabe dès ses prémices. Vous connaissez sûrement Leïla sous le pseudonyme de BlogueuZTunisienne. Mais quand les Frères musulmans ont pris le pouvoir, ils ont voulu étouffer toute forme de contestation. »

Toute la salle frémit. Soraya reste bouche bée, Pacifique a les larmes aux yeux et Aïssatou a posé ses mains sur son visage.

Paola réagit :

« Vous êtes BlogueuZTunisienne ? Mais ça fait des années que nous cherchons à vous interviewer ! Votre blog et votre compte Twitter sont inactifs depuis près de six mois, non ? »

Les yeux de Leïla s'embuent, tandis que Djalil poursuit :

« Mon ami s'est fait tuer il y a six mois, de trois balles de kalachnikov. Puis son vidéaste. On a alors compris que la vie de Leïla était en danger. Elle était enceinte de deux mois, il fallait la faire sortir de Tunisie et la mettre en sécurité.

— Alors Djalil a proposé de m'épouser : je devenais française, et je pouvais venir légalement vivre en France, le temps au moins que mon enfant naisse. Djalil m'a accueillie généreusement. Il est comme un frère pour moi. Mon amoureux est si fier de lui d'où il nous regarde...

— Alors, tu... Tu n'es pas vraiment marié ? Enfin, je veux dire, ce n'est pas un mariage d'amour ?

— Sara, s'il vous plaît, nous parlons politique, là... réprimande Paola.

— Oui Sara, quand même ! » fayotte Soraya, parfait perroquet.

Tout s'éclaire. Comment ai-je pu manquer de confiance à ce point ? Voilà pourquoi Djalil me tenait à l'écart. Certes, il aurait pu tout me raconter, mais après tout, comment pourrais-je lui en vouloir : moi-même, je suis fiancée et je le lui ai caché, il ne connaît ni mon vrai nom ni ma vraie ville, il me pense marocaine et musulmane alors que je suis une *nappy* judéo-chrétienne...

Je m'en veux tellement, que de jours gâchés, que de semaines passées à tenter de le haïr.

Tandis que je suis plongée dans mes pensées, Paola organise déjà une conférence de presse avec Rémy Miflin. D'après elle et Djalil, révéler aux médias la présence de BlogueuZTunisienne à Paris serait le meilleur moyen de forcer le gouvernement à organiser sa protection, pour elle et pour son enfant. Je comprends alors que Djalil doit régler son problème avec Leïla avant de pouvoir envisager quoi que ce soit avec moi, et je m'éclipse.

Nous parlerons plus tard de cette « daronne chelou » venue à la recherche de Sara Bastide.



Arrivée à Neuilly, j'éprouve plus que jamais le sentiment d'être une étrangère. Une intruse dans ma ville. Où puis-je aller ? Pas chez Amaury, c'est certain. Pas à la fondation non plus. La dernière fois que j'ai cru pouvoir me réfugier chez mes parents, j'ai fini en domina des beaux quartiers. Aucune envie de prendre une leçon de fellation slash lesbianisme chez Ophé ou Stella. Je regarde le répertoire de mon Blackberry et fais défiler les noms. 384 contacts, et pas un chez qui dormir. Ou peut-être...

« Allo, Stan ?

— Oui, Sara ?

— J'ai une faveur à te demander... »

Après quelques pas, me voilà installée chez Stan Cossé-Brissac. Aux murs de sa chambre, des affiches encadrées de Dalida, du *Magicien d'Oz*, de *West Side Story*, de la comédie musicale *Les Dix Commandements* et un calendrier des Dieux du stade.

Il est 2 h du matin quand nous discutons encore, sans aucune tension érotique. Stan finit par aller se coucher. Je me connecte sur son ordinateur portable, un MacBookAir à coque rose.

Djalil dit : Sara ?

Sara dit : Oui...

Djalil dit : Je suis désolé de ne pas avoir pu tout te dire.

Sara dit : Je comprends. Sache que je savais que tu étais marié. Le soir où tu es venu chez mon amie Salomé, je t'ai suivi.

Djalil dit : Sache que je savais que tu savais...

Sara dit : ???

Djalil dit : Ahmed, du kebab en bas de chez moi, est un ami de Leïla.

Sara dit : Et Mehdi, tu le connais d'où ? De la mosquée ?

Djalil dit : Qui ça ? Ah, Mehdi ! Pas du tout, nous animons ensemble un atelier de lecture à la maison de retraite de Saint-Denis.

Sara dit : Figure-toi que je vous ai pris pour des terroristes avec vos airs de conspirateurs...

Djalil : Oui, j'avais peur qu'il gaffe...

Sara dit : Je comprends mieux maintenant ton comportement étrange quand on faisait le reportage à Saint-Denis...

Djalil : Je devais être prudent et discret. C'est pour ça que je suis resté en retrait ce jour-là...

Sara dit : Oui, bien sûr...

Djalil : Tu comptes beaucoup pour moi. Je suis désolé si je t'ai fait du mal. Mais je ne voulais pas mettre Leila en danger. Si j'affichais une relation amoureuse avec toi, au moindre contrôle de téléphone portable, de messagerie, ou n'importe quoi, ça pouvait annuler notre mariage !

Sara dit : Oui, oui, je comprends.

Djalil dit : Mais ne crois pas que je prenne le mariage à la légère.

Sara dit : Je ne crois pas ça.

Djalil dit : Et toi ?

Sara dit : Et moi quoi ?

Djalil dit : C'est vrai ce qu'a dit Soraya ? Sur ton nom ? Et que faisais-tu à cette fête chelou à Wagram ?

Sara dit : Oui, c'est vrai. Je ne m'appelle pas Ben Afhid, je m'appelle Bastide-Rubinstein. C'est incroyable mais j'ignorais que c'était un programme réservé à la diversité. Je ne suis pas marocaine du tout. Mes parents viennent du Jura pour ma mère et d'une famille de Juifs ashkénazes pour mon père.

Djalil dit : Je vois... et le lien avec le type interviewé ?

Sara dit : C'est mon père, justement.

Djalil dit : Tu es blindée en fait ?

Sara dit : Oui.

Djalil dit : Tu t'es moquée de moi ?

Sara dit : Non, Djalil, non ! Je ne veux pas que tu le prennes comme ça.

Djalil dit : On peut dire qu'on est quittes. Tu ne me mentiras plus jamais ?

Sara dit : JAMAIS.

Sara dit : Enfin, encore une dernière chose...

Djalil dit : Quoi ?

Sara dit : Je suis fiancée.



## ***Au revoir, au revoir, Présidente***

Oh, bien sûr, j'ai envisagé d'annoncer ma démission par SMS ou par mail. Mais quand j'y pense, HSS mérite au moins une annonce les yeux dans les yeux. Finalement, « nonobstant » sa façon agaçante de s'exprimer, elle a toujours été plutôt gentille avec moi.

C'est donc les yeux dans les yeux que j'arrive au bureau, vêtue de tennis Bensimon rose et marron, d'un jean et d'un t-shirt United Colors of Benetton imprimé « LOL ». Ni *nappy* ni banlieusarde. Moi.

En me voyant ainsi vêtue, Clarisse avale son millefeuille de travers. Je file jusqu'au bureau de HSS que j'ouvre sans frapper, parce que si on m'interrompt, je n'irai jamais jusqu'au bout. Dix fois, j'ai tenté de faire ça, dix fois j'ai commencé des bouts de phrases, répété dans ma tête, imaginé, calculé, daté, reporté, planifié, dix fois j'ai échoué, et je me suis retrouvée là, prisonnière du désert de ma vie, happée par ma belle-famille, hypnotisée par les convenances.

Mais c'est terminé, aujourd'hui, le cirque touche à sa fin.

« Hombeline, je viens vous donner ma lettre de démission. La voici. Amaury vous a peut-être dit que nous avons rompu nos fiançailles. Il me semble impossible de continuer à vivre comme ça. Vous me vampirisez, et quand je dis vous, ce n'est pas vous personnellement, Hombeline, c'est vous, les Saint-Sauveur, et les Bastide aussi, les Rubinstein, les Cossé-Brissac, les Brécond de Joncours, Neuilly, et tous les noms à particules de Boulogne nord à Péreire en passant par la rue de Passy. Je ne peux pas vivre avec des gens qui trouvent normal de claquer 10 000 euros pour imprimer une campagne sur l'environnement sur du papier enluminé, avec des gens qui esquivent leurs impôts sur des sommes gagnées en volant les idées des personnes qu'ils exploitent, avec des gens qui dominent les autres sous prétexte qu'ils descendent d'une monarchie de droit divin, qui imaginent qu'un mariage n'est pas une histoire d'amour, mais une histoire d'héritage, avec des gens qui MANGENT DES PÂTISSERIES AU-DESSUS DE DOCUMENTS IMPORTANTS, oui, je dis ça pour vous, Clarisse ! Je m'en vais. C'est sans rancune. Mais vous ne me reverrez plus. »

J'ai parlé assez fort pour que la stagiaire arrête de jouer à Candy Crush Saga et que Clarisse repose son millefeuille. Sur ce, je claque la porte, descends les quelques marches du perron, et m'en vais direction France Télévisions. Mon Blackberry sonne. C'est le numéro de Paola :

« C'est un jeu pour vous, c'est ça ?

— Quoi ? Mais de quoi parlez-vous ?

— Je parle de votre candidature, madame Bastide-Rubinstein.

— Ah... vous savez...

— Oui, je sais. Pacifique et Soraya sont venus me voir. Ils m’ont tout expliqué. Je n’ébruiterai pas cette sinistre affaire parce que je ne veux pas destituer Aïssatou de son prix Talent des cités, qui fera un beau rayonnement sur le programme. Mais vous êtes renvoyée. D’ailleurs, nous n’avions jamais reçu vos documents d’identité, je vais donc effacer toute trace de votre passage ici.

— Je comprends, mais vous savez, mes grands-parents sont juifs, à ma façon je fais aussi partie de la diversité de la France... En tant qu’italienne, vous pourriez comprendre que...

— Ah, mais ça n’a rien à voir ! Mes grands-parents à moi ont fui les Brigades rouges ! ne suis pas une immigrée ! Nous vivions dans un palais à Florence, je descends des Médicis. Mon grand-père était consul. Je méprise les quotas, et cette génération Y de banlieusards pleurnichards autant que les gosses de riches pourris gâtés ! « Bouh, bouh, la France n’a rien fait pour moi, bouh, bouh, je ne sais pas quoi faire de ma vie... » J’en ai marre de vous tous, autant que vous êtes ! Arrivederci ! »

Si je récapitule, je n’ai donc plus de travail, plus de domicile, plus d’homme à mes côtés.

Et je peux vous dire une chose : ça fait du bien ! On se sent légère, légère... Je marche à travers Paris, sans direction définie. Je traverse le 9<sup>e</sup> arrondissement et après une bonne heure de déambulation, j’entre dans une brasserie. Le serveur en bras de chemise et gilet, avec une montre gousset, nettoie une petite table.

Mon Blackberry vibre. Deux fois. En lisant mes SMS, je pense d’abord à un bug. Puis, je comprends ce qui se passe. Deux personnes m’ont envoyé le même message.

Amaury et Djalil. « Veux-tu m’épouser ? »

Je m’installe, commande un café, j’emprunte le carnet de commandes du serveur et je fais une liste :

- Me faire couper les cheveux.
- Trouver un appartement.
- Trouver du travail.
- Construire ma vie.

Mon été s’annonce chargé...



## ***On ne naît pas femme***

Lors de la remise du prix Talent des cités, reçu par Aïssatou au Sénat, j'ai profondément réfléchi.

Amaury fera toujours partie de moi. On ne grandit pas pendant vingt-cinq ans aux côtés de quelqu'un sans apprendre quelques petites choses, sans se forger aussi un peu à son image. J'ai tant voyagé avec lui, sa mère m'a offert mon premier vrai travail, et être « la future madame Saint-Sauveur » a fait partie de mon identité pendant des années.

Que je le veuille ou non, j'ai été cette personne, la « future madame de Saint-Sauveur », celle qui mange à la table du type qui fait les blagues racistes, celle qui exige un jus de fruit improbable juste pour voir jusqu'où s'étend son influence, celle qui se tient un pas derrière son fiancé en remplissant sa coupe de champagne pour le valoriser.

Celle qui fait attention à être assez belle pour lui faire honneur, mais pas trop sexy pour ne pas lui faire honte ; assez spirituelle pour comprendre ses traits d'esprits, mais pas trop intelligente pour ne pas lui porter ombrage.

Et Djali, de son côté, m'a fait évoluer. Sans lui, je n'aurais jamais traversé le périphérique, je ne serais jamais devenue celle que je suis aujourd'hui. Je n'aurais pas pris mes missions tant à cœur. Sans doute n'aurais-je même jamais quitté Amaury si je ne l'avais pas rencontré...

Je serais bientôt mariée et j'imaginerais toujours que savoir si le rose est le nouveau blanc et si la nuisette est la nouvelle robe de cocktail sont les deux préoccupations les plus importantes de toutes les filles de mon âge.

Peut-être avais-je besoin de cette période de transition, d'être un peu à eux deux pour n'être vraiment à personne, personne d'autre que moi-même.

Je savais ce que j'allais leur répondre avant même de commencer à taper, sur le clavier de mon Blackberry, dans ce petit café. La même chose à tous les deux : « Je ne serai pas joignable de l'été. »

Et me voilà, trois mois plus tard. Je contemple ma nouvelle carte de visite. « Sara Bastide. Palais de l'Élysée - Conseillère spéciale à l'égalité des chances. »

C'est bête à dire, mais ne plus voir Clarisse avaler ses sempiternelles pâtisseries dégoulinantes me ravit presque autant que mon nouveau titre. En revanche, je dois supporter les kebabs de Cyrielle, ma nouvelle assistante.

Je ne vous ai pas dit ? J'ai fait embaucher Ahmed comme cuisinier officiel de l'Élysée. Le bout de salade sur la dent du président Obama lors de sa dernière visite officielle, c'était dû au supplément sauce blanche/salade demandé par son staff.

Bon, la première dame a bien pris une dizaine de kilos, ce qui lui vaut d'être régulièrement dans les rubriques « baby bump », mais elle décerne désormais chaque année le prix du Meilleur Kebab de France aux côtés de Laeticia Hallyday et Bernadette Chirac, en partenariat avec l'Élysée et la fondation de France.

Je quitte mon bureau et m'engouffre dans le taxi qui m'attend.

La voiture qui me conduit roule à vive allure, mais je vois distinctement la mairie de Neuilly-sur-Seine à travers la vitre baissée.

Et je ne l'ai jamais trouvée plus belle qu'aujourd'hui. Elle scintille, elle brille sous le soleil, j'ai presque envie de croire que la vieille bâtisse a voulu m'envoyer un signe en ce jour si important pour moi.

Car ma nouvelle vie commence.

Depuis la voiture, je peux observer le ballet des prestataires et des employés. Tout est parfaitement chorégraphié. Ça ne m'étonne pas. Deux majordomes en queues-de-pies portent une pièce montée de macarons, des caisses de champagne millésimé les suivent. J'aperçois un flot d'invités VIP, Michel Denisot parle avec le comte de Brécourt, Inès de la Fressange prend ma mère en photo, Nicolas Bedos feint de draguer Ophé, venue avec un industriel émirati... Le maire fraîchement élu, en haut des marches, appelle les mariés.

« Les promis ? Où sont les promis ? »

Une voiture approche et se gare. La portière s'ouvre.

Deux Berlutti se posent au sol.

Amaury.

Il a plus de gomina que jamais, et j'ai l'impression que je peux sentir son gel douche d'ici. HSS se précipite sur lui pour ajuster ses boutons de manchettes aux armoiries des Saint-Sauveur.

La belle robe de mariée Valentino sur mesure va enfin servir. Les invités entrent dans la mairie et je sais que la chantilly de satin fera un bruissement exquis quand ils se tourneront tous en direction de la porte d'entrée.

Et qu'ils admireront Stella, au bras de son père, marcher en direction de la mairie avant le passage à l'église pour dire « oui » à celui qui fut mon fiancé.

« Et alors, on reste là à regarder ? Le compteur tourne... Vous descendez ou quoi ? fait le taxi.

— Non, non. Je ne descends pas. Ce n'est plus chez moi. On y va.

— Et on va où ?

— Chez moi.

— C'est où ça, chez vous ?

— En Seine-Saint-Denis.

— Et qu'est-ce qui vous attend là-bas ? Un petit fiancé, vous aussi ?

— Non, pas un fiancé. »

J'attrape mon Blackberry et envoie un message à Djalil.

Le taxi insiste : « Pas un fiancé ? Mais qu'est-ce qui vous attend exactement en Seine-Saint-Denis ?

— Ce qui m'attend en Seine-Saint-Denis ? »

Je réfléchis et réponds, plus pour moi-même que pour le chauffeur de taxi :

« Ma vie. »



## Épilogue

*Amaury et Stella vivront ensemble jusqu'à la fin de leurs jours.*

*Amaury feindra d'ignorer que Stella couche avec son prof de tennis, et Stella feindra de trouver normal qu'Amaury hurle régulièrement « Vive la France ! » depuis son bureau fermé à clé.*

*Après sept cures de désintoxication à elles deux, Ophé et Salomé s'installeront en colocation, où elles se bagarreront encore à soixante ans pour savoir qui a piqué cette robe jaune poussin à qui.*

*Paul-Henri sera ruiné par la prochaine crise économique. Il partira s'installer à Dubaï comme gigolo de luxe pour Saoudiennes, sous le maquereillage de son ex-maîtresse.*

*Stan de Brissac épousera Matt Pokora en grandes pompes à la mairie de Neuilly, ce qui entraînera un record de coming out au Jockey-Club de France, qui décidera pour l'occasion de se rebaptiser « Jogay Club de France ».*

*Soraya reprochera avec virulence à Djalil de m'avoir aimée pour mon argent, et de trahir ses origines en cherchant à s'intégrer à tout prix, puis cessera le jour où elle se mettra à sortir avec Rémy Miflin. On la croise aujourd'hui, en tailleur Chanel, teinte en blonde, dans les cocktails où l'on peut constater qu'elle a pris l'accent mondain plus vite que moi l'accent de banlieue.*

*Aïssatou sera la première femme noire présidente de la République en France, élue à 94 % des suffrages, face à Marion Maréchal-Le Pen, qui décidera de se retirer de la vie politique et d'ouvrir un centre social d'alphabétisation pour les sans-papiers sénégalais. Des timbres seront créés à l'effigie d'Aïssatou, qui deviendra un modèle de réussite, rétablira la croissance et les comptes publics et reformera en profondeur les institutions européennes. Elle sera la marraine de mon premier enfant.*

*Elle lancera aussi le club des Femmes présidentes de la République avec Leïla, qui présidera la Tunisie jusqu'en 2047.*

*HSS dira partout que c'est sa fondation qui a découvert Aïssatou et Leïla. Son mari lui aura expliqué que c'est la règle n°1.*

*Mes parents envisageront un temps de vendre toutes les entreprises de la famille pour créer une fondation pour l'amitié entre les peuples à Jérusalem en hommage à ma rencontre avec Djalil (qu'ils m'ont pourtant conjurée de ne pas épouser une bonne centaine de fois). Puis, réalisant que Jérusalem est en pleine guerre et que le bénévolat est une activité peu lucrative, ils renonceront et organiseront un gala de charité à 5000 euros le couvert.*

*Brigitte Delmas s'occupera des relations presse de ce gala de charité.*

*Djalil obtiendra pas moins de sept prix littéraires pour son livre Le Banlieusard et la nappy, dans lequel il raconte notre histoire. Tahar Rahim et Pio Marmai se battront pour décrocher le rôle*

*principal dans l'adaptation cinématographique.*

*Nous ne nous marierons jamais, mais nous vivrons ensemble éternellement, au rythme d'un orgasme quotidien.*

*Quant à moi... Un jour, je me promenais sur les Champs-Élysées, une glace à la main, avec Djalil. La lumière du magasin Louis Vuitton était allumée pour un cocktail privé. À travers la vitrine, mon regard croisa celui d'une blonde en robe lamée : sa bouche souriait mais son regard était voilé. J'ai inspiré profondément une bouffée d'air pollué et je ne me suis jamais sentie aussi heureuse qu'en m'engouffrant dans la bouche de métro qui se présentait comme une promesse de vie heureuse.*

*Cette nuit-là, Djalil et moi avons fait l'amour jusqu'au matin. Et j'ai compris que je m'étais enfin trouvée.*



FIN

## Remerciements

Merci à Anne Hautecœur, directrice de collection, pour ses judicieux conseils, à Claude Bard, à Stéphane Rose, à ma petite sœur, et à toutes celles et ceux qui m'ont inspiré ces personnages...

## Du même auteur

*Osez réussir votre divorce*, La Musardine, 2011

*Osez les sexfriends*, La Musardine, 2012

*Comment transformer votre mec en Brad Pitt en 30 jours*, La Musardine, 2014

Pour l'édition originale :

© Éditions La Musardine, 2014

ISBN de l'édition originale : 978-2-84271-790-2

Pour la présente édition numérique :

© Éditions La Musardine, 2014.

ISBN de l'édition numérique : 978-2-36490-434-7

Conception graphique :

Emmanuelle Cocud, Zip Shebam

Cet ouvrage a été numérisé

le 11 mars 2014 par Zebook.

La Musardine

122, rue du Chemin-Vert — 75011 Paris

La copie de ce fichier est autorisée pour un usage personnel et privé. Toute autre représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est interdite (Art. L122-4 et L122-5 du Code de la Propriété intellectuelle).

Selon la politique du revendeur, la version numérique de cet ouvrage peut contenir des DRM (Digital Rights Management) qui en limitent l'usage et le nombre de copie ou bien un tatouage numérique unique permettant d'identifier le propriétaire du fichier. Toute diffusion illégale de ce fichier peut donner lieu à des poursuites. Scorp - D

# *La Musardine*

LA LIBRAIRIE ÉROTIQUE DE PARIS

Retrouvez toutes nos publications sur

[www.lamusardine.com](http://www.lamusardine.com)

# SOMMAIRE

PROLOGUE

LA MONTAGNE, ÇA ME GAGNE

UN MARIAGE PRESQUE PARFAIT

UN JOUR SANS FIN

SIMPLE COMME UN COUP DE FIL

JEUX DE L'AMOUR ET DU HASARD

QUAND SARA RENCONTRE DJALIL

PRETTY WOMAN

QU'EST-CE QU'ON ATTEND POUR NE PLUS SUIVRE LES RÈGLES DU JEU ?

À CAUSE DES GARÇONS

THE SOCIAL NETWORK

NEUILLY, SA MÈRE !

MES NUITS SONT PLUS BELLES QUE VOS JOURS

MÊME JOUR, LA NUIT

SEINE-SAINT-DENIS, MON AMOUR !

AU REVOIR, AU REVOIR, PRÉSIDENTE

ON NE NAÎT PAS FEMME

ÉPILOGUE

DU MÊME AUTEUR